

Golfe Pershing

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Golfe Pershing



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

GOLFE PERSHING

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

GOLFE PERSHING

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-NOËL CHATAIN**



Titre original :
THE FINAL CRUSADE

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by The Estate of Richard Sapir and Warren Murphy, 1989

© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1990

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00375-7

Édition originale :

ISBN : 0-451-15013-6

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

PROLOGUE

Le jour de la mort de l'Ayatollah, une roquette lancée par les moudjaïdins Khalk tomba sur la place Maydan-Sepah, au cœur de Téhéran. Elle manqua de peu l'échoppe d'un vieux marchand de tapis décrépit, nommé Masood Attai.

Lorsque le ciel s'éclaircit, Masood murmura une prière à Allah. Elle se transforma bientôt en imprécation lorsqu'il découvrit que le portrait de l'Ayatollah entouré de crêpe gisait à terre, le verre en mille morceaux.

Masood chercha un clou, mais en vain.

Il sortit en se pinçant les narines, afin d'éviter l'odeur âcre des véhicules qui brûlaient, et se mit en quête d'un clou parmi les gravats. Après dix ans de guerre contre l'Irak et, à présent, le harcèlement des contre-révolutionnaires, même les clous devenaient une denrée rare.

Il en trouva un – gros, à tête large et plate – parmi les décombres du Musée d'art et d'archéologie. De retour dans sa boutique, il l'enfonça à l'aide d'un maillet pour maintenir le portrait de l'Ayatollah.

Il installait le tableau lorsque l'Occidentale pénétra dans son magasin. Masood devina ses origines car, contrairement à la loi islamique, cette femme ne voilait pas son visage d'un tchador. Certes, sa jupe descendait bien au-dessous du genou mais – ô scandale – ses chevilles et ses mollets étaient nus. Masood se surprit à la fixer du regard. Cela faisait des lustres qu'il n'avait entrevu les jambes nues d'une jeune femme. Pas depuis la Révolution Iranienne.

À sa grande surprise, la femme s'inquiéta de sa santé dans un farsi impeccable.

— *Salaam. Hale shoma chetore ?* demanda-t-elle.

— *Khube*, répondit-il. *Shoma ?*

Comme elle répondait qu'elle allait très bien, il lui demanda si elle cherchait un modèle de tapis bien précis.

— *Na, na*, fit la femme en secouant la tête.

— J'en ai de nombreux d'excellente qualité, insista-t-il.

Mais les yeux de la femme fixaient le portrait au mur.

— Ce clou est si gros, hasarda-t-elle, et le tableau si petit...

Masood fronça les sourcils :

— Rien n'est trop beau pour l'Imam.

— Et il est si vieux.

— Je l'ai trouvé dans les décombres du Musée d'archéologie.
Quelle honte ! Tant d'objets anciens en ruine !

— Au Musée d'archéologie, dites-vous ?

Les yeux noirs de la femme devinrent songeurs.

— Il pourrait donc s'agir d'une relique, alors ?

— Un clou est un clou, répondit Masood Attai en haussant les épaules.

À contrecœur, la femme se tourna vers un tapis de prière Ghiordes. Elle s'agenouilla, laissant entrevoir la ligne élancée de ses cuisses. « Une bien belle plante, songea Masood, et beaucoup de classe. » D'une main experte, elle tira sur les coins du tapis.

— Vous n'avez aucun Mamluk en stock ? dit-elle en se relevant.

— Hélas, non. Pas depuis la cinquième année.

La femme ne parut pas étonnée. À l'évidence, elle savait que dans l'Iran moderne le temps se mesurait à partir de la révolution.

— Je reviendrai, dans ce cas.

Et elle quitta la boutique le plus naturellement du monde sans qu'aucune trace de frayeur ne vienne troubler son beau visage. Une autre roquette tomba quelques instants plus tard. Elle démolit une mosquée aux tuiles vertes, située rue Firdausi, dans la direction prise par la femme. Masood sortit et l'aperçut qui obliquait dans une ruelle, d'une démarche assurée. Sous le charme, Masood se demanda ce qu'il éprouverait en sa compagnie, par une fraîche nuit de printemps...

De nouveau dans son échoppe, Masood redressa le portrait de l'Ayatollah, déstabilisé par la dernière secousse. Du revers de la manche, il essuya la poussière déposée sur le clou. Apparemment, ce n'était rien d'autre qu'un vieux clou. « Pourquoi cette femme a-t-elle manifesté autant d'intérêt à son sujet ? » se demanda-t-il.

CHAPITRE PREMIER

Lamar Booe se retourna sur son étroit lit de camp. Impossible de dormir. Il devina que le bateau pénétrait dans des eaux tranquilles.

— Nous sommes dans le Golfe, confirma le révérend-major, en réveillant chacun des hommes à tour de rôle.

Ces derniers enfilèrent leur tunique puis entreprirent d'assembler leurs armes. On entendit les culasses coulisser, les chargeurs s'enclencher, le déclic des verrous de sûreté cliqueter.

Le révérend-major effleura l'épaule de Lamar Booe.

— Nous sommes dans le golfe Persique, murmura-t-il.

— Le golfe Pershing, rectifia Lamar. Une fois notre mission achevée, c'est ainsi que le monde entier désignera cette région.

— Ce vieux Black Jack serait fier de toi, dit le révérend-major dans un sourire béat, à l'instar de l'homme de Dieu qu'il était, conduisant ses brebis dans le droit chemin.

Le sourire apaisa l'âme tourmentée de Lamar. Il saisit son bâton. Contrairement à ses petits camarades, il n'emportait pas d'arme dans la croisade contre les païens. Il s'assit au bord du lit de camp, le bâton entre les jambes. Elles tremblaient un peu. Il resserra son emprise. Il avait gardé l'objet toute la nuit dans le lit, ne souhaitant pas le voir souillé par le sol graisseux. Ainsi son bâton serait encore immaculé lorsqu'il devrait affronter les Forces des Ténèbres.

Lamar avait dormi dans sa tunique blanche. Les broderies dorées sur le devant miroitaient sous la faible lumière.

Comme tous ses compagnons, il attendait dans la pénombre et priait en silence. L'air confiné empestait le pétrole et la moisissure au point que la plupart d'entre eux, le cœur au bord des lèvres, n'avaient rien pu avaler. D'autres grignotaient, uniquement pour vomir autre chose que de la bile.

Pour remonter le moral de ses troupes, le révérend-major passait parmi eux, les aspergeant çà et là d'eau bénite. Un fusil M16 à l'épaule, il arborait une tunique violette de la soie la plus fine. « Un vêtement superbe », songea Lamar.

C'était une merveilleuse aventure, où l'audace avait la bénédiction du Tout-Puissant. Alors pourquoi Lamar avait-il les genoux qui

flageolaient ? Il sortit la Bible de sa tunique et l'ouvrit au hasard. Mais ses yeux ne pouvaient se concentrer sur les Saintes Écritures. Il faisait trop sombre.

Le révérend-major prit la parole :

— Nous ne craignons point les missiles iraniens.

— Amen ! répondirent-ils en chœur.

— Nous ne craignons point la colère de leurs mollahs, entonna-t-il, les yeux tournés vers le ciel, comme pour dissiper toute présence impie.

— Amen !

— Car Dieu nous a choisis pour être à son service.

— Alléluia ! s'écrièrent-ils à l'unisson.

— Et nous triompherons !

— Évidemment !

— À présent, je vais bénir les armes de ceux qui le souhaitent.

Les hommes se rangèrent en file indienne Lamar, lui, resta assis ; d'abord il n'avait aucune arme à faire bénir. En outre, il ignorait si ses jambes le porteraient. Il savait qu'il serait prêt, le moment venu. Mais pas maintenant. Ses mains devinrent toutes blanches, à force de serrer le bâton sanctifié par le bras droit du Seigneur, le révérend-major en personne.

Lamar savait que la force divine deviendrait sienne lorsque le moment viendrait. Car Lamar Booe avait la foi. Et c'était suffisant. Pourtant, lorsque le bateau entra dans le port, ses mains furent saisies de tremblements.



Rachid Shiraz sourit lorsqu'il vit le vieux pétrolier, le *Seawise Behemoth*, apparaître dans le Golfe. Il saisit ses jumelles et observa les remorqueurs qui l'entouraient, telles des punaises aquatiques poussant la carcasse d'un gros cafard vers le complexe pétrolier de l'île de Kharg, sur la rive iranienne du golfe Persique.

Un autre tanker avait franchi le périlleux détroit d'Ormuz. Le second en deux jours. « Parfait », songea Rachid. L'Iran aurait besoin de toutes les devises étrangères que son pétrole pouvait lui procurer.

Mais, tandis que Rachid suivait des yeux les lourdes évolutions du sombre pétrolier, un sillon de perplexité se dessina entre ses épais sourcils.

Ce pétrolier était bizarre. Il avait quelque chose de pas catholique, un truc qui clochait. Pourtant sur le pont, on ne remarquait rien d'anormal. Des marins se tenaient prêts à l'amarrer. Rachid examina ensuite la coque, sans trop savoir pourquoi. Il appartenait à la Pasdaran, la Garde Révolutionnaire Iranienne. Son job consistait à préserver l'île de Kharg de toute agression – bien qu'il se demandât parfois ce que les dignitaires religieux de Téhéran pouvaient bien attendre de son unité, au cas où un missile ennemi s'abattrait sur l'île !

À la proue du *Seawise Behemoth*, des chiffres s'alignaient à la verticale. Entre les épais sourcils de Rachid, le sillon de perplexité se creusa encore davantage.

— Pas de doute. Il y a quelque chose qui déconne.

Il se précipita vers le responsable de la raffinerie.

— Ce pétrolier présente un danger.

Le directeur avait la charge de l'île de Kharg depuis l'époque du Shah. Politiquement, il était suspect, mais la révolution avait besoin de ses qualités d'expert, aussi avait-il conservé son poste.

Il considéra Rachid sans la moindre frayeur. À peine affichait-il un soupçon de condescendance.

— Que dites-vous ?

— Regardez, répondit Rachid, en lui tendant les jumelles. Vous voyez la ligne de flottaison ?

Malgré lui, l'homme s'exécuta.

— Vous voyez ? Regardez les chiffres. Ce n'est pas normal qu'ils soient à ce niveau-là.

Le directeur aperçut la colonne de chiffres blancs au-dessus de la ligne de flottaison. Il s'agissait des repères de Plimsoll, qui indiquaient l'échelle de tirants d'eau en pieds. Lorsque le pétrolier était en charge, seuls les chiffres avoisinant les soixante ou soixante-dix étaient apparents. Lorsqu'il était vide, la visibilité pouvait descendre jusqu'à vingt-cinq. Or là, les vaguelettes des eaux turquoises du Golfe clapotaient doucement contre le chiffre quarante-sept...

— Que diable peuvent-ils bien transporter ? questionna le directeur, perplexe.

— Alors, j'ai raison ! Ils ne sont pas à vide !

— Non, reconnut le directeur, en ôtant les jumelles.

— Et ça ne peut pas être du pétrole ou alors le capitaine est complètement fou !

— Il y a peut-être une voie d'eau dans la coque.

— Si c'était le cas, ils auraient déjà coulé, non ?

Le directeur ne répondit pas. Il n'aurait jamais admis que Rachid avait raison. Il le détestait.

— Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? finit-il par demander.

Autant s'adresser à un mur. Rachid avait disparu. Il courait vers les quais, où les remorqueurs aidaient le monstre noir à se mettre en position. Il hurlait comme un fou.

— Que personne ne quitte ce bateau ! Au nom de la Révolution Iranienne, je le déclare en quarantaine !

En un éclair, les vedettes de la Garde Révolutionnaire cernèrent le *Seawise Behemoth*, amarré au terminal. Grim pant sur une échelle de coupée, Rachid fut le premier à bondir sur le pont. Son AK 47 se balançait en travers du dos. Dès que ses bottes touchèrent le pont, il le braqua sur le capitaine.

— Qu'est-ce que ça veut dire ce bordel ? s'écria le capitaine, un Norvégien.

— Je suis Rachid Shiraz, de la Pasdaran iranienne. Je vais procéder à la fouille de votre navire ; vous êtes suspecté de trafic de contrebande.

— Ridicule ! Je viens embarquer du pétrole.

— Vous n'avez rien à craindre si vous ne participez pas à des activités contre-révolutionnaires, déclara Rachid, tandis que les hommes de la Garde Révolutionnaire se déployaient sur le pont.

Il donna des ordres :

— Formez deux équipes ! Hamid, tu prends le commandement de la première. Les autres, suivez-moi ! Et vite ! Vous fouillez partout !

— On cherche quoi ? demanda Hamid, perplexe.

— J'sais pas exactement, un truc louche ! répondit Rachid en entraînant ses hommes vers la poupe du navire.

Hamid partit dans l'autre direction, en se disant qu'il jugerait sur pièces.

En dépit des protestations tonitruantes du capitaine, Rachid et ses partisans étaient en train de mettre à sac sa cabine personnelle, quand, du tréfonds de la cale, une mitrailleuse émit une sorte de hoquet. Ce fut si bref que Rachid ordonna aussitôt à ses Pasdaran de cesser de

massacrer le bureau du capitaine à coups de hache. Il voulait, être sûr d'avoir bien entendu avant de partir à l'attaque en cas de récidive. Et, en effet, une nouvelle explosion de coups de feu retentit. Des revolvers. Auxquels riposta bientôt le staccato d'armes automatiques plus sophistiquées.

— À l'assaut ! hurla Rachid, en montant quatre à quatre un escalier de cabine.

Sur le pont, les échos du combat se précisèrent. Cela provenait du milieu du bateau. Le pétrolier était grand et Rachid parvint, tout essoufflé, à l'escalier d'où retentissaient les coups de feu.

Titubant, la bouche ensanglantée, un homme surgit de l'échelle de visite de la cave. C'était un Iranien. Son estomac explosa, tel un pneu qui éclate, éclaboussant Rachid de bouts de viscères. Qui plus est, les balles, traversant l'abdomen, frappèrent à mort un de ses commandos.

Rachid reconnut le macchabée : il faisait partie de l'équipe d'Hamid. D'un geste, il fit signe à ses hommes de se mettre à couvert. Ils se groupèrent sous les tuyaux, autour de l'entrée de l'escalier et attendirent.

Au bout d'un moment les détonations finirent par s'espacer. On entendit des cris en farsi. Puis, dans une autre langue, une expression bizarre :

— Alléluia !

Chaque fois qu'un homme hurlait, des voix s'écriaient en chœur « Alléluia ! ». Qu'est-ce que cela signifiait ?

Puis le silence tomba. Rachid attendit, s'épongeant la sueur qui perlait sur les poils épars de sa moustache.

C'est alors que, des entrailles du navire, un homme apparut. Il tenait à la main un long bâton et arborait une sorte de tunique blanche informe sur des vêtements occidentaux ordinaires. Rachid entrevit la broderie dorée sur la poitrine mais ne reconnut pas le motif.

Mais lorsque l'homme posa le bâton à la verticale sur le pont et qu'il le secoua, déployant ainsi un grand drapeau blanc, Rachid tenta de comprendre les raisons de cette brusque manœuvre insensée. Dans le coin du drapeau était brodée une croix dorée. La même que celle qui ornait la tunique de l'individu : le symbole du christianisme...

Rachid s'avança. Il assomma l'homme de la crosse de son fusil et le traîna sur le côté. Il l'avait échappé belle car d'autres individus, vêtus de la même tunique au blason doré, venaient de surgir de la cale. Mais ces infidèles disposaient d'armes automatiques.

Rachid abattit le premier. Ses frères de la Pasdaran le rejoignirent. Bientôt, les corps s'entassèrent dans l'escalier. En bas, la plus grande confusion régnait. Rachid dégoupilla une grenade et la lança dans la cage de l'échelle de visite. Une flamme jaillit, puis de la fumée et des hurlements.

— Toi, toi et toi ! s'écria Rachid en désignant trois de ses hommes les plus courageux. Descendez voir ce qui se passe.

Le premier eut le corps littéralement découpé en deux. Mais ses collègues parvinrent à se glisser entre les deux morceaux et le tas de cadavres qui obstruaient les marches. En bas la bataille reprit de plus belle.

— Allez-y maintenant. Tout le monde descend !

Rachid, lui, se garda bien de se joindre à la curée. Accroupi sur le pont pour se protéger d'une éventuelle balle perdue, il gardait le prisonnier. Cet infidèle désarmé lui servirait d'alibi quand, après la bataille, ses supérieurs ne manqueraient pas de lui demander des comptes.

Sept Pasdarans étaient descendus dans les entrailles du pétrolier. Quatre remontèrent. Le visage couvert de sang, ils dévisagèrent leur chef avec une expression hargneuse.

— C'est fini, dit l'un d'eux.

— Les infidèles sont tous morts ? demanda Rachid en se relevant.

— Va voir toi-même.

— Surveillez cet homme. Surtout ne le tuez pas.

Rachid descendit dans la cale, enjambant les corps çà et là. Les croix dorées étaient écarlates de sang frais. L'un des hommes portait une tunique violette. D'un coup de botte, Rachid le retourna. Il respirait encore. Rachid l'acheva de deux balles dans l'estomac et trois dans le visage. La figure de l'individu éclata en mille morceaux.

Lorsqu'il revint sur le pont, l'un des Pasdarans lui demanda :

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie... commença Rachid. (Il baissa les yeux sur l'homme qui gisait inconscient sur le pont et commença à lui assener des coups de pieds dans les côtes, lentement, méthodiquement.) Ça signifie la guerre, acheva-t-il.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et la foule en bas aurait beau le supplier à genoux, il n'avait pas du tout l'intention de sauter.

Au début, il y avait juste un type. Tout seul. Un gros type avec sweat-shirt à capuche couleur pêche. Il marchait dans la rue, dix étages au-dessous. Il avait fallu qu'il lève la tête et c'est comme ça que tout ce cirque avait commencé.

Il vit Remo assis, jambes pendantes, sur la corniche de l'immeuble en briques crasseuses. Le gars au sweat-shirt s'arrêta net. Il se retourna pour mieux voir. Il faisait presque nuit. L'air était frais.

— Hé ! Vous, là-haut !

Perdu dans ses pensées, Remo essaya d'abord d'ignorer l'importun. Volontairement, il posa son regard sur la Passaic River et la flèche grise de l'église Saint-Andrews. Enfant, il s'y rendait chaque dimanche. Il avait été élevé par des religieuses. Elles étaient sévères. Surtout sœur Mary Margaret, qui dirigeait l'orphelinat Saint-Theresa, où Remo avait passé ses quinze premières années.

Jamais il n'aurait cru éprouver la moindre nostalgie pour Saint-Andrews, encore moins pour l'orphelinat. Et pourtant, c'était ainsi. Il aurait aimé pouvoir y faire un saut, dire bonjour à sœur Mary Margaret et la remercier de lui avoir montré le droit chemin. Impossible. L'orphelinat Saint-Theresa avait été rasé des années auparavant. Et il ignorait ce qu'était devenue sœur Mary Margaret.

En bas, le sweat-shirt couleur pêche n'en démordait pas :

— Hé, ducon, je te cause !

Remo baissa les yeux à contrecœur :

— Allez-vous-en, répondit-il d'une voix paisible quoique sonore.

— Tu vas sauter ?

— Pas de danger.

— Sûr ?

— Ouais.

— J'ai pourtant l'impression que t'es du genre à sauter.

— Dans ce cas vous êtes le pire psychologue que la terre ait jamais

porté depuis Neville Chamberlain. Maintenant, foutez-moi la paix.

— Je suis sûr que tu es du genre à sauter. Y a qu'à voir ton regard triste. Je ne bougerai pas d'un poil.

— De toute façon, ça me regarde. Je fais ce que je veux. Nous sommes en démocratie. Malgré Neville Chamberlain.

Remo détourna les yeux vers le nord. Il tenta de retrouver le vieux cinéma *Rialto*, qui se trouvait à l'époque dans Broad Street. Il n'y avait plus maintenant qu'un alignement de devantures qui faisaient penser à Hiroshima après la bombe. Remo n'était guère surpris. Ce quartier de Newark, dans le New Jersey, était à l'abandon depuis longtemps. Pourtant il aurait aimé retrouver le vieil auvent du cinéma. Tout cela le rendait nostalgique.

En bas, sur le trottoir, le sweat-shirt pêche discutait :

— Je pense qu'il va sauter, disait-il à deux adolescents aux cheveux verts et vêtus de cuir noir.

— Waow ! Génial ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Hé, mec ! lança l'un des deux. Qu'est-ce qui te retient ?

— Manquait plus que ces deux gommeux, marmonna Remo.

Et le sweat-shirt pêche de revenir à la charge :

— Regardez-le, perché là-haut. Qu'est-ce qu'il pourrait bien faire d'autre, franchement ?

— Sûrement un type qui déprime, commenta l'un des adolescents. Le genre à faire des trucs dingues dans des endroits pas très nets. Hé, mec ! Traîne pas trop, j'voudrais pas louper *La Roue de la Fortune*. Ça commence à sept heures.

— Je n'ai pas envie de sauter, répéta Remo d'un ton las.

— Alors, qu'est-ce que tu fous là-haut ?

Remo ne répondit pas. D'ailleurs il ne le savait pas vraiment lui-même. Il était censé ne jamais remettre les pieds à Newark. Quelqu'un aurait pu reconnaître Remo Williams, ce policier qui patrouillait autrefois dans les rues pour protéger les citoyens. Le même Remo Williams qui avait fait la une de tous les journaux, lorsqu'on l'avait condamné à la chaise électrique pour avoir battu à mort un dealer. Remo était innocent mais personne ne l'avait cru. Ils avaient appuyé sur le bouton et lorsqu'il s'était réveillé, on lui avait dit d'oublier son passé.

Au début, cela n'avait pas été trop difficile. D'ailleurs à quoi se serait-il cramponné ? Orphelin, il avait fait son service au Viêtnam, avant de devenir un flic consciencieux et incompris dont la vie s'était

terminée tragiquement. Aucune famille. Peu d'amis. Une fiancée, autrefois. En prison, après sa condamnation, la bague lui était revenue sans un mot d'accompagnement. Et Remo avait alors abandonné tout espoir, en se résignant à l'inévitable.

Vingt ans plus tard, c'est tout juste s'il se rappelait quelle tête avait la fille.

C'était un certain Harold W. Smith qui avait arrangé le coup de la chaise électrique. Le même qui, plus tard, l'avait mis en garde, en lui disant de ne jamais revenir à Newark. Une question de sécurité nationale, soi-disant. Ce n'était pas la première fois que Remo lui désobéissait. Et pourtant, jusqu'à présent, jamais la sécurité nationale n'avait été compromise.

« Et alors ? » songea Remo. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, si on découvrait que Remo Williams vivait toujours ? On ne ferait pas forcément le lien avec Smith, qui dirigeait CURE, l'agence gouvernementale ultra-secrète, mise en place pour combattre le crime, en dehors de toutes restrictions constitutionnelles.

Aucun document ne liait Remo au Maître de Sinanju, qui l'avait initié à cet art coréen ancestral, pour devenir l'arme secrète de l'Amérique dans sa sempiternelle lutte contre ses ennemis. À maintes reprises, il avait sauvé la nation des plus grands périls. Et au moins deux fois, pour autant que sa mémoire ne lui fit pas défaut, sauvé le monde.

À présent, son désir le plus vif était de rassembler les deux parties de son existence. D'une part, l'orphelin qui avait grandi dans un monde tourmenté d'autre part, l'héritier de la tradition cinq fois millénaire de Sinanju, une dynastie des plus grands assassins du monde qui avait servi pharaons et émirs, bien avant que n'existât l'Amérique, et qui, maintenant, servait la plus grande puissance de la planète.

En fait il y avait deux Remo Williams : d'un côté, un homme ordinaire, de l'autre, l'une des créatures les plus dangereuses de la terre, depuis l'âge du tyrannosaure. Deux hommes au même passé. Mais deux hommes différents.

En bas, dans la rue, les badauds étaient sept, à présent. Les nouveaux venus exhortaient Remo à sauter.

— Allez, mon pote ! Qu'on en finisse ! lança un Noir. On va pas y passer la nuit !

— Pour la dernière fois, je n'ai pas l'intention de sauter.

— Et moi je dis que si, s'obstina le sweat-shirt pêche. Il faut qu'il

prenne son courage à deux mains, c'est tout.

— Ouais, il veut pas rater son coup et qu'on s'foute de sa gueule après. Pas vrai, Jim ?

— Quelqu'un sait ce qui est arrivé au vieux *Rialto* ! demanda Remo.

— Fermé, mon pote. Les gens préfèrent la télé maintenant. Ou leur magnétoscope.

— Dommage. C'est là que j'ai vu mon premier film. En fait ils en passaient deux à l'époque, par séance. Je me souviens, c'était *Mr Roberts* et *Gorgo*. C'est fini tout ça, maintenant.

— Pour sûr, mon vieux.

— J'y étais allé avec un copain plus âgé, Jimmy quelque chose. On était assis au premier rang. La fosse d'orchestre était juste devant nous. Un sacré trou noir qui nous flanquait drôlement la frousse. J'ai demandé à Jimmy ce que c'était et il m'a répondu que c'était là que s'asseyaient les monstres. Pendant le film, mes yeux n'ont pas cessé d'aller de la fosse à l'écran.

— Ça me paraît une bonne raison pour sauter, déclara un des badauds, et tout le monde se mit à rire.

— Combien de fois faut-il vous le dire ? Je n'ai aucune envie de sauter.

— Tu pourrais changer d'avis, intervint le sweat-shirt pêche, rempli d'espoir.

— Je vous préviens, si vraiment je devais changer d'avis, je mettrai un point d'honneur à vous dégringoler sur la gueule !

Le sweat-shirt pêche fit deux pas en arrière. Tout le monde l'imita et traversa la rue. Les voitures s'arrêtèrent et les chauffeurs tendirent le cou dans la direction qu'indiquait le sweat-shirt pêche d'un doigt fébrile.

Parmi la foule, la rumeur circulait, s'amplifiant à chaque nouvel interlocuteur : « Il va sauter, il va sauter. »

Remo étouffa un grognement. Si l'événement faisait la une des journaux du soir, Smith lui en voudrait à mort. Pourquoi ne pouvait-on pas lui foutre la paix ?

D'un mouvement habile du poignet, il délogea une brique et entreprit de la pulvériser en petits morceaux pointus qu'il commença à balancer sur cette bande de casse-pieds. Une pluie de frelons rageurs s'abattit alors sur la cohue de ses « supporters ». Un morceau de brique transperça le capuchon du sweat-shirt pêche qui hurla de douleur. Un

autre l'atteignit au genou. L'homme tomba à terre, cramponné à sa jambe.

Et Remo de se prendre au jeu en mitraillant la foule. Les piétons commencèrent à se replier. Quelques-uns même prirent la fuite. Les automobilistes démarrèrent sur les chapeaux de roue, tandis que leurs pare-brise éclataient sous l'assaut des bouts de brique.

En quelques secondes, la rue devint déserte. Remo sourit. Il lui restait encore la moitié de la brique. Il la replaça sur la corniche et se leva.

Que dirait sœur Mary Margaret si elle le voyait aujourd'hui ? Rien, très probablement. Qu'aurait-elle pu dire devant cet homme jeune, d'âge indéterminé, aux cheveux noirs, aux yeux de chat marrons, aux pommettes saillantes et dont les poignets étaient d'une épaisseur peu courante ? Tout au plus peut-être aurait-elle émis un « tss, tss » désapprouvateur à l'encontre de sa tenue vestimentaire, un tee-shirt blanc et un pantalon de toile beige...

Mais l'habit ne faisait pas le moine. Remo s'approcha de la cheminée. C'était à cet endroit précis que, par un soir d'été humide, il s'était assis pour siroter une bière en observant les étoiles. Il s'était demandé ce que l'avenir lui réservait, alors qu'il venait d'être incorporé dans les Marines. Le monde entier semblait lui tendre les bras. Il ignorait alors où tout cela allait le mener.

Cette nuit-là aussi il s'était posé la même question par rapport à sœur Mary Margaret. L'image de la religieuse lui avait d'ailleurs provoqué, il s'en souvenait parfaitement, un immense sentiment de culpabilité. À cause de la bière sans doute. Pourtant il avait le droit de boire de la bière, puisqu'il était déjà majeur à l'époque...

Cela faisait longtemps que Remo n'avait pas éprouvé la moindre culpabilité au sujet de ses actes. Sœur Mary Margaret aurait été horrifiée de savoir le nombre de gens qu'il avait tués. Des criminels certes, des ennemis de l'Amérique. Mais il y avait tellement de cadavres...

C'était drôle qu'il songe de nouveau à sœur Mary Margaret. Sans doute parce que Chiun ne se trouvait pas dans les parages. Remo avait souhaité s'éloigner de lui, de Smith et du sanatorium de Folcroft, où il vivait à présent – si tant est qu'occuper un box dans un asile d'aliénés pouvait signifier « vivre ».

Et Remo était revenu vers l'immeuble de briques où il avait vécu, à sa sortie de l'orphelinat. Il s'y était réinstallé, après le Viêtnam, pour le quitter de nouveau avant d'être jeté en prison. Aujourd'hui, l'immeuble était livré aux rats, aux dealers et recouvert de graffitis

obscènes.

Autrefois, Remo avait rêvé d'acheter tout l'immeuble. Mais voilà qu'après avoir servi toutes ces années dans l'ombre, l'Amérique était incapable de lui offrir un foyer bien à lui.

Il se dirigeait vers la trappe du grenier, lorsqu'il sentit un mouvement sous ses pieds. Tous ses sens se mirent en alerte, puis il se détendit aussitôt.

— Chiun ? appela-t-il. Petit Père, c'est vous ?

Une tête chauve surgit dans l'entrebâillement de la trappe. Le visage parcheminé du Maître de Sinanju l'observa avec sagesse :

— Et qui d'autre, voyons ? fit Chiun d'une voix suraiguë, un sourire paisible animant sa barbe duveteuse.

Il se hissa avec grâce sur le toit, les pans de son kimono flottant dans la brise du soir. Il attendit près d'une minute et s'éclaircit la gorge.

— J'ai oublié quelque chose ? demanda Remo.

— Tu as oublié de me demander comment je savais que tu te trouverais là.

— Il y a des lustres que plus rien ne m'étonne chez vous.

— Bien. Puisque tu ne me poses pas la question, je vais cependant te répondre.

Résigné, Remo s'adossa à la cheminée, bras croisés. Autant écouter.

— Toute la semaine, tu as eu un comportement bizarre.

— Ces temps-ci, j'ai beaucoup réfléchi.

— C'est bien ce que je disais. Chez toi, la réflexion est étrange, pour ne pas dire malsaine. C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Et puis tu as disparu sans me prévenir.

— Et alors ? C'est l'ordinateur de Smith qui vous a dit que j'avais pris le bus ?

— Non, comme la secrétaire m'a confié que tu n'avais pas appelé de taxi et que tu es trop paresseux pour marcher, j'en ai déduit que tu avais pris le bus.

Chiun afficha un sourire placide.

— La belle affaire ! Mais vous ne me ferez pas croire que vous avez deviné que j'allais partir. Je me suis décidé sur un coup de tête.

— Cela faisait six jours que tu mijotais ton escapade.

— Six jours ? répliqua Remo, l'air vague. (Il se mit à compter sur les doigts.) Mais oui, c'est juste ! J'ai commencé à me sentir comme ça dimanche dernier.

— Précisément.

— Ok, Sherlock Holmes. Puisque vous êtes si fort, qu'est-ce qui me perturbe, d'après vous ? Moi, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Il y a plusieurs choses. Le besoin de retrouver tes racines. Or, dans ta triste existence, tu n'as jamais connu d'autres endroits.

— Ma vie n'a pas été si triste que ça !

— As-tu déjà rendu visite à sœur Mary Margaret ?

— Mais comment savez-vous que je pensais à elle ?

— Avant moi, tu n'avais personne. Mais sœur Mary Margaret t'a élevé.

— Toutes les religieuses m'ont élevé.

— Mais c'est la seule dont tu ne m'aies jamais parlé.

— De toute façon, je ne l'ai pas vu. Je ne sais même pas où la trouver ni même si elle vit encore. L'orphelinat n'existe plus depuis longtemps.

— Ton passé non plus, mais je comprends tes aspirations. Parfois, le village de ma jeunesse, cette perle d'Orient appelée Sinanju, me manque à moi aussi.

— Je ne comprends pas qu'un pareil trou boueux puisse vous manquer.

Chiun lui décocha un regard dédaigneux.

— Je pourrais en dire autant de ton environnement sordide.

— Un point partout. Mais vous n'avez pas terminé. Qu'est-ce que je suis censé faire ici ?

— Tu souhaites un endroit bien à toi. Alors tu reviens sur les lieux de ton passé et tu comprends maintenant que celui-ci ne t'appartient plus.

— Bon, d'accord, vous avez raison. Mais si je vous le dis c'est uniquement pour éviter de prolonger cette conversation. C'est vrai, il n'y a plus de sœur Mary Margaret pour me retenir ici. Et elle n'est même pas venue me voir en prison.

— Et tu en souffres encore.

Remo détourna vivement les yeux.

— Elle me croyait sans doute coupable, comme les autres. Ou peut-

être qu'elle n'était pas au courant.

— Après toutes ces années, tu crois encore l'avoir déçue.

— Détrompez-vous.

— Allons donc ! Depuis que je te connais, tu refuses d'accepter tes sentiments les plus profonds.

— Il me manque quelque chose dans la vie, Chiun. Je m'en aperçois maintenant que je suis revenu à Newark. Vous voyez la flèche de cette église, là-bas ?

Les yeux noisette de Chiun suivirent le regard de Remo.

— Celle-là ?

— Exact. J'allais à l'église, dans le temps. Je ferais peut-être bien d'y retourner.

— Pourquoi pas ? C'est si important pour toi ?

— Je n'en sais rien. Cela fait des années que j'ai oublié la religion. En fait, je crois que je suis pétri de remords.

— De la part d'un Blanc comme toi, ça ne m'étonne pas, répliqua Chiun, critique.

— Ne soyez pas comme ça, Petit Père. Ce que je veux dire c'est que j'ai honte des choses que je fais. J'étais catholique, figurez-vous. Nous sommes censés confesser nos péchés pour le salut de nos âmes.

— Ah, je comprends à présent. Tu as honte de confesser tes abominables péchés.

Le visage de Remo s'illumina :

— Tout à fait.

— Tu penses que le pardon outrepassse les compétences du prêtre ?

— Quelque chose comme ça. Vous comprenez, tous ces assassinats...

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à débarrasser la planète de sa vermine. Vraiment, je ne comprends pas.

— Dans ma religion, tuer est un péché.

— Foutaises ! Car il n'y a rien de honteux dans le fait de tuer. L'acte n'est scandaleux que s'il est gratuit, passionnel ou cupide.

Mais Remo s'obstina :

— Longtemps, j'ai refusé d'y penser, mais cela recommence à me préoccuper. Beaucoup de choses me préoccupent, en fait.

— Alors, va te confesser. J'attends ici.

— Impossible. Ça ne marchera pas.

— Alors, je t'accompagne. Et si le prêtre refuse de soulager ta conscience, je l'élimine et nous chercherons jusqu'à ce que nous trouvions un prêtre généreux et juste.

— Je ne peux pas me confier à qui que ce soit, Petit Père. Smith serait capable de faire exécuter le curé pour préserver la sécurité de l'organisation. Et puis, je ne peux pas me confesser chaque fois que je rentre de mission.

— Tu es encore sous l'emprise de cette fichue religion.

— Pas vraiment. Cela fait des années que je n'ai pas mis les pieds dans une église. Je suis déboussolé, c'est tout. Pourquoi ne pas me laisser seul un certain temps ? Je reviendrai à Folcroft, dès que j'y verrai plus clair.

— C'est inacceptable.

— Pourquoi ?

— Parce que Smith a une mission à te confier.

— Impossible, je n'ai pas le feeling en ce moment.

— Justement, c'est une toute petite mission qui ne nécessite aucun feeling particulier.

— Alors pourquoi ne pas vous en charger ?

— Il m'en a aussi confié une.

— De quoi s'agit-il ?

— Rien de bien méchant. Il s'agit de deux détournements d'avion. Un pour toi, un pour moi.

— Combien de vies à sauver ?

— Des centaines.

— J'imagine que mes problèmes peuvent attendre, admit Remo en gagnant la trappe, suivi par Chiun.

Une fois dans la rue, une voiture de police s'arrêta à leur hauteur. Deux policiers en descendirent, les yeux dirigés vers le toit de l'immeuble.

— Vous cherchez le gars qui voulait sauter ? demanda Remo, l'air détaché.

— Ouais, vous l'avez vu ? répondit le chauffeur.

— Bien sûr. À force de discuter avec lui, j'ai réussi à le convaincre de descendre.

— Vous auriez un signalement ? s'enquit le second policier, tandis que le premier exhibait un calepin.

— Voyons voir, dit Remo en prenant son temps. Dans les un mètre soixante-cinq, quatre-vingt-dix kilos, vingt-sept ans environ, cheveux bruns, teint mat. Il portait un jean avec un trou au genou droit, un sweat-shirt à capuche de couleur pêche et des tennis orange. Il a pris cette rue il y a quelques minutes.

— Merci bien, déclara le premier flic et tous deux remontèrent dans la voiture de patrouille.

— À votre place, suggéra Remo, je l'emmènerai voir un psy, à condition de le retrouver. C'est un obsédé du saut d'immeuble.

— C'est comme si c'était fait, répliqua le chauffeur. Au fait, drôlement précis votre signalement ! Vous n'avez jamais songé à faire carrière dans la police ?

— Je vais y penser, dit Remo, tandis que la voiture s'éloignait.

Perplexe, Chiun observa Remo qui souriait à belles dents.

— Tu as ton air malveillant, commenta-t-il.

— Mais non, voyons. J'essaye simplement d'éviter à un citoyen perturbé de commettre une bêtise.

CHAPITRE III

Le soleil se couchait sur l'aéroport de Newark lorsque Remo descendit du taxi et régla le chauffeur. Chiun le rejoignit, tandis que le véhicule s'éloignait.

— Voilà ton moyen de transport, dit-il à Remo, en désignant un hélicoptère des Marines.

— OK. Mais je ne vois pas le vôtre.

— Ma mission ne nécessite aucun moyen de transport.

— Ah bon ? Vous imitez Superman, maintenant ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir, Remo. Mais je n'ai pas besoin de véhicule car j'ai déjà atteint mon objectif.

Au même moment, deux ambulances déboulèrent sur la piste d'envol, les sirènes au maximum de leur puissance.

— Pigé, dit Remo. C'est votre détournement, non ?

Chiun eut un petit sourire :

— Tu es très malin.

— Bon, et le mien ?

— Dans un lieu tout à fait différent.

— Où cela ?

— Je l'ignore. Je ne m'intéresse pas aux détails des missions qui ne sont pas les miennes. Peut-être que le pilote pourra te renseigner.

— Je vous revaudrai ça, promit Remo en gagnant l'hélicoptère dont les pales commençaient à tourner.

Une fois dans l'appareil, il interrogea le pilote :

— Laissez-moi deviner, Los Angeles ?

— Honolulu.

— Mais c'est à des milliers de kilomètres !

— C'est pourquoi je vous dépose à MacGuire. Un C-141 StarLifter vous attend là-bas.

— J'espère qu'ils diffusent des films pendant le vol.

— Vous ne manquez pas d'humour, mon vieux. Les gars de l'Air

Force vont apprécier. Dix heures de vol, c'est long.

— Dix heures, gémit Remo, je ne vais pas tenir le coup ! Quand je pense que Chiun aura expédié son affaire en deux temps trois mouvements ! Et moi on va encore me reprocher de saboter ma mission.

— Je ne comprends rien à ce que vous baragouinez.

— Il vaudrait mieux, répondit Remo, morose. Sinon je ne donnerais pas cher de votre vie future.

Le C-141 StarLifter était conçu pour transporter des hommes et du matériel. Pour des raisons de sécurité, Remo ne fut pas autorisé à rejoindre les pilotes dans le cockpit. Il dut s'installer à l'arrière, qui empestait la graisse et le carburant. Comme il n'y avait aucun siège, hormis celui du réservoir, relié par des câbles aux rails du plancher, Remo s'y faufila en rampant et se promit que Chiun maudirait le jour où il lui avait collé cette mission.

Il faisait jour lorsqu'il se retrouva au-dehors. Il jeta un regard circulaire, tout en secouant vivement ses épais poignets.

Tout au bout de la piste, un 747 se trouvait à l'arrêt. Une passerelle jouxtait la porte passagers avant. Un homme en vêtements kaki, armé d'une Kalachnikov, était accroupi sur la plus haute marche. Il arborait un keffieh qui ne laissait entrevoir que ses yeux.

Il regardait le StarLifter. Lorsque Remo le dévisagea, il rejeta la tête en arrière et, d'un geste nerveux, fit signe à une personne que Remo ne pouvait apercevoir.

Remo commença à marcher vers lui, soulagé que le détournement ne soit pas terminé ; au moins, il n'aurait pas traversé les États-Unis pour rien.

Le pirate de l'air l'interpella dans une langue étrangère, inconnue de Remo. Ce dernier lui fit un signe de la main. Un signe poli, presque amical.

Mais Remo grommela à part lui : « Le compte à rebours est lancé, mon vieux. Tu peux déjà rédiger, ton testament. ».

Le terroriste épaula son fusil. Il prit son temps pour viser. Lui et Remo savaient qu'à cette distance la balle manquerait sa cible. Le terroriste attendit qu'il se rapproche. Remo ne se fit pas prier.

Le pirate de l'air tira une première fois.

Comme il avait l'habitude de percevoir les trajectoires des balles – surtout celles qui lui étaient destinées –, Remo sut que celle-ci sifflerait en passant au-dessus de sa tête.

Ce qui se produisit.

Le terroriste tira de nouveau.

Cette fois, Remo esquiva le coup ce qui lui permit d'éviter de prendre une balle dans l'oreille gauche. Puis il se mit à bâiller avec ostentation. Le pirate de l'air écarquilla les yeux. Il mit son fusil en position automatique.

Les balles déferlèrent en bruits étouffés sur l'asphalte chauffé à blanc par le soleil. Aucune ne ricocha. Remo demeura indemne.

Le terroriste n'en croyait pas ses yeux. Il tira encore. Cette fois, l'homme au tee-shirt se mit à courir vers lui en zigzaguant et sans jamais trébucher.

Subrepticement, le pirate de l'air recula, écarta la passerelle d'un coup de pied et referma la porte sans trop savoir pourquoi il agissait ainsi.

— Djamil, pourquoi n'as-tu pas descendu ce type ? demanda le chef.

— J'en sais rien, Nassif, répondit l'autre, adossé à la porte, le fusil en travers de la poitrine.

Il s'essuya les mains sur la crosse. Elle commençait à luire.

— Il n'était pas armé.

— J'ai vu ses yeux.

— Et alors ?

— Ils étaient sombres et très profonds.

— Et alors ?

— Comme ceux d'un mort. Ça m'a déconcentré.

Nassif appela ses hommes, dispersés aux quatre coins du 747 :

— Écoutez, vous tous. Il me faut cet homme. Cherchez-le et trouvez-le-moi !

Derrière les rangées de passagers, visages tendus et mains ligotées, un autre terroriste en keffieh répondit :

— Il a disparu sous l'aile droite !

— Planque-toi de l'autre côté et dès qu'il sort tu tires dessus à travers les hublots. *Ya Allah* ! Dépêche-toi !

Plusieurs acolytes se précipitèrent vers le côté gauche. Ils arrachèrent des otages de leur siège et les jetèrent dans l'allée, en assommant certains qui criaient trop fort. Les pirates écrasèrent leurs visages masqués contre les hublots.

— Tu le vois ?

Les autres secouèrent la tête.

— Il a dû se cacher sous l'avion ! prononça Nassif dans un chuintement. Il doit sûrement crever de trouille.

— Pas ce type-là, intervint Djamil d'une voix rauque. J'ai vu ses yeux. Il n'y avait pas de peur dans son regard.

— Alors explique-moi ce que ce type désarmé peut faire d'autre sous l'avion sinon crever de trouille ? rétorqua Nassif en giflant Djamil d'une main nerveuse.

La réponse à cette intéressante question leur parvint de façon inattendue lorsqu'ils perçurent, une série de *psschh* sonores et que l'avion piqua lentement du nez.

Sous la cabine de pilotage, Remo retira son doigt du dernier pneu du train d'atterrissage avant. On entendit un sifflement puis plus rien. Nonchalant, il répéta l'opération sous l'aile droite, puis la gauche, avant de démonter complètement le train d'atterrissage principal.

À présent que le 747 ne pouvait plus décoller, Remo n'avait plus qu'à pénétrer à l'intérieur. En temps normal, il serait passé à travers la porte d'accès et aurait bousculé d'un revers du poignet tout ce qui aurait pu obstruer son passage. Mais les pirates de l'air, d'après les keffieh dont ils étaient coiffés, étaient sûrement des terroristes du Moyen-Orient. Les pires. Ils n'hésiteraient pas une seconde à sacrifier les quelque cinq cents passagers à bord.

Remo opta donc pour une approche prudente. Il s'accroupit sous le train d'atterrissage. Des années auparavant, lorsque les détournements devinrent la manifestation populaire du mécontentement politique, Smith l'avait gratifié d'une conférence particulièrement rasoir sur les structures des avions modernes.

Remo tenta de s'en souvenir. On pouvait pénétrer dans certains appareils par le train d'atterrissage, à condition de disposer des outils adéquats. Le 747 appartenait-il à ce type d'avions ?

Au hasard, Remo commença à dévisser les boulons. Il parvint à ôter un panneau sans faire de bruit.

Un vanity-case lui tomba dans les mains. C'était bon signe. La soute à bagages se trouvait au-dessus.

Il se hissa à l'intérieur et se retrouva parmi toutes sortes de valises. Au-dessus de sa tête, quelqu'un marchait de long en large.

Remo plaça ses mains contre le plafond et suivit les pas à tâtons. Ses doigts hyper-sensibles décelèrent une grande nervosité. Mais

aucune panique. Bien. Il s'agissait donc d'un terroriste et non d'un passager.

D'une main, il dévissa la plaque au-dessus de sa tête et fit sauter les boutons. De l'autre, il maintint la plaque en équilibre, l'épaule soutenant tout le poids du terroriste.

Ensuite, il testa la plaque avec précaution. Il relâcha insensiblement la pression de sa main et la plaque descendit d'un millimètre. Ce n'était pas suffisant pour que le terroriste s'en aperçoive mais ça lui permit de vérifier que la plaque ne tenait que par le seul support de sa main. Brusquement Remo fit un bond en arrière. La plaque s'écrasa dans la soute, entraînant dans sa chute un homme arborant treillis et keffieh. Le pied droit de Remo prit appui sur la tête de l'individu, dont le crâne écrabouillé se répandit sur le sol, et Remo grimpa à l'étage au-dessus.

— Qui êtes-vous ? dit un passager qui faillit s'étrangler en le voyant surgir au milieu de l'allée.

Remo le fit taire :

— L'équipe de remplacement. La compagnie en a marre de payer des heures sup.

— Vous plaisantez ? demanda l'homme, imperturbable.

— Où se trouve le terroriste le plus proche ?

— Aux cabinets. À l'arrière. J'ai l'impression qu'il a la colique. Il y en a un autre dans le cockpit.

— Et c'est tout ?

— Les autres sont à l'étage au-dessus, souffla une femme. Soyez prudent. Ma sœur se trouve là-haut.

— J'essayerai de ne pas la réveiller, promit Remo. Quelqu'un saurait-il combien ils sont en tout ?

— Six.

— Non. Quatre à peine.

— Je crois que j'en ai compté huit.

— Peu importe, répliqua Remo en gagnant les toilettes. Je les compterai moi-même.

Il frappa à la porte des WC.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit une voix au fort accent étranger.

— Il faut que j'aille au petit coin.

— Mais qui êtes-vous ? fit la voix en montant dans les aigus.

— Ho, du calme ! Il y a des gens qui dorment. Bon, vous sortez ou je viens vous chercher ?

Remo entendit la targette se déverrouiller et se félicita de voir que le pirate de l'air avait eu la décence de ne pas emporter son fusil en pareil endroit.

Remo flanqua un coup de pied dans la porte qui se fracassa vers l'intérieur. Il passa la tête. Les toilettes étaient si exiguës que le terroriste ne pouvait lui échapper.

D'ailleurs la porte s'était encastrée dans le mur derrière le siège des waters. Deux jambes dépassaient de part et d'autre. Des bras apparurent. Ils frémissaient. Remo aperçut une bosse à l'endroit où devait se trouver la tête de l'individu. D'un coup de poing, il écrasa la protubérance et les tremblements cessèrent.

En sortant, Remo aperçut un chariot de boissons, qu'il se mit à pousser en remontant l'allée centrale.

Une fois à la porte de la cabine de pilotage, il frappa vivement.

— Vous désirez une boisson, messieurs ?

Un long silence s'ensuivit. Puis un homme ouvrit la porte et planta le canon d'une Kalachnikov dans l'estomac de Remo.

— Qui êtes-vous ?

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Djamil sursauta. Ses yeux se figèrent, tels ceux d'un poisson échoué sur la grève.

— Que voulez-vous ?

— Bon, alors, vous vous rendez ou quoi ?

— Ou quoi ?

— C'est bien ce que je vous demande : ou quoi ?

— Je ne comprends pas.

— Écoutez, je n'ai vraiment pas le temps de vous apprendre notre langue. Alors, qu'est-ce que ce sera... thé, café, ou la reddition ?

— Je préfère me sacrifier plutôt que de capituler.

— Eh bien, ne vous gênez surtout pas.

— Je préfère encore te sacrifier, déclara Djamil, en appuyant sur la détente, certain cette fois de ne pas manquer cet homme mince aux yeux morts.

Mais la Kalachnikov ne produisit pas son habituel staccato. On entendit une sorte de schplouch ! Le visage détendu de l'Américain

demeura de marbre. Djamil fronça les sourcils. Il n'y comprenait rien. Pourquoi l'homme n'était-il pas tombé ? Il sentit comme une démangeaison dans les mains. Puis cela devint une douleur sourde. Le temps que son cerveau réagisse, ses mains étaient en feu.

Djamil poussa un hurlement. Ses mains étaient maculées de sang. La chair rouge éclatée laissait entrevoir la blancheur des phalanges. La culasse de son arme fumait, totalement désintégrée.

Il vit alors que le canon de la Kalachnikov était bloqué, comme pris dans un étau. Avant de mourir, il eut le temps de voir que l'Américain s'essuyait les doigts sur son propre keffieh, afin d'en ôter la graisse.

Remo enjamba le corps.

— Vous allez bien, tous les deux ? demanda-t-il au pilote et au copilote.

— Oui. Qui êtes-vous ?

— On verra ça plus tard. Combien y a-t-il de terroristes ? J'en ai compté trois.

— Il en reste encore deux.

— Ils doivent se trouver au-dessus.

— Alors autant évacuer l'avion.

— Trop risqué. Ils risquent de tirer à travers les hublots. Restez là, je m'en occupe.

— Vous perdez la tête ? Ces types-là sont cinglés. Vous savez ce qu'ils réclament ? Le révérend Eldon Sluggard pour le faire passer devant je ne sais quel tribunal révolutionnaire.

— Qui est le révérend Eldon Sluggard ?

— C'est ce que nous avons demandé. Ils affirment qu'il est le diable et qu'il a déclaré la guerre à l'islam. Du coup, ils déclarent la guerre au christianisme.

— J'espère que le pape est en vacances dans sa résidence d'été. Quoiqu'il en soit, ne bougez pas, je m'occupe de tout.

Remo gravit l'escalier. À mi-étage, il perçut le bruit d'une respiration tendue au travers d'un tissu masquant la bouche. Ils étaient deux. Sans doute de part et d'autre de l'escalier. Une embuscade ? Remo haussa les épaules et se remit à grimper.

Une fois en haut, l'un des hommes lui plaqua un revolver contre la tempe, tandis que l'autre lui enfonçait le canon d'une Kalachnikov dans les côtes.

— Oh, oh... fit-il, moqueur, je crois que vous m'avez eu !

— Ça oui, tu t'es fait avoir ! Pas un geste, OK ?

— Parce que si je bouge, vous me descendez, c'est bien ça ?

— Évidemment. Pourquoi on se gênerait ?

— Parce que vous tenez une AK-47 et votre ami un Makarov.

— Dis donc, toi, tu t'y connais ! Et alors ?

— Et alors ? Si le coup part du Makarov, la balle traversera mon crâne et se logera dans votre tête.

L'homme situé dans la ligne de mire du Makarov battit des paupières.

— D'un autre côté, ajouta Remo, si votre Kalachnikov entre en jeu, c'est votre ami qui prend tout.

— Dans ce cas, l'un de nous deux se déplacera.

— Mais vous ne pourrez pas.

— Et pourquoi ? questionna l'homme au Makarov, inquiet.

— Parce qu'à ce moment-là, c'est moi qui vais bouger.

— Tu seras pas assez rapide, mon gars.

— Ah bon, tu crois ? Regardez votre revolver.

— Eh bien quoi ?

— J'ai retiré les balles, dit Remo en déversant le chargeur.

Telles des billes, les balles s'égrenèrent sur la moquette dans un bruit sourd.

Paniqué, l'homme au Makarov dirigea son revolver vers la lumière et découvrit un trou béant à la place du chargeur. Il jura dans sa barbe.

— Ne t'inquiète pas, mon frère, déclara son acolyte, sûr de lui. Il te reste encore une balle dans la culasse. Et moi j'ai encore un chargeur complet.

Remo secoua la tête.

— Hum, hum... fit-il en exhibant le chargeur qu'il broya dans sa main.

L'homme à la Kalachnikov renforça la pression du canon dans les côtes de Remo, tout en tâtonnant, à la recherche du chargeur. Comme celui-ci avait disparu, le terroriste se mit à verdier.

— Il me reste toujours une balle, s'obstina-t-il, agacé.

— C'est vrai, reconnu Remo. Ce qui vous en fait une chacun. Mais vous ne pourrez tirer qu'une fois. Faites vite car le temps de compter jusqu'à trois je me serai déplacé. Et maintenant vous savez à quel point je suis rapide.

— Un...

Les deux hommes échangèrent un regard de panique.

— Deux...

— Tire ! Mais tire donc !

— Trois ! hurla Remo.

Les deux coups de feu se mêlèrent en une seule détonation. L'homme à la Kalachnikov s'effondra sous le coup de ce que le médecin légiste allait qualifier plus tard d'une « désintégration totale du masque facial ». L'homme au revolver, touché à l'abdomen, mourut, lui, plus modestement, d'une rupture de la colonne vertébrale, juste au-dessus du coccyx.

Remo se redressa au moment même où les deux corps dégringolaient, teignant la moquette d'un beau rouge écarlate.

— Tout est dans les poignets, fit Remo, d'un petit ton suffisant.

Il arpenta les allées, à la recherche d'autres terroristes. Comme il n'en trouvait pas, il descendit à l'étage au-dessous, puis dans la soute et traversa l'ouverture pratiquée pour se retrouver sur la piste. Avant de regagner le StarLifter, il prit soin de replacer le vanity-case dans la soute à bagages.

En marchant vers l'avion qui l'attendait, il se sentait mieux. La mission s'était fort bien déroulée. Aucun mort parmi les passagers et aucun survivant parmi les pirates de l'air. Du travail de pro. Smith serait ravi.

Remo se demanda comment Chiun se débrouillait de son côté. Malgré toutes les contrariétés dont il l'accablait, il se faisait du souci pour le vieil Oriental. Les détournements d'avions n'étaient pas toujours commodes. Il espéra que le Maître de Sinanju saurait conduire son affaire.

CHAPITRE IV

Le Maître de Sinanju considéra le 727 d'un œil noisette et méfiant. Il n'aimait pas les avions. Voler n'était pas naturel même si c'était parfois très pratique, il était le premier à le reconnaître.

Chiun repéra cinq entrées sur l'avion captif. Elles avaient chacune leurs avantages respectifs mais il décida que la meilleure était celle qui était située à l'arrière de la carlingue. De sa démarche légère, il s'engagea sur la piste, les bras dans les manches de son kimono. La tête penchée un peu de côté, il réfléchissait aux paroles de Remo.

Voilà que son disciple se préoccupait de religion maintenant ! Ses vieilles superstitions refaisaient surface. Une fois réglé le problème du détournement d'avion, Chiun allait devoir le reprendre en main.

Parvenu sous l'appareil, le Maître de Sinanju fit quelques pas mesurés sous l'empennage et s'arrêta sous la trappe de chargement. Fermée. Aucune passerelle. Chiun examina alors le problème dans toute son ampleur : le ventre de l'avion était bien au-dessus de la couronne de cheveux qui folâtraient sur son crâne dégarni et il n'avait aucune envie de s'abaisser à sautiller pour atteindre cette trappe, au risque, en outre, de déchirer son kimono. Pour un homme sage comme lui, il existait, de toute évidence, un moyen plus digne de pénétrer dans l'avion.

Chiun ne tarda pas à se décider. De ses doigts aux ongles longs, il tapota la coque pour en tester la résistance. Puis ses ongles s'y enfoncèrent et il donna un coup sec vers le bas.

Le nez de l'appareil se redressa vers le ciel tandis que la queue heurtait la piste. Elle était un peu cabossée mais la trappe était maintenant à portée de la main.

Il ne restait plus à Chiun qu'à glisser ses doigts dans les bourrelets caoutchoutés des charnières de la trappe. Ce qu'il fit. Et lorsqu'il les retira, la porte s'envola dans les airs avant de rebondir lourdement sur la piste.

L'apparition de Chiun à l'arrière de l'avion eut l'impact d'une rencontre du troisième type : les passagers, l'équipage et les terroristes en keffieh en restèrent bouche bée. Le Maître de Sinanju donna alors un léger coup de pied, du talon de sa sandalette. Sous le choc, l'appareil trembla puis, lentement, se stabilisa. Le train avant heurta le

sol avec fracas.

— Restez assis ! lança-t-il avec fermeté. Je réquisitionne cet avion au nom de l'Autocratie Populaire de Sinanju !

— Sinanju ? s'étonna l'un des pirates de l'air. Qu'est-ce que c'est Sinanju ? J'en ai jamais entendu parler.

— Parce que Sinanju se situe en Corée du Nord, où les individus de ton espèce sont indésirables.

— Vous ne pouvez pas détourner cet appareil.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'on était les premiers.

— Sans doute, mais j'ai le privilège de l'âge.

Les terroristes se dévisagèrent.

— On ne comprend pas.

— Le privilège de l'âge est un concept américain que j'ai décidé d'adopter. Je suis le plus vieux. J'ai donc priorité.

— Nous sommes solidaires avec la République Démocratique Populaire de la Corée du Nord, déclara lentement l'un des hommes armés. On peut peut-être travailler ensemble. Quel est votre objectif politique ?

— Servir mon empereur, répondit Chiun en s'approchant de l'individu.

Ce dernier baissa son arme. Il vit que le Coréen était très, très âgé. Les rides de son visage parcheminé évoquaient quelque momie du musée du Caire. Il ne semblait pas présenter la moindre menace. Cependant...

— Je ne savais pas, *mumia*, que la Corée du Nord avait un empereur, dit le chef des terroristes.

— Elle n'en a pas. Je sers l'empereur américain. Smith.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? s'énerva le chef des pirates de l'air. Ce type-là n'existe pas.

— Ah non ? Alors pourquoi m'a-t-il envoyé ici pour négocier avec vous ?

— Négocier ?

— Énonce tes revendications, ordonna Chiun.

— C'est déjà fait. On veut que le révérend Eldon Sluggard soit traduit devant le Tribunal du Peuple.

— Qui est-ce ?

— Le Satan des Satans. Le diable incarné sur terre. Il a déclaré la guerre au monde musulman et, en retour, l'islam lui a déclaré la guerre sainte.

— Je n'ai jamais entendu parlé de lui.

— Si on ne nous livre pas ce Sluggard, on les tuera tous !

Comme pour illustrer ses propos, le chef des terroristes décrivit un geste circulaire avec sa mitrailleuse.

Les passagers eurent un mouvement d'effroi. Une femme poussa un hurlement. Une autre éclata en sanglots.

— Dis donc, le fils de Mahomet, fais attention où tu braques ton pistolet à pétards, répliqua Chiun, en colère. Ces gens sont mes prisonniers, pas les tiens.

— Non. C'est vous notre prisonnier. Nous ne sommes plus solidaires de votre cause. Vous avez reconnu que vous travaillez à la solde de l'Amérique. Assis, maintenant.

— Pas question.

— On va vous tuer à mort.

— Tiens donc, il y aurait une autre façon de tuer ? fit Chiun, perplexe.

— Apportez le cadavre de l'Américain ! ordonna le chef.

Tandis que le visage de Chiun se durcissait, deux autres terroristes s'approchèrent en traînant un corps de la cabine des premières classes.

— Vous voyez de quoi on est capables ? déclara le leader avec fierté.

Le Maître de Sinanju examina le visage du mort, dont les yeux sans vie fixaient le plafond. Le menton n'avait jamais connu de rasoir. Le garçon portait un uniforme.

Chiun se tourna vers le chef des terroristes. Il prit la parole, d'une voix posée et grave :

— Ce n'était qu'un gamin.

— Il portait l'uniforme des États-Unis. Nous crachons dessus et sur tout ce qu'il représente.

Et le pirate de l'air cracha sur l'uniforme maculé de sang.

— Je n'éprouve aucune sympathie pour les soldats, psalmodia Chiun.

— Nous sommes des soldats.

— Et j'ai encore moins de sympathie pour vous.

— On n'en a rien à foutre de votre sympathie, vieille momie. Vous devez seulement nous obéir. Et si, comme vous le dites, vous travaillez pour l'Amérique, vous serez l'otage idéal.

— Et toi un cadavre exquis, répliqua le vieux Coréen.

Et, avant même que quiconque ne réagisse, le Maître de Sinanju s'était avancé vers le chef.

Lentement, le corps plié en deux, il fit demi-tour puis virevolta en assenant un violent coup de pied dans les rotules du terroriste. L'homme s'écroula. Du tranchant de la main, Chiun lui brisa la nuque, avant que son visage ne touche terre.

Il restait encore deux pirates de l'air.

— Je vous laisse la vie sauve si vous vous rendez maintenant, déclara Chiun, non pas tant pour éviter d'avoir à les tuer mais il espérait ainsi épargner la vie d'autres passagers.

Les deux hommes, postés de part et d'autre de la porte menant à la cabine de service, levèrent lentement le canon de leur fusil qu'ils pointèrent sur le visage déterminé de Chiun. Personne ne broncha. C'est alors que le nez de Chiun se mit à frémir :

— C'est toi ! Je discerne la fumée de la mort qui s'échappe de ton arme.

Quelque chose dans la voix de Chiun fit hésiter l'accusé.

— Tu es l'assassin de ce gosse, répéta l'Oriental.

— Que... Qu'est-ce que... ?

— Je modifie donc mon offre. Je ne t'épargnerai pas. Tu ne mérites pas de vivre. Mais toi, son acolyte, je te laisse la vie sauve, si tu fais exactement ce que je te dis.

— Quoi ?

— Tu exécutes ton copain ; ça m'évitera de me salir les mains dans des besognes aussi basses.

— Khalid est mon ami. Je ne peux pas faire ça.

Chiun se pencha et, d'un geste vif et désinvolte, récupéra la Kalachnikov du chef de terroristes. Une expression de profond dégoût se lisait sur son visage. Puis, avec méthode, il démontra l'engin. L'acier grinça. Il y eut quelques étincelles. Le bois se fissa. Finalement il broya le tout dans ses mains comme une vulgaire boulette de papier.

— Tu as vu ce que je peux faire avec du métal et du bois ? Alors tu peux imaginer le travail avec de la viande et des os, articula Chiun

froidement.

Le Maître de Sinanju enfouit ses mains dans les manches de son kimono puis fixa le terroriste. Ce dernier comprit qu'il s'agissait de sa dernière chance. Il hésita.

— Désolé, Khalid ! hurla-t-il en pulvérisant le corps de son camarade d'une rafale de balles.

L'autre s'écroula, telle une poupée de chiffon sanguinolente. Tremblant de tous ses membres, les yeux noyés de larmes, le premier terroriste posa son arme encore fumante à terre. Il leva les bras dans une sorte de résignation désespérée, tandis que le vieil Oriental s'avançait vers lui.

— Vous avez promis de me laisser la vie sauve, sanglota le pirate de l'air.

Chiun ôta les mains des manches de son kimono et les porta au visage de l'individu, ravagé par la douleur.

— Ça comptait pour du beurre, j'avais croisé les doigts, rétorqua le Maître de Sinanju.

Puis, décroisant les doigts, il exerça une violente pression sur la nuque du terroriste. Tandis que le dernier pirate gisait sur la moquette, éructant une dernière fois, tel un pistolet à eau qui se vide, l'Oriental se tourna vers les visages horrifiés des passagers.

Levant les bras, il annonça :

— Voici à quoi servent vos impôts, heureux contribuables. Souvenez-vous-en la prochaine fois que vous critiquerez votre loyal gouvernement. Car bon nombre de petits bébés coréens auront le ventre plein grâce à vous. J'ai parlé.

Le Maître de Sinanju s'inclina puis quitta l'avion et disparut dans la nuit.

CHAPITRE V

Remo sortit du StarLifter pour découvrir de nouveau une piste d'envol déserte.

— Rien de tel qu'un retour au pays en héros, marmonna-t-il, avant de comprendre qu'il n'avait pas atterri à Newark.

L'aéroport lui parut familier mais ils se ressemblaient tous, à ses yeux. Remo se dirigeait vers le terminal le plus proche, lorsqu'il reconnut une silhouette familière. C'était Chiun. Dès que Remo lui fit signe, le Maître de Sinanju détourna volontairement les yeux.

— Vous vous souvenez de moi ? s'enquit Remo poliment. La brebis galeuse que vous avez adoptée ?

— En tous cas, tu en as l'odeur ! répondit Chiun, irrité. Tu t'es roulé dans la boue ?

— La graisse, fit Remo en lui montrant ses mains noircies. Je crois qu'il faut que je me change.

— Pas le temps. Déjà que j'attends depuis des heures.

— Dites donc, qui vient de se coltiner vingt-quatre heures de vol aller-retour pour Honolulu ?

— Au moins, tu t'es occupé, espèce de... mécanicien, crachota Chiun, indigné.

— OK, OK ! dit Remo en levant les bras au ciel, l'air résigné. Dites-moi seulement où nous sommes.

— À l'aéroport de Dullsville. Près de Washington. Et l'empereur Smith a refusé de me dire ce que nous sommes censés faire ici. Toi seul sera mis au courant et je me suis vexé au plus profond de ma personne.

— Pourquoi ? questionna Remo en gagnant le terminal d'un pas alerte, Chiun trotinant à ses côtés dans un flottement d'étoffe.

— Parce que je suis toujours l'aîné.

— Smith préfère sans doute gagner du temps en m'informant le premier, pour que je vous explique ensuite. Il se plaint toujours que vous mettez un temps fou à comprendre.

— Moi ? s'écria Chiun d'une voix haut perchée, s'arrêtant au beau milieu de la foule. L'empereur Smith a dit ça ? De moi ? Chiun,

l'ancêtre ? Chiun qui atteint l'hiver de son existence ?

— Excusez-moi, interrompit poliment un voyageur, les deux bras chargés de valises. Vous gênez le passage.

Telle une tornade, Chiun virevolta :

— Vous prendriez moins de place si vous n'aviez pas tant de bagages ! On ne vous a jamais dit de voyager léger ?

— Mais ce ne sont pas les miens, se défendit le voyageur.

— Dans ce cas, puisque vous venez interrompre la sérénité placide de mon existence, je vais vous soulager.

Ce disant, le Maître de Sinanju cingla d'un seul coup les poignées des valises qui échappèrent des mains du voyageur. Chiun les fit tourner et les balança au pied d'un escalier roulant. Les plus grosses s'ouvrirent dans une profusion de vêtements bigarrés.

Une femme aux allures de matrone, qui suivait le voyageur, poussa un cri d'horreur :

— Mes bagages !

Tous les regards convergèrent vers eux, tandis que le voyageur désignait Chiun d'un doigt accusateur.

Remo, l'air de rien, entraîna Chiun vers une cabine téléphonique libre.

— Une sérénité placide ? reprit Remo en glissant une pièce dans le taxiphone.

— Cet homme était une brute, fulmina Chiun. Je suis ébahi qu'il soit resté marié à cette femme aussi longtemps.

— Je ne pense pas qu'ils étaient mariés, Petit Père. Et vous avez le culot de lui dire de voyager léger, alors que vous ne vous déplacez jamais sans quatorze malles.

— Que des incompetents s'ingénient à égarer ou à transporter séparément. Et tu sais pourquoi ?

— Laissez-moi deviner, répondit Remo en composant le code spécial. Parce que des gars comme celui-là prennent la place qui revient de droit à vos bagages.

— Exactement, Remo. Et je suis ravi que tu le comprennes enfin.

— Non, je ne comprends pas, rétorqua Remo en écoutant la voix enregistrée dans le combiné. Je ne sais pas qui c'était, mais son chauffeur s'appelait Gorbatchev, récita-t-il d'une voix lasse.

Il détestait tout le galimatias de phrases codées que Smith avait

mis en place, pour des raisons de sécurité. Puis, tandis que les relais téléphoniques s'opéraient, il ajouta, à l'adresse de Chiun :

— Ce gars a droit à ses quatre valises, autant que vous à vos quatorze malles.

— Béotien ! lâcha Chiun en lui tournant le dos.

— Salut, Smitty ! Je suis à Dullsville. Mais vous devez le savoir, c'est vous qui avez changé mon itinéraire. Que se passe-t-il ?

— Remo, je dispose de très peu de temps, répondit Harold W. Smith. Moi-même, je pars pour Washington.

— Vous voulez que nous vous attendions ?

— Non, Chiun et vous avez mieux à faire. Un groupe de terroristes a pris le contrôle du Lincoln Memorial. Ils ont des explosifs. Heureusement, aucun innocent n'a été pris en otage. La Garde Nationale cerne le monument, mais l'un des terroristes affirme qu'il tient en main un dispositif qui peut se déclencher d'une minute à l'autre sur simple pression du doigt. S'il met sa menace à exécution, le mémorial va sauter.

— Des terroristes ? Chiun et moi, nous venons à peine de régler deux affaires de détournement d'avion.

— Ça se propage comme la peste. La police a abattu un gars du Moyen-Orient alors qu'il tentait de faire sauter le mont Rushmore. Un autre groupe a déclenché un incendie dans le public venu assister à un spectacle aérien à Dayton, dans l'Ohio. Une vraie boucherie. On a réussi à capturer vivant l'un des criminels. Il se trouve au siège du FBI, à Washington. C'est là où je me rends pour l'interroger. Chaque heure qui s'écoule enregistre un nouvel incident. Comme si tous les terroristes du monde s'acharnaient sur les USA.

— Pourquoi ne pas nous laisser, Chiun et moi, l'interroger ? En deux coups de cuiller à pot, on lui tirera les vers du nez, vous savez.

— Pas question. Le Lincoln Memorial est un symbole national. S'il saute, même sans pertes en vies humaines, notre prestige en prendra un sacré coup. Ce sera pire que l'attaque de Pearl Harbor. Le monde entier apprendra que nous ne sommes pas fichus de protéger notre capitale.

— Oui, je comprends, mais Chiun aurait pu s'en occuper.

— Je ne peux rien laisser au hasard. Je ne suis pas sûr qu'il comprenne le mécanisme complexe du détonateur.

— J'ai tout entendu ! glapit Chiun.

— Qu'est-ce que c'est ce hurlement ?

— Chiun. Il est en rogne. J'ai eu le malheur de dire que vous le trouviez parfois un peu obtus.

Smith soupira :

— Il devra ravalier sa fierté, le temps d'accomplir cette mission.

— Ça aussi, je l'ai entendu ! brailla Chiun.

— Peu importe, intervint Remo. Nous allons directement au Lincoln Memorial.

— Faites l'impossible, je vous en prie, pour qu'ils ne le détruisent pas, Remo.

— Comptez sur moi.

Remo raccrocha et se tourna vers le Maître de Sinanju qui tapait du pied, écumant de rage.

— Après toutes ces années de bons et loyaux services, je sais enfin ce que cet homme pense de moi !

— Allons, Chiun, calmez-vous. Smith a des soucis. Prenons un taxi.

— Mais il se prend pour qui, pour nous déplacer comme des pions sur un échiquier ? Sans que nous puissions nous reposer ou nous restaurer. Cela fait trop longtemps que nous lui obéissons au doigt et à l'œil. Et tout cela pour quoi, hein ?

— Pour de l'or ! répondit Remo, une fois à l'extérieur, en hélant un taxi.

Il ouvrit la portière et Chiun monta après lui. Le taxi démarra.

— Oui, dit le Maître de Sinanju. Simplement pour de l'or.

— Cela ne vous suffit pas ?

— Il y a d'autres choses dans la vie, tout de même.

— Je le sais depuis longtemps. Mais j'ignorais que vous le saviez. Tiens, on pourrait profiter des embouteillages pour en parler.

— Il y a les pauses-café, par exemple. Depuis quand Smith nous en a-t-il accordé une seule ? Même les chauffeurs de taxi les plus miteux en prennent une.

Le conducteur lorgna dans le rétroviseur, l'air mauvais.

— Nous ne buvons pas de café, Petit Père. La caféine empoisonnerait notre système digestif.

— C'est pour le principe de la pause. Nous pourrions avoir une pause-riz. Et notre plan de retraite, hein ? Et la mutuelle maladie ?

— Nous sommes des assassins. Si nous atteignons le troisième âge,

c'est un miracle.

— Parle pour toi, mais moi j'espère bien y parvenir. Dans de nombreuses années.

— Hum, hum... Je crois que vous cherchez à tout prix un reproche à lui faire. Vous ne pouvez pas lui en vouloir de vous trouver parfois un peu difficile à vivre.

— Moi ? Cite-moi une seule fois où je l'ai agacé.

— Primo, vous trouvez toujours à redire.

— Moi ? Je ne me plains jamais ! Pourtant j'aurais de bonnes raisons, avec un Blanc comme élève et un autre Blanc comme empereur. En plus Smith n'est même pas un vrai empereur. Depuis quand n'a-t-il pas porté sa couronne ?

— J'avoue que vous me posez une colle.

— Il faut que je mette tout cela par écrit. Nous en discuterons au prochain renouvellement de contrat. À l'avenir, j'exigerai que Smith porte une couronne lorsqu'il aura affaire à moi. J'y ai autant droit que mes ancêtres.

— Eh bien, tiens, justement ! Voilà la preuve que vous n'êtes jamais content : l'escalade de vos exigences. Encore cinq ans de contrat et l'Amérique est en faillite.

Chiun leva un doigt :

— Oui, mais elle sera en sécurité. Et cela n'a pas de prix. Que les Américains travaillent davantage. Qu'ils paient davantage d'impôts. D'ailleurs, s'ils trichaient un peu moins, sur leurs déclarations, Smith pourrait nous payer plus.

— Nous devrions faire un saut à l'IRS [\[1\]](#), la recette des finances, une fois la mission terminée... soupira Remo en croisant les bras. Je suis sûr que vos idées les captiveront.

— Elles ne sont pas à vendre, renifla Chiun avec dignité.

— Ils ont des types payés au pourcentage, qui dépistent les fraudeurs.

— En réglant le chauffeur, demande-lui l'adresse de l'IRA.

— Non, Petit Père, pas l'IRA, l'IRS. L'IRA, c'est un autre groupe de terroristes. Mais vous pourriez vous y faire embaucher, si vous êtes si malheureux avec Smith.

Le chauffeur se tourna vers eux. Ils se trouvaient de l'autre côté de l'Arlington Memorial Bridge qui enjambait la rivière Potomac.

— Je ne peux pas vous emmener plus loin. Ils ont fermé le pont. Il

doit y avoir un accident ou un truc comme ça.

— J'ai entendu dire que le Lincoln Memorial était assiégé, déclara Remo.

— M'étonnerait pas. Les Démocrates n'ont pas avalé la pilule des dernières élections, observa le chauffeur.

— Peut-être, répondit Remo en lui réglant la course.

Chiun le suivit en se frayant un chemin parmi les files d'automobiles qui, jusqu'aux rives du Potomac, obstruaient la voie dans un concert de klaxons.

— Ça ne va pas être du gâteau, commenta Remo, tandis qu'ils apercevaient le Lincoln Memorial illuminé.

Les lumières bleues et rouges des véhicules officiels faisaient scintiller la nuit. Les troupes de la National Guard s'étaient même déployées sur cette rive du Potomac.

— Heureusement que je suis là pour corriger tes erreurs, fit Chiun.

— Smith m'a dit qu'il n'y avait pas d'otages. Tout ce qu'on aura à faire c'est d'évacuer les terroristes avant qu'ils ne fassent sauter le monument.

— Je vois. Mais dis-moi, de toute évidence ce bâtiment est un lieu de culte. C'est l'une de tes églises, Remo ?

— Non, mais c'est important quand même. On ne peut pas laisser ce monument partir en fumée.

— Je suggère d'utiliser l'attaque du Dragon Volant.

Remo secoua la tête :

— Trop violent. Il faut d'abord qu'on localise l'homme au détonateur. Une fois qu'on l'aura neutralisé, il ne restera plus qu'à passer un coup de serpillière pour expulser les autres occupants.

— Il est hors de question que je fasse le ménage. Je ne suis pas une bonne à tout faire et je n'envisagerai sérieusement la question de la serpillière que si on m'accorde une pause-riz syndicale.

— Écoutez, la situation est grave. La serpillière, c'est juste une expression, déclara Remo en contournant le cordon de Gardes Nationaux. Il ne faut pas en vouloir à Smith, Petit Père, il n'était pas certain que vous comprendriez le fonctionnement du détonateur, c'est tout. C'est un engin d'un genre délicat à manier.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il vaut mieux éviter d'être là quand ça fait boum ! répondit Remo d'un ton sec. Demandez à n'importe quel expert de

service de déminage, il vous le confirmera.

— Dans ce cas je te laisse la destruction du boum-boum et moi je m'occupe de la destruction des ordures ménagères, ha ! ha !

— Je pense que la meilleure solution serait de nous faufiler dans le bâtiment, dit Remo en considérant le Lincoln Memorial qui, de l'autre côté de la rivière, semblait aussi paisible qu'une carte postale. La Garde Nationale a une vue générale de tout le périmètre. Idem pour les terroristes. Nous allons traverser à la nage et nous introduire dans l'édifice.

— Ah, l'attaque du Dragon de Mer ! s'enthousiasma Chiun en resserrant la ceinture de son kimono. Nous nous jetterons au cou de ces scélérats, plus vifs que le crochet d'un serpent et nous leur ôterons le souffle de la vie !

— Du calme ! fit Remo en lui tapotant l'épaule. C'est plus compliqué que ça.

— Ah bon ? s'étonna Chiun en le dévisageant, l'air interrogatif.

— Je croyais que vous aviez entendu les explications de Smith, à propos du détonateur...

— Mais nous sommes plus rapides que n'importe quel doigt sur un bouton !

— C'est un dispositif sophistiqué, Petit Père. J'ignore à quoi cela ressemble, mais dès que le gars appuie : Ba-da-boum !

Chiun fit la grimace :

— Je préférerais les anciens systèmes.

— C'est ça, le progrès. Suivez-moi, maintenant. Une fois le type au détonateur localisé, nous aviserons.

Remo se glissa dans l'eau tel un canard et le Maître de Sinanju l'imita. Ils plongèrent si vite qu'à peine une poignée de secondes plus tard, il n'y avait plus la moindre ondulation à la surface de l'eau.

Ils émergèrent sur l'autre rive et se tapirent dans les arbustes tout en examinant la situation.

Le Lincoln Memorial brillait sous les projecteurs installés au sol. Tout semblait calme et tranquille pourtant, dans l'air frais de la nuit, mais Remo sentit la tension monter dans l'obscurité.

— Je ne vois personne, murmura Chiun.

Remo changea de point d'observation, Certain que la Garde Nationale ne pouvait l'apercevoir. Il repéra une silhouette en kaki, la tête enveloppée d'un keffieh noir.

— Vous voyez celui qui fait les cent pas derrière les colonnes ? chuchota Remo.

Le Maître de Sinanju hocha la tête.

— Oui, je le vois, il a juste un bâton à pétarades dans les mains...

— Vous n'en ferez qu'une bouchée, à condition de faire vite.

— C'est comme si c'était fait.

Plusieurs minutes s'écoulèrent durant lesquelles rien ne se passa.

— Autant en finir, prononça Remo dans un souffle. Vous vous rappelez ce que j'ai dit sur le détonateur ?

N'obtenant pas de réponse, il observa le buisson le plus proche. Chiun avait disparu. Il l'aperçut qui contournait le Lincoln Memorial.

— Bon sang, Chiun ! Qu'est-ce que vous mijotez encore ?

Et Remo de se glisser vers l'imposant escalier illuminé du monument. Plaqué contre l'une des énormes colonnes doriques, il tendit l'oreille. On respirait. Un souffle lent, tendu. La respiration d'hommes nerveux. Ils étaient trois. Il attendit. Mais qu'est-ce que Chiun pouvait bien fabriquer ?

Soudain, il n'entendit plus que deux respirations.

« Qu'est-ce qui se passe ? » se demanda-t-il anxieux.

Puis il n'y eut plus qu'une seule respiration.

— Merde alors ! jura Remo.

Il n'avait plus le choix. Il s'avança.

Traînant les pieds, un individu s'abrita dans l'entrée du sanctuaire. Il tenait son AK 47 à deux mains, le canon pointé vers le sol en pierre à chaud.

Remo se dirigea vers lui. L'homme gardait les yeux mi-clos, comme s'il observait la gueule de son fusil mitrailleur. Mais lorsque Remo plaça la main sous son nez, il ne sentit aucun souffle.

Le type était mort. Sûr que Chiun était passé par là. Mais qu'essayait-il de prouver ? Se faire bien voir aux yeux de Smith ? Remo poursuivit son chemin. Le sanctuaire semblait désert. Il gagna la statue d'Abraham Lincoln.

Remo la contourna et sentit une présence. Un caillou vint heurter sa tête et il sursauta comme un chat.

— Chut ! souffla une voix.

Remo leva les yeux. Le Maître de Sinanju était juché sur l'épaule de Lincoln.

— Qu'est-ce que vous... !

Chiun plaça l'index sur ses lèvres. Il bondit à terre, tel un parachute humain multicolore.

— J'en ai immobilisé deux, et toi ? questionna-t-il, l'air supérieur.

— J'arrive à l'instant.

— Privé de pause-riz.

— Changez de disque ! Où se trouve le gars au détonateur ?

Une voix chuintante lui fournit la réponse.

— Walid ! Mehdi ! Où êtes-vous ?

— Par ici, chuchota Remo en gesticulant. C'est notre homme, Chiun. Pas de singeries, cette fois, OK ?

— Je te le laisse.

— Et vous ?

— Je me contente de regarder. Si tu réussis, la Maison de Sinanju aura appris quelque chose.

— Et sinon ?

— Ça ! fit Chiun en serrant les poings. (Il écarta les doigts et ajouta :) Ba-da-boum !

— Je le savais déjà, figurez-vous, grimaça Remo.

— Alors pourquoi me le demander ?

— Parce que je...

Une voix attira son attention. Celle du dernier terroriste.

— Autant se mettre à l'abri, dit Remo par-dessus son épaule.

Le temps de se retourner, Chiun s'était volatilisé.

— Merci de me donner un coup de main quand j'en ai vraiment besoin, rumina Remo.

— Il n'y a pas de quoi, lui souffla une voix à l'oreille, si douce qu'elle parut s'insinuer dans sa tête, comme de la télépathie.

Remo décida de prendre de la hauteur. Telle une araignée, il grimpa le long du dos de Lincoln. Il attendit, le bras autour du cou en marbre du Grand Libérateur. Il aperçut le second terroriste, raide mort sur le sol. Chiun avait dû le surprendre par-derrière et lui appliquer une prise de Sinanju mortelle, avant de l'allonger en douceur.

— Walid !

C'était le troisième larron.

— *Biya enja* ! Viens ici !

Sa voix était montée de deux octaves. Il était très nerveux. L'homme se tapit dans l'une des salles secondaires. Il n'avait aucune arme mais ses mains seraient un objet noir qui ressemblait à une sorte de lampe électrique prolongée par des câbles qui partaient dans trois directions. Remo suivit l'un d'eux des yeux. Le fil menait à une espèce de ceinture d'explosifs entourant la taille de l'individu. À n'en pas douter, les deux autres câbles étaient reliés à deux points stratégiques.

Remo ne pouvait qu'approcher le type de face. Il descendit tant bien que mal de la statue. Une fois au sol, il s'avança, nonchalant, les bras ballants, pour bien montrer qu'il n'avait pas d'arme.

— Ohé ! lança-t-il, sourire aux lèvres.

— Reste où tu es, espèce de... d'Américain. Arrière, Satan !

Le terroriste serra davantage le dispositif qu'il tenait dans les mains. Ses pouces effleuraient quelque chose. Remo en déduisit qu'il s'agissait du bouton.

— Moi, Satan ? C'est vous qui menacez une propriété du gouvernement des États-Unis. Vous ne savez pas qu'il existe des lois contre ce genre d'agissements ?

— Ne t'approche pas. Je vais tout faire sauter. *Allah Akbar* ! Et toi avec !

— En ce qui me concerne, je ne veux pas mourir. Je parie que toi non plus. Pas vrai, mon pote ? C'est comment ton nom ? Moi, c'est Remo.

— Ce petit jeu, ça ne prend pas avec moi. Allah est contre les gens de ton espèce.

— Et je suppose que tu es en liaison directe avec lui. Pour l'instant, je ne vois pas d'Allah dans le coin. Et si on en discutait, hein ?

Remo gesticulait de plus belle. Distract par ses gestes, le terroriste ne remarqua pas qu'il s'avançait peu à peu vers lui, en faisant des pas de quelques millimètres à peine.

— Pourquoi ne pas me parler de tes problèmes ? poursuivit Remo le plus calmement du monde. Peut-être que je pourrais t'aider.

— Soit on me livre le *Shaitan* appelé Eldon Sluggard, soit je détruis ce sanctuaire d'infidèles.

— Sluggard ? C'est pas ce type qui s'est présenté à la présidence, l'année dernière ?

— J'en sais foutre rien ! Stop ! N'avance plus !

Remo obéit. Il se trouvait très près du terroriste. Mais pas suffisamment.

— Fous le camp et reviens avec Sluggard ! C'est tout ce que je réclame. Œil pour œil, dent pour dent !

— Écoute, mon vieux...

— *Ta kan na khor !* Ne bouge plus ! Tu vois ce truc-là ?

Et le terroriste leva les pouces.

Remo s'immobilisa.

— J'ai dix secondes ! hurla le terroriste. Si dans dix secondes, je ne réappuie pas sur le bouton, tout va sauter et nous avec !

Remo passa à l'attaque. D'un geste, il sépara les mains de l'individu. L'espace d'un quart de seconde, le détonateur resta en suspens et Remo le rattrapa de justesse.

Il enfonça le bouton et sentit l'impulsion électrique.

— *Na ! Na ! Na !* s'écria le terroriste, les yeux exorbités.

— Oh, merde ! grogna Remo.

En un éclair, il comprit trois choses : le gars lui avait menti, les explosifs allaient sauter et il ne pouvait plus sauver le Lincoln Memorial.

— Sauve qui peut, Chiun ! J'ai appuyé sur le mauvais bouton !

CHAPITRE VI

L'agent John Glover crut avoir affaire à un inspecteur des impôts lorsque Smith se présenta au douzième étage du FBI, à Washington.

— Excusez-moi, monsieur, déclara Glover, mais ce niveau est interdit au public.

— Je le sais, répondit Smith en exhibant une carte marquée du sceau de la CIA.

Son pouce occultait la photo d'identité et Glover allait lui demander de l'ôter, afin de mieux y voir, lorsque Smith répliqua, la voix sévère :

— Je suis venu interroger le prisonnier. Je présume qu'il n'a pas encore parlé.

— Non, monsieur. C'est un coriace. Et vous connaissez la musique. Ils ne parlent pas avant le troisième jour. À moins qu'on ne les torture.

— La torture est interdite dans ce pays.

— Sans doute. Mais dans un cas comme celui-ci nous aurions pu : à cause de lui, beaucoup d'innocentes victimes sont mortes.

— Je comprends vos sentiments, mais laissez-moi essayer.

L'agent Glover sourit dans sa barbe. Pour qui se prenait-il, ce ringard ? Même sous les interrogatoires continuels du FBI, les prisonniers ne parlaient jamais avant le troisième jour. C'était le point de rupture, en général. Ensuite ils craquaient. Mais ce gars-là tiendrait peut-être jusqu'à quatre, qui sait ? Il avait l'air plutôt dur à cuire.

— Il faut laisser votre serviette ici, dit l'agent.

— Ces papiers me suffiront, répondit Smith en déposant la serviette sur une table du couloir.

— Je dois vous fouiller, reprit Glover.

Smith écarta les bras, tandis que l'agent s'exécutait.

— C'est bon, vous pouvez y aller, marmonna-t-il.

Il pressa un bouton qui ouvrit la porte et Smith entra. Moins d'une minute plus tard, l'équipe du FBI chargée des interrogatoires sortit. Le visage tendu, ils grommelaient.

— Que s'est-il passé ? questionna Glover.

— Ce connard avec ses grands airs nous a foutus dehors, répondit l'un des agents.

— Il a le droit de faire ça ?

— Il a une autorisation spéciale de la sécurité nationale. Mais je parie qu'on peut le court-circuiter. Allons-y, les gars. Sus aux téléphones !

L'agent Glover reprit son poste, prêt à appuyer sur la détente de son revolver Uzi. Il se demanda si Smith aurait terminé avant que les autres aient tiré toutes les ficelles.

L'interrogatoire dura environ quatre heures. L'équipe spéciale du FBI n'était pas revenue. L'agent Glover n'avait pas cessé de consulter sa montre.

C'est alors que la porte s'ouvrit :

— Vous laissez tomber ?

— Oui, répondit Smith, le visage lugubre.

— C'est si dur que ça.

— Si vous saviez ! Faites venir un sténographe. Il pleurniche comme un bébé.

— Il pleurniche ? s'étonna Glover en scrutant la pièce.

Le terroriste se tenait assis à l'extrémité d'une grande table. Le visage dans les mains, ses épaules étaient secouées de spasmes. Il releva la tête, ses yeux noirs ruisselaient de larmes.

— Merde alors ! C'est les chutes du Niagara ! Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Je lui ai parlé.

— Parlé ?

— C'est très efficace. Maintenant, il faut que je me sauve. Ma tâche s'arrête, ici. Mais, dites-moi, pendant que j'étais occupé, il n'y a rien eu de particulier concernant le Lincoln Memorial ?

— Pas que je s...

On entendit alors une explosion. Les murs épais du FBI se mirent à trembler.

— Mon Dieu, déclara Smith en se ruant sur l'ascenseur. Ils ont échoué.

CHAPITRE VII

C'était inscrit en toutes lettres, dans le regard horrifié du terroriste : ils allaient mourir tous les deux. Remo saisit l'homme à la gorge et à l'entrejambe puis, pédalant à reculons, il sortit avec son fardeau à l'air libre, sur les marches du mémorial. En faisant vite, il pourrait peut-être limiter les dégâts. Il espérait seulement que Chiun l'ait entendu hurler suffisamment tôt pour se sauver.

À l'entrée, du monument, Remo tournoya trois fois sur lui-même puis balança le terroriste dans les airs. Sans perdre une seconde il repartit en sens inverse, dans la colonnade. Bien sûr, il avait isolé le détonateur, mais trop tard, le courant était passé. Et il aurait beau se dépêcher, Remo savait qu'il ne pourrait pas gagner de vitesse le grésillement électrique qui courait le long des câbles.

Il découvrit une charge posée contre une colonne éloignée. Il la ramassa et la lança à l'extérieur. Et de deux ! Et jusqu'ici, aucune explosion. Lui resterait-il assez de temps pour dénicher la troisième ? Ce serait trop beau.

Remo slaloma à toute vitesse entre les colonnes.

Rien. Il parcourut le sanctuaire en courant. Rien. Peut-être dans l'une des autres salles ? Rien non plus. Il grimpa l'escalier quatre à quatre. Toujours rien.

Où était-elle passée ?

C'est alors qu'il la découvrit. Son sang ne fit qu'un tour.

Il s'agissait d'un sac en cuir. Il valsait au sommet de l'auguste crâne de son mentor et maître, Chiun. Un Chiun triomphant qui brandissait le sac en question comme un trophée, pour bien montrer à Remo que c'est lui qui l'avait trouvé.

Ce dernier eut tout juste le temps de hurler :

— Chiun ! Débarrassez-vous de ce truc-là !

Et une série d'explosions se produisit. Remo roula au pied de la statue de Lincoln. Il se protégea le visage à l'aide de ses avant-bras.

La première déflagration atteignit ses tympans. Il poussa un cri inaudible, afin de compenser la pression et d'éviter qu'ils ne se percent. Une seconde explosion sembla passer au-dessus de lui. Il attendit la troisième.

Comme elle ne venait pas, il leva la tête et jeta un œil par-dessus l'avant-bras.

Le Maître de Sinanju était debout devant lui, le sac dans les mains.

— Bidon ? s'enquit Remo, abasourdi.

— Je ne dirais pas cela. Tu es un peu long à la détente, voire maladroit, mais pas bidon.

— Je parle des explosifs qui sont dans le sac, reprit Remo en se levant.

Chiun ouvrit le sac et son disciple put l'inspecter.

— J'y connais rien. Comment dire si c'est bidon ou pas ?

Remo examina l'intérieur. Il contenait un bidule électrique relié à un pain de plastic.

— Et ça n'a pas sauté ? demanda-t-il bêtement.

— Bien sûr que non, pourquoi ?

— Parce que je me suis planté en appuyant sur ce putain de détonateur ! J'ai senti le courant passer dans les fils. Pourquoi je courais comme un fou, d'après vous, en balançant les charges au-dehors ?

— Je me suis dit que ce devait être à l'occasion d'une de ces vulgaires fêtes nationales que vous affectionnez particulièrement. Une sorte de 1^{er} Juillet.

— D'abord c'est pas le premier, c'est le 4 Juillet, ensuite je faisais ça pour nous sauver la vie !

— Quel dommage !

— Que j'aie sauvé nos vies ?

— Que tu aies agi d'une façon si ridicule...

— Vous connaissez un meilleur moyen, j'imagine ?

— Oui. Plutôt que de lancer les explosifs dans les airs, au risque de blesser d'innocents oiseaux, il te suffisait de débrancher les fils à l'autre bout. Regarde.

Et Chiun exhiba l'extrémité du câble.

— Vous avez arraché les fils avant que le jus n'arrive aux charges ? déclara Remo, sidéré.

— Tu connaissais un meilleur moyen ? fit Chiun, l'air innocent.

CHAPITRE VIII

En quittant le FBI, Harold Smith héla un taxi et demanda au chauffeur de le conduire à l'hôtel le moins cher de Washington. Smith connaissait les établissements au meilleur rapport qualité-prix dans chaque grande ville du pays. Il se flattait ainsi d'économiser l'argent du contribuable.

En chemin, Smith aperçut au loin le Lincoln Memorial et constata, soulagé, qu'il était donc intact. Les Gardes Nationaux, visiblement sonnés, émergeaient à peine au milieu d'un nuage de poussière et des fragments métalliques qui enveloppaient encore le monument.

— Les types de la Garde ont bien travaillé aujourd'hui, dit le chauffeur.

— Concentrez-vous sur votre conduite, je vous prie, répliqua Smith.

— Mouais... marmonna l'autre, en se demandant qui pouvait bien être ce cul serré qui avait l'air de se contrefoutre de la sauvegarde du patrimoine américain.

Smith lui laissa généreusement trente-sept cents de pourboire pour arrondir à cinq dollars, puis il se présenta à la réception de l'hôtel. On lui attribua une chambre sur cour, dotée d'un lit pliant. Dès qu'il y pénétra, il décrocha le téléphone pour ne pas être dérangé. Remo devait lui faire son rapport d'un instant à l'autre. Il l'appellerait sur la ligne spéciale, grâce à l'appareil que Smith transportait dans sa mallette. Entre-temps, il avait beaucoup à faire.

Il ouvrit la serviette sur la table bancale et, tel un étudiant prêt à affronter un examen difficile, vérifia que le téléphone portable fonctionnait normalement. Il remplaça le combiné dans le modem. Un numéro se composa automatiquement. Smith mit en route le mini-ordinateur et il eut accès aux immenses bases de données de CURE.

Il pianota sur le clavier et un nom s'inscrivit sur l'écran, puis il pressa la touche « Contrôle ». Aussitôt, une colonne de texte se mit à défiler. Smith parcourut les données en silence.

Un voyant lumineux se mit à clignoter, indiquant qu'on cherchait à le joindre. Smith appuya sur « Pause » et décrocha :

— Remo ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? Nous avons sauvé les meubles.

— Je m'en suis aperçu, répondit Smith, tout en poursuivant sa lecture sur écran.

— Il se passe de drôles de trucs, Smitty. Je crois que le détournement de Honolulu a un rapport avec ce qui vient de se produire au Memorial. Les deux groupes réclamaient un gars du nom de Dullard.

— Sluggard, corrigea Smith. Le révérend Eldon Sluggard. Je suis en train de lire sa fiche.

— C'est pas lui qui s'est présenté aux élections présidentielles, l'an dernier ?

— Non, vous confondez avec le révérend Sandy Krinkles.

— Krinkles ? Ah oui, le type dont on a découvert que la femme était un trav... ?

— Non, c'était vraiment un homme en réalité. Mais quoi qu'il en soit, le terroriste que j'ai interrogé m'a fourni lui aussi le nom de Sluggard.

— Vous avez réussi à le faire craquer, dites ?

— Oui.

— Comment ? Avec des pousses de bambou sous les ongles ?

— Non.

Comme Smith ne s'étalait pas sur le sujet, Remo enchaîna :

— Ne quittez pas, Chiun voudrait intervenir... Comment, Petit Père ? Oh, oui ? Hé, Smitty, vous savez quoi ? Chiun affirme que ses pirates de l'air en voulaient aussi à Sluggard. C'est quoi ce type, au juste ? L'otage du mois ?

— Le révérend Eldon Sluggard est – ou était – l'un des télévangélistes les plus prospères de l'histoire. C'est aussi la seule personnalité à n'avoir pas encore été éclaboussée par un scandale financier. Pourquoi une puissance étrangère tient-elle autant à lui, au point d'envisager d'envahir les États-Unis, c'est ce que nous devons découvrir. Et pour ça, il faut que je vous voie de toute urgence.

Smith lui indiqua l'adresse de l'hôtel et raccrocha. Puis il revint à son travail, ravi que Chiun et Remo aient réussi à sauver le Lincoln Memorial. Mais le temps pressait. Selon le terroriste qu'il avait interrogé, le gouvernement de la République Islamique d'Iran réclamait Eldon Sluggard à tout prix, quitte à subir les représailles des États-Unis.

Les terroristes l'accusaient de faire la guerre à l'islam et de propager la corruption dans le monde. Smith n'ignorait pas que la seconde accusation cautionnait l'exécution légale d'iraniens pro-Occidentaux et la lapidation de femmes jugées insuffisamment pieuses.

Le terroriste avait confié à Smith tout ce qu'il savait. Mais l'homme, complètement fanatisé, ne faisait que recracher ce qu'on lui avait inculqué. Malgré tout, ce que Smith avait appris était d'une importance capitale.

Un voyant apparut dans la marge de l'écran. Smith pressa une touche et découvrit qu'au même instant Sluggard tenait une conférence de presse retransmise en direct à la TV.

Smith délaissa l'ordinateur et alluma le téléviseur.

Le visage rubicond du révérend, qui parlait avec un accent géorgien à couper au couteau, apparut sur l'écran. De temps à autre, il s'épongeait le front ruisselant de sueur avec un grand mouchoir.

— Voyez-vous, messieurs, vociférait-il, ma théorie sur la question c'est que les mollahs d'Iran viennent enfin de révéler au grand jour leur position fondamentalement antichrétienne. À cause de l'immense influence de mon ministère à l'étranger, je suis devenu leur cible privilégiée, l'homme à abattre pour qu'ils puissent exporter leurs croyances au sein de notre beau pays.

— Votre émission passe en Iran ? demanda un journaliste.

— Non, mais lorsque je parle au nom du Seigneur, mes paroles franchissent les frontières et les ondes hertziennes.

— Pourquoi, selon vous, se sont-ils attaqués à des cibles bien précises et non pas à votre siège ?

— Parce que, à mon avis, ils n'ont pas pu me localiser. Je ne donne pas mon adresse à la télévision, mais seulement une boîte postale.

— Pensez-vous que cet élément ait un rapport quelconque avec vos actuels problèmes de financement ?

— Pas du tout, répondit énergiquement le révérend. La souscription que je viens de lancer au nom de la Croisade pour la Sainte Croix va au contraire rencontrer un accueil très chaleureux auprès du grand public, affirma-t-il en lissant ses cheveux gominés du bout de ses doigts potelés.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Parce que le Tout-Puissant me l'a révélé.

— Si vous êtes en si bons termes, pourquoi ne vous a-t-il pas confié

la raison pour laquelle des terroristes à la solde de l'Iran ont détourné deux avions, incendié un spectacle aérien et voulu faire sauter le Lincoln Memorial pour réclamer officiellement que vous soyez traduit devant un tribunal révolutionnaire ?

— Il faudra le Lui demander, répondit Sluggard en frottant ses bajoues adipeuses. Tout ce que je sais, c'est que l'heure du Jugement Dernier ne va pas tarder à sonner en Amérique. Si mon ministère tombe entre les mains de ces fanatiques, aucun de vous n'en réchappera. Je demande à tous les Américains de se joindre à moi et de s'en remettre à Dieu, s'ils souhaitent que cette grande nation chrétienne demeure telle qu'elle a toujours été. Pour de plus amples informations, reportez-vous à mon émission, *Dieu est Amour*. Je connais toutes les réponses.

— Révérend Sluggard...

— C'est tout ce que j'ai à dire, mais avant de prendre congé, je peux assurer à tous ceux qui croient en moi que le Seigneur ne nous abandonnera pas. Aucun ennemi de Dieu ne portera la main sur moi ni sur aucun de mes fidèles. Car ceci me protège ! (Il tapota un livre à l'épaisse couverture de cuir.) Et si vous voulez bien me permettre, je vais en lire un passage qui me semble convenir tout particulièrement en ces temps de troubles et d'incertitudes : « Même si je suis entouré de serpents, je ne crains point les vauriens. Même si je me trouve dans les sables mouvants des païens idolâtres, je sais que le char du Seigneur viendra me secourir et que Ses soldats armeront leurs arbalètes pour me défendre. Amen. »

Refermant son grand livre d'un coup sec, le révérend s'éloigna de la caméra, tandis qu'un présentateur expliquait que l'émission était retransmise en direct, depuis le siège du ministère d'Eldon Sluggard, à Thunderbolt, Géorgie.

Smith considéra l'écran, tricotant des sourcils.

— Il n'existe aucun passage de ce type dans la Bible, marmonna-t-il.

Une fois le téléviseur éteint, il revint à son mini-ordinateur. On frappa à la porte et il alla ouvrir.

— Quel enthousiasme ! railla Remo en entrant. (Comme Chiun restait dans le couloir, le dos tourné, il lui demanda :) Vous venez, Petit Père ?

— On ne m'y a pas officiellement invité.

— Je crois qu'il vous en veut encore, Smitty.

Smith s'éclaircit la voix :

— Maître Chiun, voudriez-vous vous donner la peine d'entrer, je vous prie ? Navré si je vous ai offensé.

— Le choix des mots ne convient pas, Smitty, murmura Remo.

— Si ? Vous osez dire si ? s'écria Chiun.

— Navré de vous avoir offensé. Sincèrement. Cela ne se reproduira plus. Et je souhaite que vous entriez. J'ai une question à laquelle seule une personne ayant votre connaissance de l'histoire antique pourra répondre.

Aussitôt, Chiun fit volte-face et pénétra dans la chambre avec la dignité d'un vizir entrant dans les appartements privés du roi.

— Ma vie est toute dévouée à mon empereur. Je vous écoute.

— L'arbalète existait-elle aux temps bibliques ?

— Non, répondit Chiun, tandis que Remo fermait la porte. L'arbalète n'est qu'une invention stupide apparue plus tard. Mes ancêtres l'ont découverte pour la première fois quand...

— Merci, Maître de Sinanju, trancha Smith. C'est tout ce que je désirais savoir.

Le visage de Chiun se crispa. Il se pinça les lèvres. Ses joues se gonflèrent sous l'outrage. Il tourna de nouveau le dos à Smith. À l'évidence, sa posture figée trahissait toute sa colère.

— Vous avez encore gaffé, chuchota Remo.

— Nous verrons cela plus tard, répondit Smith. Écoutez-moi attentivement. Les terroristes ont échoué, mais ces gens-là n'abandonnent jamais. Ils vont recommencer.

— Chiun et moi, nous nous tenons prêts à toute éventualité.

— Parle pour toi, homme blanc, commenta Chiun.

Remo l'ignore, tandis que Smith poursuivait :

— Nous ne pouvons dépenser toute notre énergie à repousser les attaques des terroristes. Il y a déjà eu de nombreuses pertes en vies humaines. Quelles que soient leurs motivations, ces gens-là sont visiblement très déterminés.

— Vous voulez qu'on parte en Iran ?

Chiun se tourna aussitôt, l'intérêt animant son visage.

— C'est le nouvel an perse. Les melons sont délicieux à cette époque, commenta-t-il avec gourmandise. Et le Perses connaissent bien Sinanju... les Perses tant soit peu cultivés, cela s'entend. Nous pourrions résoudre vos problèmes en glissant quelques paroles bien

senties aux oreilles idoines.

— Non, je n'ai pas du tout l'intention de vous envoyer en Iran, trancha Smith.

À ces mots, Chiun ne put réprimer un nouvel accès de mauvaise humeur : derechef il tourna le dos à son empereur.

— Je veux que vous jetiez un œil dans les affaires du révérend Sluggard. Tâchez de découvrir ce qu'ils lui veulent. Ensuite, nous pourrons peut-être faire entendre raison à l'Iran. En matière de géopolitique, il est de notre intérêt de maintenir un semblant de neutralité envers ce pays.

— Vous rêvez, Smitty ! rétorqua Remo. Les USA et l'Iran sont à deux doigts de l'affrontement. Et ce n'est pas près de s'arranger, tant que ces fous d'Allah dirigeront ce pays.

— N'oublie pas les cinglés qui dirigent ton pays, ronchonna Chiun. Certains oublient même de porter leur couronne impériale, quand l'occasion l'exige.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Smith à Remo.

— C'est une longue histoire. Où allons-nous, au fait ?

— Au Q.G. de Sluggard, à Thunderbolt, Géorgie. Dans la banlieue de Savannah. Sous de fausses identités, essayez de vous infiltrer dans l'entourage du révérend.

— Entendu, Smitty. Vous venez, Chiun ? demanda Remo en ouvrant la porte.

— Mon empereur ne m'a pas donné congé, que je sache.

— Allez en paix, Maître Chiun, prononça Smith, résigné.

Le Maître de Sinanju le gratifia d'un salut poli quoique non ostentatoire et quitta la pièce, la bouche pincée et son menton barbichu pointé vers le ciel.

— Vous en faites pas, Smitty, je vais essayer de lui remettre en place les poils de sa barbe de prophète, fit Remo, avec un clin d'œil.

CHAPITRE IX

Le révérend Eldon Sluggard s'empessa de quitter l'auditorium du temple Eldon Sluggard, puis de traverser le campus de l'université Eldon Sluggard, avant de pénétrer dans l'Eldon Sluggard World Broadcast Ministries Complex, sur les rives paresseuses de la rivière Wilmington.

— Appelez mes conseillers en communication ! aboya-t-il à une secrétaire, en filant dans une salle de conférence. Et que ça saute !

Lorsqu'ils arrivèrent, quelques instants plus tard, le révérend trônait à une extrémité de la longue table, les mains posées sur un gros ouvrage à la couverture de cuir, ornée d'une croix dorée à l'or fin.

Les hommes, qui arboraient tous un costume noir de coupe stricte, prirent place. L'un d'entre eux alluma un téléviseur encastré dans le mur et glissa une cassette vidéo dans la fente prévue à cet effet.

— Voici l'enregistrement, révérend, annonça-t-il en s'asseyant.

Treize paires d'yeux se fixèrent sur l'écran où repassait la bande de la conférence de presse. À tour de rôle, chacun y allait de sa critique.

— Bon débit, El. Ils étaient suspendus à vos lèvres, lorsque vous avez cité les mollahs tentant de crucifier l'Amérique sur une croix de pétrole.

— Excellente repartie pour cette question au sujet de vos finances. « Dieu ne fait pas Ses comptes en public. » Au fait qu'est-ce que ça veut dire ?

— Est-ce que je sais, moi ! répondit Sluggard, très préoccupé parce qu'il venait de remarquer que, sur l'écran, lorsqu'il levait le bras, une auréole suspecte apparaissait à hauteur des aisselles.

Il réitéra son geste et découvrit que sa chemise Cerrutti à mille dollars était trempée de sueur. Il griffonna une note dans son grand livre, pour ne pas oublier de demander à son tailleur de rembourrer les dessous-de-bras. Comme d'habitude, l'autre allait brailler. Mais il l'enverrait paître, ce macaroni à la manque !

— Attendez. Je voudrais revenir sur une séquence, intervint l'un des consultants. Au moment où vous ouvrez la Bible.

Il appuya sur la touche « pause » de la télécommande.

— Ouais, et alors ? maugréa le révérend.

— Vous devriez faire gaffe, El. Regardez cette page. On la voit presque. Et si des gens de l'extérieur découvraient que votre Bible ne contient que des pages blanches ?

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Ce sont mes fidèles qui comptent. Et s'ils me voient lire des pages vierges, ils mettront ça sur le compte de ma divinité.

Chacun y alla de son petit rire nerveux et la bande vidéo repartit. Sur l'écran défilaient maintenant les images de Sluggard en train de réciter son texte sur les armées du Seigneur. Enfin la bande s'arrêta.

— Pas mal. Mais vous savez, El, je me demande si, dans l'Ancien Testament, on avait déjà inventé l'arbalète...

— Et alors ? Plus personne ne lit la Bible. Ils regardent la télé. Ça fait vingt ans que j'invente mes propres Écritures et jamais personne ne s'en est plaint.

— Espérons.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez, les gars ? C'était ridicule ou pas ?

— Vous vous en êtes tiré haut la main, El. Les journalistes n'y ont vu que du feu. À mon avis, il n'y en a pas un qui va se risquer maintenant à inviter le moindre ayatollah pour un droit de réponse. De toute façon, le public américain n'écouterait pas.

— Une question, révérend.

— Ouais ?

— Comment vous avez réussi à monter un coup de pub pareil ? Je veux dire, ces terroristes, c'était de la rigolade, ils ont bel et bien exécuté plein de gens...

— C'est pas vos oignons.

— Bon, bon... Mais quand même, y a des gens qui sont morts et ça risque de mal se terminer toute cette histoire. Slim et Jaimie sont tombés pour moins que ça.

— Je vous interdis de parler de ces pédés devant moi ! Tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir si cette opération va nous permettre de boucler le prochain trimestre.

— Vous plaisantez ? Les gens vont se précipiter pour vous refiler du fric ! Le régime islamique le plus honni et le plus fanatique de la terre a signé votre arrêt de mort : Ça suffit à exciter toutes les petites vieilles de Tulsa à Tallahassee ; elles vont se ruer sur leurs économies pour vous apporter leur soutien. Ça va donner un sacré coup de pied

au cul de votre nouvelle croisade. Si vous vous y prenez bien, on roulera de nouveau sur l'or.

— C'est exactement ce que je voulais entendre. Vous pouvez disposer.

Les douze conseillers en communication quittèrent la salle en silence, laissant Eldon Sluggard, les mains crispées sur sa Bible vierge. Il en avait les articulations des doigts toutes blanches. Une goutte de sueur perla entre ses sourcils, coula sur l'arête de son nez et s'écrasa sur le livre saint.

Tout avait foiré. Il fallait qu'il soit fou à lier pour écouter cette femme. Évidemment, ses arguments semblaient valables, mais qui aurait pu prévoir une chose pareille ?

Il pressa le bouton de l'interphone :

— Passez-moi cette salope de Hoar ! aboya-t-il.

Elle ne perdait rien pour attendre, celle-là !

Dès que le téléphone sonna, il décrocha avec fureur. Le combiné lui échappa et dégringola par terre. Sluggard se mit à quatre pattes pour le récupérer et resta dans cette position lorsqu'il l'eut enfin en main :

— Vic ? C'est toi ?

— El ? susurra une voix de contralto.

À l'autre bout du fil, Sluggard se démenait pour tenter de réajuster son caleçon qu'une réaction brutale à l'entrejambe venait quasiment de faire exploser.

Sacrée bonne femme ! Elle lui faisait toujours cet effet bœuf. Même au téléphone.

— Il faut qu'on parle, annonça-t-il précipitamment.

— Dans mon temple ou le tien ?

— Chez moi. Ce n'est pas le moment de rigoler. T'as vu le journal télévisé ? Je n'ose plus bouger d'ici avec toute cette bande d'enragés enturbannés qui me filent le cul !

— Pas autant que moi. J'arrive. Bye !

— Quelle chienne, marmonna Sluggard en tâtonnant pour raccrocher.

Il se releva tant bien que mal et sentit son caleçon se déchirer.

— Cette salope me fera devenir chèvre, ajouta-t-il.

Il s'assit près du téléphone, en essayant de calmer son ardeur. Il

songea à prendre une douche froide, mais cela ne fit que lui rappeler la dernière qu'il avait prise et la personne qui l'avait accompagné dans la cabine. Il tenta de penser à son ex-épouse, Griselda – un remède à la concupiscence aussi efficace que le bromure –, mais il ne put chasser de son esprit le visage de Victoria Hoar, aux pommettes saillantes, aux longs cheveux et dont le corps splendide aurait fait pâlir de jalousie une danseuse du ventre.

Puis il songea à ce qui risquait de lui arriver si les intégristes iraniens lui tombaient sur le poil. Primo, ils lui trancheraient les mains. C'était le lot du moindre voleur à l'étalage. Ensuite, ils lui sectionneraient les pieds. Après, c'était fatal, à force de chercher un membre à tailler, ils finiraient bien par lui couper LE membre.

À l'idée qu'une tripotée de mollahs barbus s'attaquent à sa virilité, l'excitation du révérend fit place à la terreur. Il marcha de long en large, en s'épougeant le visage.

— J'aurais jamais dû l'écouter, j'aurais jamais dû l'écouter, répétait-il inlassablement, comme si ces paroles pouvaient l'éloigner du danger. Quelle salope !

Pourtant, la première fois qu'il l'avait rencontrée, Eldon Sluggard était loin de considérer Victoria Hoar comme la dernière des traînées. À ses yeux, c'était alors la femme la plus désirable au monde. Le coup de foudre, en somme. Après leur première nuit, il la considérait comme sa rédemptrice attitrée.

Bien des gens étaient persuadés que le révérend révérait un rédempteur attitré, quel qu'il fut. Mais Sluggard, en vérité, ne croyait en rien. Hormis en son enrichissement personnel.

Ayant grandi dans une baraque immonde d'Augusta, en Géorgie, Eldon Sluggard répétait souvent qu'à l'époque même les plus pauvres gens le considéraient lui et sa famille comme des miséreux. Son père, ferrailleur de son état, vendait des morceaux de métal et de vieux pneus pour joindre les deux bouts, si tant est qu'il parvînt à les joindre de temps à autre. Mais il essayait toujours. C'était un brave homme. Même Sluggard devait bien l'admettre. L'ennui, c'est que les Sluggard se trouvaient dans une misère noire depuis la guerre de Sécession. Lui, en revanche, avait décidé qu'il serait le premier de la famille à réussir.

Il ne savait pas trop comment. Mais il était sûr d'une chose : il s'en donnerait les moyens. Son père avait travaillé toute sa vie comme un forçat et, à l'âge de quarante ans, il en paraissait soixante. Le teint buriné par les longues heures d'exposition au soleil, les mains si sales que le plus décapant des savons n'en venait pas à bout.

L'été de ses quinze ans, Eldon eut une vague idée de son avenir. Un

prédicateur revivaliste avait planté sa tente en bas de la route où se trouvait le dépotoir de son père. L'entrée étant gratuite, Eldon s'y rendit.

Jusqu'ici, il n'avait jamais mis les pieds dans une église. Certes, il avait déjà entendu parler de Dieu, bien sûr. Beaucoup de gens d'Augusta mentionnaient son nom, surtout lorsqu'ils se flanquaient un coup de marteau sur le pouce ou qu'ils se faisaient piquer par un frelon. Dans ce cas, ils prononçaient le nom du Seigneur à haute et intelligible voix.

Sous sa tente, le prédicateur aussi martelait le nom du Seigneur à tout propos. Mais il ne jurait pas. Il réprimanda les gens assis humblement. Il les traita de pécheurs. Et ils ne bronchèrent pas. Il les traita de fornicateurs. Et ils ne réagirent, toujours pas. Certains tressaillirent. Il alla jusqu'à dire qu'ils ne méritaient pas la rédemption – concept qui échappait au jeune Eldon – et les gens restèrent là sans sourciller, bêtes et disciplinés. Quelques-uns entonnèrent un Alléluia, en signe d'approbation.

Après une heure et demie d'insultes, tandis que les hommes suaient à grosses gouttes et que les femmes s'éventaient, en réajustant leurs chapeaux pour la énième fois, les acolytes du prêcheur passèrent dans les allées, une soucoupe à la main.

Eldon se tordit le cou pour voir ce que les soucoupes contenaient. Il se dit que les spectateurs seraient récompensés par quelques friandises ou des cubes de glace, histoire de se remettre de leurs émotions. Mais Eldon découvrit des soucoupes vides.

Puis les pièces se mirent à tinter. Les billets se défroissent. Les gens plongeaient la main dans leurs porte-monnaie. Et Eldon remarqua que les plus pauvres se révélaient les plus généreux.

C'était insensé. Mais lorsqu'on lui présenta la soucoupe, Eldon vit qu'elle regorgeait de pièces et de billets de banque. Et si quelque chose avait un sens, pour un gosse de quinze ans, c'était bel et bien l'argent.

Comme il n'avait rien sur lui, Eldon prit une pièce de vingt-cinq cents dans la soucoupe et la laissa retomber dans un bruit métallique. Le temps que ses voisins sursautent, il empocha vingt dollars.

Il quitta la tente du revivaliste, le poing fermé sur le billet enfoui dans la poche de son jean déchiré.

Une grosse main l'agrippa à l'épaule et l'attira en le bousculant à l'arrière de la tente.

— Je t'ai vu faire, mon garçon.

Eldon releva la tête. C'était le prédicateur. Il s'exprimait à voix basse mais la ferveur ne l'avait pas quitté.

— Laissez-moi partir, m'sieur. J'vous ai rien fait.

— Tu as volé le Seigneur et je n'apprécie guère, vois-tu !

— Mais il y en avait plein la soucoupe !

— La question n'est pas là, fiston. Tu devrais le savoir. Et puis regarde-toi, tes frusques tiennent debout toutes seules !

— C'est facile à dire quand on est vêtu comme un prince !

— Ces vêtements, je les ai gagnés, fiston.

— menteur. Vous engueulez les gens et vous les insultez.

— Et ils me paient pour cela. Et tu sais pourquoi ?

— Parce qu'ils n'ont rien dans la cervelle.

— C'est presque ça. Parce qu'ils passent six jours de la semaine à se dire qu'ils sont de bons chrétiens, alors qu'ils n'arrêtent pas de pécher. Moi, je leur rappelle qu'ils ne sont pas des saints. Alors, avant de rentrer chez eux, l'âme en paix, ils laissent une offrande au Tout-Puissant et, ainsi, ils trouvent la force de commettre d'autres péchés.

— Tout ça ne rime à rien.

— Nous vivons dans un monde bizarre, fiston. Mais si tu connais bien les gens, tu en fais ce que tu veux. C'est le Jeu Divin ; et le plus extraordinaire, c'est que n'importe qui peut y participer. Même toi, avec tes taches de rousseur et tes pantalons qui ont le feu au plancher.

— J peux garder les vingt balles, m'sieur ?

— Fiston, je viens de te donner un conseil qui vaut largement un million de dollars. Ça devrait suffire. Alors rends-moi ce billet avant que je ne te fasse une tête au carré.

À contrecœur, Eldon plongea sa main crasseuse dans la poche de son jean dépenaillé et flanqua le billet froissé – vingt dollars, il n'en avait jamais tenu d'aussi gros ! – dans la main du prédicateur.

— Vous êtes radin.

— Je prends ce qu'on me donne. Maintenant, fiche-moi le camp, fiston. Peut-être que je te croiserai sur mon chemin, un de ces quatre. À toi de choisir.

Eldon avait fait son choix. Une fois chez lui, il demanda à sa mère un dollar. Comme elle lui répondait qu'elle n'avait pas d'argent, il la traita de fornicatrice et de sale païenne, en prenant soin de citer le nom du Seigneur à plusieurs reprises ; ensuite il lui demanda de

nouveau l'argent.

Blafarde, sa mère le regarda un instant comme si elle ne l'avait jamais vu et s'enfuit de la maison à toutes jambes. Lorsque son père vint à la rescousse, il agitait son épaisse ceinture de cuir.

Ce jour-là, Eldon Sluggard comprit qu'il ne fallait pas prêcher en famille. Il tenta de sermonner ses amis, juché sur un cageot de tomates, au bord de la route. Mais ils se moquèrent de lui. Durant l'été, un peu plus tard, Eldon s'enfuit. Il sentait encore l'empreinte du billet de vingt dollars dans le creux de la main.

Il fit du stop et se retrouva à Waynesboro, un peu au sud d'Augusta. Personne ne le connaissait là-bas. Il s'était dit que pour prêcher l'enfer et la damnation, il serait davantage respecté en terre inconnue.



La première tente d'Eldon Sluggard était constituée d'un gros morceau de carton soutenu par quatre piquets branlants. Ce n'était pas la gloire mais après la quête – trente-huit dollars – il put louer une chambre. La nuit suivante, il obtint trente-deux dollars. De quoi s'acheter une guitoune. En l'espace de deux mois, il avait acquis une véritable tente et employait deux assistants.

L'affaire était lancée. Eldon s'acheta une bible. Comme il n'avait jamais appris à lire, il inventa ses propres Écritures. Facile. Tant qu'il ne citait pas Marc, Jean, Luc ni aucun des évangiles qu'utilisaient les autres prédicateurs, personne ne faisait attention.

L'empire Eldon Sluggard se développa telle une boule de neige qui dévale le plus haut sommet de l'Himalaya. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Dès qu'il n'avait plus d'argent à soutirer quelque part, il déménageait. Le temps d'écumer toutes les villes de bigots, il recommençait avec la nouvelle génération. Prête à sauver son âme. Et à se faire arnaquer.

Eldon Sluggard apparut à la télévision en 1968, alors qu'il croisait de moins en moins de prédicateurs itinérants au cours de ses voyages. Un jour, près de Garth, dans le Mississippi, il en rencontra un en caravane.

— Hé, mon frère interpella Sluggard. Dites-moi, nous sommes tous les deux à nous partager le gâteau, maintenant ?

— Ma foi, oui, répondit l'autre. (Il était âgé et perdait ses dents.)

Les jeunes passent à la télé, de nos jours.

— La télé ? Qu'est-ce qu'ils y fabriquent ? Ils vendent du dentifrice béni ou quoi ? ricana Sluggard.

— Non. Ils amassent le pognon, comme toi et moi. Sauf qu'ils s'adressent à une caméra et demandent aux gens de poster leurs chèques. Ensuite, des jolies filles se chargent d'ouvrir leur courrier et ils n'ont plus qu'à le porter à la banque. Quand toi et moi, on gagne des centaines de dollars, eux en amassent des milliers.

— Qu'est-ce qui vous empêche d'en faire autant ?

— Parce que je préfère les regarder dans les yeux quand je les gruge. Et toi ?

Eldon Sluggard ne sut quoi répondre. Il s'arrêta au premier motel à Biloxi et alluma la télévision.

Chaque chaîne avait son télévangéliste. L'Église de la Fatalité de Quinton Schiller, le Club 69 de Slim et Jaimie et beaucoup d'autres. À force de changer de canal, il découvrit que les programmes de l'après-midi en étaient saturés. Sur une chaîne, il reconnut le prêcheur qui lui avait parlé le premier du Jeu Divin. Le gars avait le micro dans les mains et des larmes ruisselaient sur ses joues. Il implorait les téléspectateurs d'envoyer leurs dons, sinon le ministère du révérend Lex Lumbar ferait faillite dans le mois et les petits affamés du Biafra n'en réchapperaient pas.

Sluggard douta fort que l'argent allât au Biafra, au Bangladesh ou n'importe quel autre pays du tiers-monde. Mais il sentit l'angoisse transparaître dans la voix du prédicateur. Si les affaires de Lumbar allaient si mal, peut-être qu'il pourrait le racheter pour une bouchée de pain.

Lorsqu'il localisa les bureaux des Lex Lumbar World Ministries, Sluggard s'attendait à trouver un endroit minable. Mais il se crut au Palais de Monaco. Émerveillé, il traversa le campus de l'université Lex Lumbar, puis les studios Lex Lumbar – il existait même un Lex Lumbar Memorial Hospital et ce salopard n'était pas encore mort !

Eldon Sluggard flâna dans les studios de télévision. Personne ne fit attention à lui. C'est alors qu'en passant derrière une vitre, il reconnut Lex Lumbar en personne, plus vieux, plus prospère et visiblement mieux nourri.

L'homme se tenait devant un décor représentant le désert. Du sable jonchait le sol. Il arborait un casque colonial, des jodhpurs et une expression contrite de circonstance. Deux petits Noirs étaient assis à ses pieds. Il en tenait un troisième dans les bras. L'enfant gardait les

yeux fermés et la tête appuyée contre sa poitrine. Il n'avait que la peau sur les os.

— J'ai parcouru tout ce chemin jusqu'en Afrique, déclara le révérend en lisant les panneaux qu'on lui présentait hors champ, pour vous montrer la malédiction qui touche ces pauvres petits affamés. Celui que je tiens dans les bras est tout près de la mort. Ne serait-il pas temps de faire un geste ? Envoyez vos chèques à l'adresse inscrite sur l'écran. S'ils arrivent à temps, je veillerai personnellement à ce que ce petit soit bien nourri.

— Coupez ! hurla le réalisateur. C'est dans la boîte !

— Ouf ! Il était temps ! fit Lex Lumbar, en colère. (Il lâcha le bébé qui s'étala comme une crêpe et enjamba les deux autres.) J'ai besoin d'un verre pour me requinquer !

Eldon Sluggard découvrit que le gamin n'était qu'un mannequin. Les deux autres, en revanche, étaient bien réels.

— Rendez-moi ces deux négrillons à leurs mères ! reprit Lex Lumbar. Et veillez à ce qu'elles soient grassement payées. Je veux avoir la conscience tranquille.

— Vous vous souvenez de moi ? demanda Sluggard, en le suivant dans le couloir.

— Non. Je vous ai foutu à la porte, dans le passé ?

— J'ai essayé de vous faucher un billet lorsque vous étiez prédicateur itinérant.

Le révérend Lex Lumbar se retourna :

— Ouais, je me souviens, maintenant. Tu es dans le business. Je sais. Je connais la concurrence. Non pas que tu me fasses de l'ombre, les prêcheurs itinérants sont dépassés, de nos jours. Alors que veux-tu ?

— Je suis venu vous racheter.

— Tu pourrais racler tous tes fonds de tiroirs que tu n'en aurais pas assez, mon pote.

— J'ai entendu à la télé que vous étiez pris à la gorge.

— Vise un peu ce costard, fiston. Tu crois qu'un type au bord de la faillite porterait une telle étoffe ?

— Tout ça, c'est du pipeau, hein ?

— Et alors ? Tu te gênes, toi ?

— Mais c'est tellement... tellement...

— Lucratif. C'est le mot que tu cherchais ?

— Prenez-moi avec vous, s'empressa de dire Eldon Sluggard. Montrez-moi les ficelles du métier. Vous m'avez déjà ouvert la voie, autrefois.

— Tu en veux un max pour tes vingt dollars, mon garçon ?

— Je ne suis plus un gosse.

— Mais tu ne m'arrives pas à la cheville. Voilà ce que je te propose : tu bosses gratis pour moi pendant cinq ans et l'affaire est dans le sac.

— Cinq ans ?

— Ne me dis pas que tu n'as pas un peu de fric de côté.

— Oui, mais...

— À prendre ou à laisser, conclut Lex Lumbar en s'éloignant.

Sluggard jeta un regard autour de lui. Il voyait un nom inscrit sur chaque mur, mais ce n'était pas celui de Lumbar. C'était le sien. Il rattrapa le révérend.

— Marché conclu, dit-il, pantelant.

— Cinq ans, répéta Lumbar, sourire aux lèvres, en lui serrant la main.

Mais il suffit de trois ans à Sluggard pour prendre le contrôle des affaires de Lex Lumbar. Il n'y parvint qu'après avoir bien compris toutes les ficelles du prosélytisme télévisuel. Il aurait pu éjecter Lumbar dans les six mois, dès qu'il eût pris conscience de ses faiblesses, notamment son péché mignon pour les call-girls. Il manœuvra tant et si bien qu'il réussit à présenter l'homme comme un charlatan et un pécheur invétéré.

Eldon Sluggard lui porta l'estocade en rachetant son empire pour le dollar symbolique. Ainsi naquirent les Eldon Sluggard World Ministries, dont le chiffre d'affaires annuel atteignit les quatre-vingts millions de dollars pendant vingt glorieuses années. Jusqu'au grand chambardement.

La dégringolade s'amorça avec la baisse progressive des dons constatée sur tous les réseaux des télévangélistes. Ces derniers se regroupèrent en une association, la God Evangelical Alliance, laquelle se pencha sur le problème à grands renforts d'enquêtes et d'études de marché. Ce qu'ils découvrirent ébranla sérieusement le « charity-business » car les petites vieilles qui constituaient l'ossature du télévangélisme disparaissaient peu à peu. Bref, les causes de ce déclin étaient essentiellement démographiques. Il ne restait plus assez de

vieilles grand-mères bigotes pour nourrir l'appétit vorace des prédicateurs. Et il faudrait attendre longtemps avant que les gamins du baby-boom atteignent les soixante ans.

Tout ceci provoqua une guerre fratricide entre les divers courants. Les Charismatiques dénoncèrent les Baptistes du Sud. Les Pentecôtistes ridiculisèrent les Fundamentalistes. Et tout le monde tomba sur le poil des Catholiques. La God Evangelical Alliance fut dissoute en une nuit.

On assista à une belle foire d'empoigne. Le révérend Sandy Krinkles se lança dans la course à la présidence. Il effraya l'Américain moyen, mais pas autant que les autres télévangélistes qui voyaient d'un sale œil l'un des leurs à la Maison-Blanche. Une fois élu, Krinkles ne se serait pas gêné pour lancer à leur encontre des enquêtes fiscales et les détournements de fonds qu'elles auraient révélés les enverraient à coup sûr en prison.

C'est alors que les têtes commencèrent à tomber.

Le révérend Moral Robbins, au bord de la faillite, annonça au monde que Dieu l'expédierait, lui et toute sa famille, en Enfer, si ses fidèles ne lui envoyaient pas chacun cinquante dollars par semaine, jusqu'en 2012.

Le docteur Quinton Shiller, proclamant la venue proche du Jugement Dernier, fut frappé de plein fouet par un météore lors d'un meeting de plein air.

Slim et Jaimie Baker, tout en combattant l'OPA farouche du révérend Coyne Farewell, se révélèrent être un couple d'homosexuels. Et le véritable symbole que dissimulait leur Club 69 apparut au grand jour.

Quant à Sandy Krinkles, oubliant qu'il ne prêchait plus un public de fidèles convertis, il annonça à des électeurs sceptiques qu'une fois élu il proclamerait hors la loi les rites sataniques de Halloween et remplacerait *Dallas* et *Dynastie* par des reconstitutions bibliques. Il n'en fallut pas davantage pour que sa cote dégringole en une nuit et que ses sponsors se désengagent de sa chaîne câblée.

Sur la touche, indifférent au scandale, demeurait le révérend Eldon Sluggard.

— « Évangéliste », ce n'est plus porteur, lui suggéra-t-on. Optez pour « personnalité religieuse médiatique ».

— Quelle est la différence ?

— Si vous laissez les médias vous qualifier d'évangéliste, le public américain vous assimilera aussitôt à un politicien véreux, à un obscur cabotin ringard, à un maquereau ou à un pédé, selon les accusations

subies par vos confrères à la une des quotidiens.

— Mes confrères, cette bande de salopards ? Mon cul ! Ils ont tout foutu en l'air et je paye les pots cassés.

— En qualité de « personnalité religieuse médiatique », vous avez une chance de vous en tirer.

— Dans quelles proportions ?

— Dix pour cent.

— Je suis foutu, gémit Sluggard.

— Pas si nous lançons une collecte de fonds.

— Les trois dernières ont foiré.

— Vous avez une meilleure idée, El ?

Eldon Sluggard n'en avait pas. En revanche, il savait qu'il lui fallait soixante mille dollars par jour, ne serait-ce que pour maintenir son émission *Dieu est Amour*. Et c'est comme ça qu'il lança sa première Croisade pour la Sainte-Croix.

Deux mois plus tard, il convoqua ses conseillers en communication.

— Comment ça se présente ?

— À ce tarif, on met la clé sous la porte d'ici juillet.

— Aucune alternative ?

— On a dressé une liste des vieilles bigotes qui vous ont couché sur leur testament.

— Ah ouais ?

— Si elles venaient à... si, enfin vous comprenez, El ?

Inutile de lui faire un dessin.

— Ça se chiffre à combien, en gros ?

— Dans les vingt millions. De quoi nous tenir à flot jusqu'à ce que les choses se tassent.

Le révérend renvoya ses consultants. Rouler les vieux, OK. Mais les estourbir, c'était une autre paire de manches. Si jamais la justice fourrait le nez dans ses affaires, Sluggard souhaitait demeurer vierge de tous soupçons.

Il était en train de réfléchir, lorsque sa secrétaire lui annonça par l'interphone qu'une certaine Victoria Hoar souhaitait le rencontrer.

— C'est pas le moment... répondit-il, tandis qu'une créature de rêve pénétrait dans sa salle de conférence.

Grande, élancée, la poitrine arrogante, cette femme avait tout ce dont son ex-épouse était dépourvue. Elle lui tendit une main aux doigts fuselés, qu'il serra aussitôt.

Elle sourit. Sluggard eut quelque peine à dissimuler son trouble, qui se matérialisait par une tension extrême à un endroit stratégique de son pantalon.

— Vous avez un problème, révérend, annonça Victoria Hoar d'une voix posée. Et je pense pouvoir le résoudre.

— Ah bon ? Ici, maintenant ?

— Ce n'est pas aussi simple et rapide, je le crains.

— Oh... fit-il, la main en suspens.

Victoria Hoar lorgna l'excroissance du pantalon et lui décocha un sourire entendu.

— Je pourrais peut-être résoudre ce problème-là aussi.

Et avant qu'il comprenne ce qui lui arrivait, elle l'entraîna hors du bâtiment, jusqu'au yacht du révérend – six cents mètres de long, excusez du peu –, lequel faisait office de chapelle flottante. Ils traversèrent sa luxueuse cabine personnelle et atteignirent enfin le lit à baldaquin.

— Comment savez-vous que je dors ici ? demanda-t-il en balançant ses chaussures, tandis que Victoria Hoar défaisait son soutien-gorge. Un modèle qui s'ouvrait par-devant. Or Sluggard justement avait un faible pour cette coupe particulière.

— De la même façon que je sais beaucoup de choses, répondit-elle en ôtant sa jupe.

Sluggard, fasciné par la manière dont elle se déshabillait, en oublia de déboutonner sa chemise.

— Quoi, par exemple ? insista-t-il.

— Que vous avez divorcé l'an dernier et que vous n'osez pas sortir avec une petite amie, en raison de votre position sociale. Vous ne pouvez pas vous remarier, parce que votre pension alimentaire est l'une des causes des problèmes financiers que connaît votre ministère.

Elle plia sa jupe et la posa sur le dossier d'une chaise. Eldon appréciait. La plupart des femmes n'avaient pas cette présence d'esprit. D'ordinaire, elles laissaient tomber leurs vêtements.

— Et je sais aussi que vous avez une envie folle de faire l'amour depuis votre divorce.

— Depuis bien plus longtemps que ça. Mais elle était devenue

énorme, cette salope.

— La plupart des femmes prennent du poids avec l'âge.

— Elle aurait pu me prévenir que c'était dans ses gènes.

Eldon faillit s'étouffer. La culotte en dentelles avait rejoint la jupe et Victoria Hoar s'avançait vers le lit, telle la Reine de Saba dans une superproduction à la Cecil B. DeMille.

— Vous semblez en connaître un rayon sur moi, murmura-t-il.

— Je sais presque tout. Maintenant, laissez-moi finir de vous déshabiller et nous parlerons ensuite de mes propositions pour sauver votre ministère.

— Minute ! fit soudain Eldon, l'œil aux aguets.

Il bondit hors du lit et s'accroupit. Armé d'une grosse lampe électrique, il balaya sous le sommier.

— Bon, ça va, dit-il en se recouchant. Il n'y a personne.

Victoria Hoar haussa un sourcil dessiné au crayon :

— Des espions ?

— Non, dit-il en grimpant sur son corps de rêve. Le diable !

Et ce fut pendant ces vingt premières minutes de bonheur suprême qu'Eldon Sluggard hurla que Victoria Hoar l'avait sauvé du gouffre, alors qu'elle n'avait toujours pas exposé son plan.

*

* *

Arpentant sa salle de conférence, les images de cette première nuit enfiévrée s'estompaient dans son esprit et Eldon Sluggard s'en voulait d'avoir succombé.

Où était-elle passée, bon sang ? Il allait la flanquer dehors. Voilà. Ils en resteraient là.

Victoria Hoar pénétra dans la pièce avec l'assurance d'une femme à laquelle rien ne résiste.

— C'est de ta faute ! vociféra Sluggard en pointant sur elle un doigt accusateur.

Victoria considéra l'entrejambes de son interlocuteur :

— C'est à cela que tu fais allusion ?

Le révérend baissa les yeux et découvrit sa braguette ouverte.

Comme par magie. « Merde ! songea-t-il, je n'aurais pas dû repenser à cette première nuit ! »

— Oublie ça ! hurla-t-il. Ce n'est pas moi, c'est la chair et la chair est faible. Moi, je suis quelqu'un de fort. Et la parole divine me fortifie.

Elle s'avança et lui flanqua la Bible entre les mains.

— Alléluia ! fit-elle, moqueuse.

— Ça ne peut pas durer. Tu as lu les journaux ? Tu les connais ces types qui cherchent à me flinguer ? Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

— Oublie les problèmes d'aujourd'hui. Nous devons nous concentrer sur les possibilités de demain, déclara Victoria Hoar en se rapprochant peu à peu.

Il sentit son parfum envoûtant, tandis que ses mains expertes s'avançaient vers l'endroit sensible.

— Oublier ? marmonna-t-il d'une voix rêveuse. Comment ?

Et les lèvres humides de Victoria Hoar effleurèrent celles de Sluggard, puis elle s'agenouilla et sa langue se mit à travailler avec ardeur. Le révérend en oublia les terroristes et leur Kalachnikov, ainsi que les mollahs et leurs instruments contondants.

D'ailleurs il s'oublia totalement.

CHAPITRE X

Rachid Shiraz, cet homme qui depuis près de dix ans terrorisait ses interlocuteurs, Rachid Shiraz, cette brute sanguinaire de la Garde Révolutionnaire Iranienne, Rachid Shiraz pourtant crevait de trouille en franchissant les portes du grand bâtiment qui abritait le parlement de Téhéran.

Sous le régime impérial, Rachid n'était rien. D'abord mendiant, puis voleur à la tire, puis criminel, il était poursuivi par toutes les polices et notamment la SAVAK, cette redoutable police secrète du Shah. Dès que l'Ayatollah Khomeini revint de son exil en France, les exécutions commencèrent. Rachid, qui venait de dérober le portefeuille d'un homme d'affaires, assista, au coin d'une rue, à une pendaison pour le moins sommaire. Trois instituteurs accusés de subversion furent exécutés sous ses yeux, les mollahs se chargeant de leur passer la corde au cou, avant de les mitrailler avec fureur.

Rachid comprit alors le sens profond de l'expression « les loups se dévorent entre eux ». Il sut que l'Iran allait devenir la proie des anthropophages. Et qui, mieux que lui, pourrait jouer le rôle de cannibale en chef ?

Il rejoignit la Pasdaran. N'importe qui pouvait s'enrôler. Il suffisait de crier des slogans à tue-tête, de clamer son adoration pour Allah et d'exécuter sans broncher les ordres les plus impitoyables.

Un fusil à la main, quelques hommes sous ses ordres, Rachid Shiraz entreprit alors de se venger des affronts subis dans le passé. Le bijoutier qui l'avait envoyé en taule pour vol fut dénoncé comme pro-occidental. Il fut fusillé sans le moindre procès. Une femme qui l'avait éconduit fut enterrée jusqu'au cou puis lapidée jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le propriétaire qui l'avait jeté à la rue après des mois de loyers impayés se retrouva expulsé de sa somptueuse maison du quartier de Doulat. Rachid Shiraz investit les lieux et s'appropriâ les murs et tout le mobilier.

Bref, Rachid menait une vie de pacha, tandis que les vieux souverains baignaient dans leur propre sang. Tout se passait bien pour lui, jusqu'à ce que la ville subisse les attaques répétées de l'Irak. Quartier après quartier, la cité s'écroulait sous les roquettes ennemies. Rachid décida de s'installer au sein du complexe pétrolier de l'île de Kahrq. On lui proposa une maison, mais il la jugea trop exigüe.

Revolver au poing, il arpenta les rues jusqu'à ce qu'il trouve demeure à son goût. Il frappa à la porte. Lorsqu'une femme arborant le traditionnel tchador lui ouvrit, il lui arracha le voile et tira plusieurs coups en l'air en l'accusant d'adultère, avant d'abattre le mari venu à la rescousse.

Devant la foule rassemblée au-dehors, il dénonça les époux comme *Musfed fel-Ardh* ou corrupteurs de la terre puis, après l'exécution sommaire d'usage, prit possession de la maison. Ce n'était guère plus difficile sous la révolution.

Pourtant ce jour-là, Rachid tremblait. Lorsqu'il avait appris que le commandant suprême Adnan Mefki et le Grand Ayatollah le convoquaient, il s'était dit qu'il avait dû provoquer la colère de quelqu'un d'encore plus puissant que lui.

Des serviteurs l'accueillirent en silence, avant de le conduire aux modestes appartements de l'Ayatollah.

— *Salaam*, déclara Rachid, la main sur le cœur, la tête inclinée dans le traditionnel salut de respect et d'humilité.

L'Ayatollah était assis sur un tapis. Le lourd turban noir qui ornait sa tête signifiait qu'il descendait du Prophète en ligne directe. En signe de bienvenue, il leva une main si indolente qu'elle pouvait aussi bien trahir la faiblesse. Le général se tenait de côté, le visage rayonnant. Le cœur de Rachid Shiraz faillit cesser de battre.

— *Salaam Alikoum*, murmura le Grand Ayatollah.

— Qu'Allah protège votre ombre, prononça Rachid avec déférence.

— Et la tienne, renchérit le général, dont les yeux n'exprimaient pourtant que le dédain.

— Tu es celui qui a découvert l'atroce complot fomenté par les Occidentaux, déclara l'Ayatollah d'une voix douce.

Ses paroles s'échappaient de sa barbe, telles des fourmis s'enfuyant d'un tronc d'arbre pourri.

— Oui, Imam.

— Nous avons interrogé cet Adorateur de la Croix. Ce *koffar* nous a confié qu'un Américain très puissant se dissimule derrière ce complot contre l'islam.

— Mort aux Adorateurs de la Croix ! s'écria spontanément Rachid.

Mais le général Mefki lui cloua le bec en lui faisant signe de contenir sa fougue.

— Cet infidèle répond au nom de révérend Eldon Sluggard, poursuivit l'Ayatollah de sa voix monocorde. En Amérique, le mot

« révérend » désigne un saint homme, mais nous, nous savons à quel point ces gens-là sont des impies !

— Il faut punir cet homme, répliqua Rachid d'un ton ferme, mais posé.

Le général Mefki hocha la tête. Rachid le considéra avec attention. La situation ne prenait pas la tournure qu'il craignait. Il allait peut-être s'en tirer sain et sauf, tout compte fait. Mais il remarqua combien le général avait l'air bien nourri. En fait, il avait même une gueule d'officier supérieur d'avant, la révolution. Et si ce type continuait de nourrir de noirs desseins pro-occidentaux ? Rachid se dit qu'il avait tout à gagner à fouiller dans le passé de cet homme. Peut-être qu'il occupait une belle maison où il ferait bon vivre...

— Je vois que tu es d'accord, déclara Mefki. C'est parfait car nous sommes persuadés que tu es l'homme idéal pour accomplir cette mission.

— Que devrai-je faire ? Je suis à vos ordres. Totalemment.

Le général tripota sa moustache, l'air satisfait, et Rachid reconnut en lui un ex-officier du Shah, sans doute un homosexuel. Presque tous les gradés en étaient, du temps du Shah. Cela faisait partie de leur corruption.

— Nous avons envoyé des agents en Amérique pour qu'ils s'emparent de ce Sluggard. Bien que la presse n'en ait jamais parlé, ces tentatives ont échoué. Nos plaintes formulées à la communauté internationale ne rencontrent que mépris et dérision. Ce Sluggard se révèle si puissant qu'il manipule l'opinion en sa faveur ou...

— Ou il est à la solde de ces hypocrites d'Américains, intervint l'Ayatollah. Si c'est le cas, il s'agit encore de la marque du Grand Satan et il faut réagir d'autant plus sévèrement.

— Coulons leurs navires de guerre dans le Golfe !

— Tu oublies ce qui s'est produit la dernière fois que nous avons essayé, rétorqua Mefki d'un ton sec. Nous devons changer de stratégie.

Soudain, Rachid Shiraz sentit un bourdonnement dans les oreilles et sa tête se mit à tourner. Il n'entendit pas les deux hommes lui ordonner d'assassiner Sluggard. C'était superflu.

En revenant à lui, avant même d'avoir les idées claires, Rachid se porta volontaire pour le front. Il préférait encore les gaz asphyxiants à ce qu'on lui demandait.

Lorsqu'il reprit ses esprits, il était dans un lit d'hôpital. Le général Mefki se dressait, menaçant, à son chevet. Le Grand Ayatollah avait disparu.

— Tu pars pour l'Amérique, déclara Mefki en se tripotant la moustache.

Rachid comprit alors qu'il ne s'agissait pas d'un geste témoin de sa décadence passée mais bel et bien d'une manière de dissimuler son sourire de satisfaction. Personne ne haïssait davantage la garde révolutionnaire que les généraux, car ils estimaient que la Pasdaran leur avait usurpé la suprématie militaire.

— Mais c'est un endroit où règne la corruption ! Ils mangent du porc. Leurs femmes montrent leur visage impudent en public. Leurs prêtres ne portent pas la barbe. Allah n'exigerait jamais qu'un de ses fidèles pénètre dans un tel lieu de perdition, n'est-ce pas ?

— Parce que tu oses te considérer comme un fidèle, espèce de voleur ? ironisa le général. De toute façon, il ne s'agit pas de vivre là-bas. Tout ce qu'on te demande c'est d'y partir avec l'Américain. Il te guidera. Il a tellement hâte de regagner sa patrie qu'il accomplirait n'importe quel crime pour revoir l'Amérique.

— Je préférerais rejoindre les *bassejis* sur le front, dit Rachid avec sincérité.

— L'effort de guerre exige des volontaires et rien ne me ferait plus plaisir que de te voir exposé aux balles ennemies. Mais ainsi en a décidé le Grand Ayatollah.



Dans le noir, Lamar Booe pleurait de désespoir. De désespoir et de rage. Il en voulait au révérend-général et au Seigneur. Tout ce à quoi il avait cru, à quoi il avait sacrifié sa vie, sa jeunesse, tout s'écroulait. Tout cela n'était que mensonges et balivernes. Et il y avait cru...

Les gardes l'entendirent se lamenter. Ils éclatèrent d'un rire sardonique.

— Ton Dieu t'a laissé tomber, l'Américain ! Si tu souhaites la miséricorde, tu dois prier Allah. Tu es sur ses terres, maintenant.

Et de nouveau, la litanie reprit :

Marg bar Amrika ! Marg bar Amrika !

Mort à l'Amérique, tel était leur cri de ralliement. Cette même rengaine qui avait hanté les oreilles des otages américains, durant leurs quatre cent quarante-quatre jours de captivité. Mais eux ils étaient diplomates. Tandis que Lamar Booe avait avoué être un

envahisseur doublé d'un espion.

Au bout d'un certain temps, Lamar Booe, malgré lui, s'était mis à murmurer avec la foule. Non pas qu'il y eût cru un seul instant, mais c'était son seul lien avec toute forme d'humanité. Sa seule façon d'éviter de sombrer dans la folie.

— *Marg bar Amrika ! Marg bar Amrika*, se mit à psalmodier Lamar dans un souffle, les larmes coulant sur son visage souillé.

Les litanies avaient cessé pour la journée lorsque la porte de sa cellule s'ouvrit. Et, pour la première fois depuis des jours et des jours d'obscurité totale, il entrevit enfin de la lumière.

Lamar poussa un hurlement tant la douleur était insupportable pour ses yeux privés de la moindre lueur depuis si longtemps. Il enfouit son visage dans les mains.

Un homme s'agenouilla auprès de lui, posant à terre une lanterne. Il saisit Lamar par les cheveux et le força à rejeter la tête en arrière. De l'autre main, il l'obligea à écarquiller les yeux.

— Regarde, adorateur de la Croix ! Voici la lumière d'Allah. Si tu ne peux la supporter, elle brûlera tes yeux depuis les orbites jusqu'au tréfonds de ton crâne.

— Laissez-moi tranquille, déclara Lamar, résigné. Je veux rentrer chez moi. Je veux revoir mes parents.

— Et nous, nous voulons mettre la main sur ce sacro-saint sacrilège d'Eldon Sluggard, grinça la voix. Tu ne me connais pas, adorateur de la Croix, mais je t'ai sauvé la vie sur le pétrolier. Maintenant, je vais te demander une faveur.

— Vous auriez dû me tuer, gémit Lamar, la lumière suintant de ses paupières.

Elle était rouge. Tout était rouge. Mais la douleur s'estompait.

— Je vais te ramener en Amérique. Tu vas revoir Sapulpa, Oklahoma. Ça te plairait, Lamar Booe ?

— Oui, je vous en prie !!

— Je te ramène à une seule condition : que tu me conduises à ce repaire de serpents qui abrite ce maudit Sluggard.

— Pourquoi ?

— Pour qu'il reçoive le châtimement qu'il mérite. Il t'a abusé, à cause de lui et de ses discours trompeurs, tu as tenté d'envahir en arme la République Islamique d'Iran. Et maintenant, il t'a abandonné. Tu ne veux pas qu'il soit puni ?

— Si, sanglota Lamar Booe. Je le déteste de toutes mes forces.

— Pas autant que moi, dit Rachid Shiraz en forçant Lamar à se lever, avant de l'entraîner hors de la cellule.

CHAPITRE XI

Affalé dans son fauteuil, Eldon Sluggard ressemblait à une baudruche dégonflée. Son gros visage affichait une béatitude rougeaude. Il observait Victoria Hoar qui appliquait avec soin le rouge le plus écarlate qu'il ait jamais vu sur ses lèvres humides. La seule vision de cette bouche carmin le remit dans tous ses états. Quelqu'un frappa à la porte.

— Qui est-ce ? demanda Sluggard, en plaçant sa fausse Bible sur les genoux pour masquer son trouble récurrent.

— Le responsable de la sécurité, révérend.

— Entrez.

Un homme taillé comme une armoire à glace entra dans la pièce.

— Ouais ? dit Sluggard en s'épongeant la figure, tandis que Victoria Hoar, dans un coin de la pièce, faisait mine de s'intéresser à une bibliothèque.

— Il y a deux hommes au portail, qui prétendent pouvoir résoudre vos problèmes de surveillance.

— J'ai des problèmes de ce type ?

— Pas que je sache.

— Oh que si ! fit une voix haut perchée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Sluggard, cramponné à sa bible.

Le chef des vigiles jeta un regard à la ronde, comme s'il cherchait un haut-parleur dissimulé quelque part.

— Ça veut dire que vous avez un problème de sécurité, prononça une voix grave.

— Apparemment, ce sont les deux personnes dont je parlais, déclara le responsable de la surveillance, visiblement dépassé par les événements. Mais comment peuvent-ils se trouver ici, si on les retient au portail ?

— À l'évidence, il existe un problème de sécurité, intervint Victoria Hoar, ses yeux allant de Sluggard au vigile.

— Ne restez pas planté comme un con ! beugla Sluggard. Ils sont

dans cette pièce. Trouvez-les !

Le responsable de la surveillance arpenta la pièce, uniquement meublée de chaises et d'une table de conférence. Les murs étaient tapissés de livres et d'écrans TV. Les mains du chef des vigiles palpaient les murs, comme s'il cherchait quelque panneau secret.

— Vous brûlez, commenta la voix grave.

— Non, il refroidit ! contesta la voix haut perchée.

— Soyez fair-play, Petit Père. Ne lui compliquez pas la tâche.

Victoria Hoar recula au passage du vigile.

— Où peuvent-ils être ? questionna-t-elle d'un ton cassant. Il n'existe aucune cachette possible.

— Je m'en tamponne ! rétorqua Sluggard. Ce que je veux savoir, c'est depuis combien de temps ils sont ici.

Il voyait déjà son nom inscrit sur la une du prochain numéro de *National Enquirer*.

— Nous sommes entrés avec le grand costaud, répondit la voix mâle et profonde.

— Impossible ! répliqua Victoria. Il était seul.

Et Sluggard de rager :

— Trouvez-le, bordel ! Ils vous tournent en ridicule !

Le chef de la sécurité, visage écarlate, extirpa un 357 magnum de son holster. Dans sa grosse main charnue, l'arme ressemblait à un P38.

— Pas de panique, grogna-t-il. Je vais les dénicher.

Tel un taureau prêt à charger, il refit le tour de la pièce. Sluggard et Victoria Hoar reculèrent dans un coin. Le visage du révérend trahissait la panique, celui de Victoria une curiosité perplexe.

— Ils ne sont pas ici, finit par décréter le chef des vigiles, après avoir passé la pièce au peigne fin. Il doit y avoir un truc. Un radio-émetteur ou quelque chose comme ça.

— Essayez sous la table, suggéra la voix perçante.

— Bien sûr, j'aurais dû y penser plus tôt !

Le responsable de la sécurité se pencha pour jeter un coup d'œil. C'est alors qu'un homme élané en tee-shirt noir apparut. Sourire aux lèvres, il se tenait derrière le vigile.

— Salut ! fit-il.

Un autre homme, bizarrement un Oriental, jusqu'alors masqué par

la silhouette du premier intrus, surgit à son tour. Il agitait une main aux ongles démesurément longs.

— Ils sont juste derrière vous ! brailla Sluggard.

— Quoi ? fit le vigile en se relevant d'un bond.

Sous les yeux horrifiés du révérend, les deux individus s'étaient subitement volatilisés.

— Derrière vous !

Le gardien fit volte-face et ne vit rien.

Mais Sluggard voyait tout autre chose. À mesure que le vigile tournait sur lui-même, les deux intrus tournaient avec lui, comme s'ils préoyaient le moindre de ses gestes.

Le chef de la sécurité paniquait de plus belle, tandis que les deux autres se tenaient calmement derrière lui. Espiègle, l'Oriental posa l'index sur les lèvres pour faire taire le révérend.

— Où ça ? gémit le vigile.

— Juste derrière vous ! hurla Sluggard.

— Mais je n'ai vu personne.

— C'était valable il y a une seconde. Maintenant, ils se trouvent où vous étiez auparavant.

— Ici ? fit le garde en agitant les bras, comme pour capturer une proie invisible.

— Ils ont disparu, articula Sluggard, manquant s'étrangler.

Car lorsque le vigile s'était tourné, les deux autres avaient suivi le mouvement.

— Ne sois pas stupide, trancha Victoria. Ils sont, derrière lui de nouveau. Mais nous ne pouvons pas les voir. Regarde, je vais te montrer.

Elle traversa la pièce. À l'évidence, les deux individus devaient maîtriser une espèce de tactique furtive avancée. Un peu à la manière des guerriers Ninja. Victoria était certaine qu'une fois derrière le garde apeuré, elle les apercevrait.

— Ils ont disparu ! fit-elle, le visage tout décomposé.

— Qu'est-ce que je te disais ! s'énerva Sluggard.

— Mais où sont-ils à la fin ? pleurnicha le vigile, au bord de la crise de nerfs.

— OK, vous avez gagné tous les deux, intervint Sluggard. J'ai un problème de sécurité. Je l'admets.

Soudain, la table de conférence se fendit en deux longues sections. Au beau milieu surgirent les deux intrus. Le petit Oriental arborait un kimono vert orné de rossignols.

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia Eldon Sluggard.

— Je m'appelle Remo. Remo Cleaver. Et voici Chiun. Nous sommes vos deux nouveaux super-vigiles en chef.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps ! aboya l'ancien responsable de la sécurité.

Il visa l'Oriental, qui tournoya sur lui-même, les pans de son kimono voletant avec grâce. Sa main balaya les airs.

Le vigile sentit l'impact sur son arme. Un coup léger, que seul pouvait donner un vieil homme frêle. Rien d'efficace, en somme.

Grognant de soulagement, il visa de nouveau Chiun. Le vieil Oriental recula et croisa les bras dans ses amples manches de kimono. Le vigile appuya sur la détente.

Clic.

— Raté, dit-il. Il appuya de nouveau.

Clic. Clic. Clic, fit son 357 Magnum.

— Ça ne peut pas rater à chaque fois, bredouilla-t-il, hébété.

— Je pense que c'est ce que vous cherchez, déclara le vieil Oriental en exhibant la culasse, manquante.

— Rendez-la-moi ! prononça le responsable de la sécurité avec hargne.

Il s'élança vers Chiun en brandissant son arme. Le Maître de Sinanju haussa les épaules. D'une délicate chiquenaude, il lança la culasse en travers de la pièce. Elle heurta le vigile au plexus solaire et le plaqua au mur. Les écrans de télévision se fracassèrent et le chef de la sécurité s'aplatit au sol, comme un gros caramel mou.

Le visage serein, Chiun se tourna vers le révérend :

— Nous discuterons de nos appointements plus tard.

— Je vous engage ! s'empressa de répondre Eldon Sluggard.

— Bien entendu, déclara le Maître de Sinanju en s'inclinant.

— Mais pourquoi vous êtes-vous portés volontaires ?

Remo prit alors la parole :

— Ayant entendu parler de vos problèmes avec les Iraniens, nous pensions que nos compétences pourraient vous être utiles.

— C'est lui qui a eu l'idée, coupa le vieil Oriental. Tout récemment il vient d'avoir une nouvelle éruption de sentiments religieux ; c'est ça qui l'a attiré chez vous.

— Une renaissance, en quelque sorte ? fit Sluggard en souriant.

Remo lança un regard soupçonneux à Chiun, puis répondit :

— Oui, pourquoi pas ?

— Parfois, j'ai l'impression qu'il est né de la dernière pluie, commenta le Maître de Sinanju avec malice.

— Dans ce cas, bienvenue sur les terres du Seigneur ! s'extasia le révérend en tendant une main couverte de bijoux.

Remo la lui serra d'un air timide. Chiun fit mine de l'ignorer. Sluggard reprit aussitôt la parole :

— Victoria, pourquoi ne pas montrer leurs appartements à ces messieurs, tandis que je m'occupe de nos affaires ?

— Volontiers, révérend, répondit-elle sans le regarder.

L'homme qui disait s'appeler Remo Cleaver captait toute son attention. Un sourire rêveur anima son visage.

— Ne soyez pas trop longue, cependant, précisa-t-il d'un air entendu.

— Bien sûr, répondit Victoria, l'esprit ailleurs.

Le révérend fronça les sourcils et quitta la pièce, marmonnant un « salope ! » qui flotta dans son sillage.

CHAPITRE XII

Eldon Sluggard déboula comme une tornade sur le plateau de *Dieu est Amour*. Une équipe réduite de techniciens préparait le prochain enregistrement.

— Vous êtes en avance, remarqua Win Jymorski, le réalisateur.

— Mettez-vous tous en branle. Illico. On va enregistrer un autre spot sur la Croisade pour la Sainte-Croix.

— Tout de suite ? Et le texte ?

— Pas besoin. J'improviserai. Je vais leur montrer, moi, à ces canailles de Téhéran qu'ils ne me font pas peur !

Les électriciens s'activèrent pour la lumière. Les caméras prirent place et l'ingénieur du son régla les micros.

— Quand vous voulez, El ! lança le réalisateur, tandis que Sluggard, baguette en main, s'installait sur une estrade, devant un grand planisphère.

Sa voix baissa d'un registre. À la grande époque, elle faisait se pâmer les plus de soixante ans. Mais aujourd'hui, Sluggard visait un groupe démographique totalement différent.

— Moteur, lança le réalisateur.

Eldon Sluggard fixa la caméra. La lumière rouge apparut. Il sourit à belles dents.

— C'est le révérend Sluggard qui vous parle et je m'adresse à la jeunesse de notre merveilleux pays. Oui, ne vous précipitez pas sur la télécommande, car ce n'est pas seulement à moi, mais à notre Seigneur Tout-Puissant que vous couperiez la parole.

Il prit une profonde respiration.

— Vous aimez votre pays, n'est-ce pas ? Et vous souhaitez qu'il demeure puissant. Et vous souhaitez qu'il reste chrétien. Eh bien moi aussi. Alléluia ! Mais certains esprits nourrissent de noirs desseins pour notre belle nation. Non, ce ne sont pas les Russes, aussi mauvais soient-ils, ni même les Chinois. Ce sont des êtres encore plus ignobles. Vous les avez vus souvent à la télévision, avec leurs barbes rabougries. Ce sont eux qui ont gardé en otages nos diplomates pendant plus d'un an.

Sluggard tambourina le podium d'un poing grassouillet.

— Vous voyez à qui je fais allusion ? J'ai nommé les mollahs iraniens ! Regardez où se trouve leur pays sur cette carte.

Sluggard agita sa baguette avec vigueur et désigna le golfe Persique. Sur le planisphère, il était inscrit « golfe Pershing », mais les lettres étaient trop petites pour apparaître visiblement sur l'écran.

— Voici l'Iran, enchaîna-t-il. La nation la plus brutale et la plus répressive qui soit au monde. Vous voyez ce croissant rouge ? Rien à voir avec le communisme. Il s'agit du symbole des musulmans. Car les Iraniens sont musulmans. Ils sont différents de nous. Je n'ai rien contre eux, sachez-le. Il y en a de bons et de mauvais. Si vous observez le Moyen-Orient, par ici, et certaines régions d'Afrique, vous verrez de nombreux petits croissants rouges identiques. Il s'agit également de musulmans, mais sunnites, cette fois. Les Iraniens appartiennent à un autre type, les chiites. Si vous vous y perdez un peu, voici comment les différencier : les chiites sont à chier, tandis que les sunnites sont gentils, toujours gais et souriants.

« Vous devez vous demander pourquoi le révérend Sluggard emploie un tel langage à la télévision, lui qui représente Dieu et tout ça. Eh bien, je vais vous le dire. Dieu protège les chrétiens contre tous ceux qui les offensent. Et j'en veux à mort à tous ces chieurs de chiites. À cause des otages qu'ils ont séquestrés. Et je les hais parce qu'ils veulent foutre en l'air le golfe Pershing... pardon... Persique, ce plan d'eau que vous apercevez par là... et nous empêcher de nous ravitailler en pétrole. Or, pas de pétrole, pas de voitures. Pas de voitures, pas de rendez-vous le samedi soir avec sa petite amie.

Le révérend fit une pause pour s'éponger le front.

— Et je hais ces chieurs de chiites parce que l'Iran ne leur suffit pas. Il leur faut l'Amérique. Ils veulent que nous balancions la Bible aux orties pour la remplacer par leur Coran ! Bref, ils souhaitent que nous autres, braves Américains, devenions des musulmans comme eux. Ils veulent revenir au Moyen-Âge. Vous savez, toutes ces bonnes choses que vous aimez ? Le rock, par exemple. Eh bien, il disparaîtra en premier. Et vous, les filles. Vous aimez vous maquiller ? En Iran, les musulmanes doivent porter le voile. Si vous voulez vous marier, on vous choisit un homme, et même s'il est moche comme un poux – il y en a beaucoup là-bas ! –, vous êtes forcée de l'épouser. C'est la loi musulmane, celle que les mollahs d'Iran veulent importer dans notre Amérique chrétienne.

« Comment ? fit soudain le révérend, en tendant l'oreille à la caméra. Vous n'y croyez pas ? Vous trouvez que c'est un peu dur à avaler ? Eh bien, lisez les journaux. Renseignez-vous. Les mollahs

tiennent des discours un peu partout. Ils veulent étendre l'islam au monde entier, sous la férule de leurs ayatollahs !

De nouveau, la baguette entra en action sur le planisphère.

— Regardez bien cette carte. Vous voyez tous ces pays avec une croix dessinée dessus ? Ce sont les pays chrétiens. Il y en a beaucoup, dites-vous ? Oui, pour le moment. Mais qu'advient-il d'ici cinq ans ? Dix ans ? Êtes-vous certains que le Mexique ou le Canada ne seront pas musulmans ? Et si cela se produit, que deviendrons-nous ? Il sera alors trop tard pour nous défendre !

« J'en entends qui ricanent. Il n'y a pas de quoi rire ! Ce n'est pas parce que vous avez la belle vie, dans vos maisons douillettes, avec votre chaîne hi-fi et vos lecteurs laser. Les mollahs savent tout cela. Ils savent que vous n'avez pas la foi. Ils savent que vous êtes une cible de premier choix. Je parie que la plupart d'entre vous ne vont pas à l'église. Je parie que la plupart ne lèveraient pas le petit doigt pour défendre le christianisme.

« Tant pis, voilez-vous la face et continuez à vous amuser. J'en ai marre de m'adresser à des trouillards. Je ne veux parler qu'aux plus intelligents, ceux dont les mains sont moites, rien qu'en écoutant mes paroles. Je ne m'adresse qu'à ceux qui voient rouge à l'idée que ces vauriens d'iraniens veulent s'emparer de notre grande nation de liberté ! C'est à vous que je parle ! Vous avez peur ? Il y a de quoi. Moi-même, je suis terrorisé ! Parfois, seulement. Car leurs mollahs ont bien compris le message. Ils me craignent. Et maintenant, ils essayent de m'attraper. C'est écrit en toutes lettres dans les journaux. Jetez-y un œil. Mais ils ne m'ont pas encore pris. Parce que je suis un lutteur ! Et je vais me battre pour préserver mon mode de vie... ma vie de chrétien. Et vous, allez-vous réagir ?

Eldon Sluggard respira un grand coup. La tête lui tournait. Il reprit de plus belle :

— C'est pourquoi j'ai décidé de retrousser mes manches. Finis les grands discours. Finies les mises en garde. C'est la guerre ! Les mollahs ont un nom pour cela, le *djihad*, c'est la guerre sainte. Eh bien, j'ai exactement ce qu'il faut pour contrer leur foutu *djihad*. Cela s'appelle une croisade.

« Il s'agit d'une sorte de guerre, bénie par le Tout-Puissant. Car, contrairement à ce qu'on vous a dit, le Seigneur ne souhaite pas vous voir tendre la joue gauche. Non, Dieu désire nous voir châtier les païens de l'islam. Et voilà ce que je vous offre : l'occasion de punir les ennemis du christianisme.

« Vous voulez en savoir plus ? Prenez un crayon. Un numéro

Rappel gratuit va apparaître sur votre écran. Je veux que vous le notiez. Notez-le, maintenant ! Et téléphonez-moi. Je veux que vous passiez un pacte avec le Christ. Je veux que vous rejoigniez ma Croisade pour la Sainte-Croix. Non, je ne désire pas d'argent. C'est vous qu'il me faut ! Oui, vous ! Je veux que vous me donniez un peu de votre temps. C'est tout ce que je puis vous dire à l'antenne. Si vous êtes comme moi remontés contre ces chieurs de musulmans, appelez-moi sur-le-champ ! Les standardistes antimusulmans sont prêtes à vous donner de plus amples renseignements.

« Avant de partir, je souhaite que vous méditiez sur ce passage des Colossiens, tiré des Saintes Écritures : “Car je me suis emparé du sabre étincelant du Seigneur et j'ai éventré mes ennemis. Avec le Tout-puissant à mes côtés, je leur ai tranché la tête et le sang a jailli. Je leur ai coupé les mains et les pieds et pour finir, j'ai plongé mon sabre dans leurs parties génitales.”

Eldon Sluggard referma sa fausse bible d'un coup sec.

— Et voilà comment Dieu souhaite que nous traitions ses ennemis. Alors pourquoi ne pas le rejoindre pour châtier un musulman au nom de Jésus ?

Cela dit, le révérend fixa la caméra de son regard d'acier.

— Coupez ! hurla le réalisateur.

La lumière rouge s'éteignit et Sluggard sortit un mouchoir pour essuyer son visage ruisselant de sueur. Il jeta un coup d'œil sous ses aisselles. Elles étaient trempées.

— Génial, El ! Vous n'avez jamais été aussi bon.

— Merci. Demandez à mes conseillers en communication de visionner la cassette. Vous la passerez pendant les deux pauses publicitaires de l'émission d'aujourd'hui.

Sluggard quitta le studio. Si ces jeunes ne téléphonaient pas par milliers, c'est que, décidément, rien ne pourrait les faire réagir.

Cette fois-ci, cela allait marcher. Il en avait l'intense conviction.

Trois heures plus tard, l'émission *Dieu est Amour* était diffusée en direct sur l'antenne. Après le premier quart d'heure, le réalisateur diffusa la publicité sur les cassettes audio des prières de Sluggard, sur son livre *Comment s'enrichir en cinq leçons* et enfin passa le spot sur la Croisade.

Le révérend suivait la diffusion sur un écran de contrôle. Jamais, selon lui, il n'avait mis autant de passion ni autant de fièvre dans son discours.

Il avait d'excellentes raisons. Il croyait dur comme fer en sa nouvelle guerre sainte. Le projet lui semblait aussi valable ce jour-là que lorsque Victoria Hoar, la langue glissant de son abdomen vers le jackpot, le lui avait exposé.

— Ton ministère se fait la malle, avait-elle dit.

— Je sais. Tout le monde le sait. Cette émission de télé me coûte les yeux de la tête.

— Tais-toi. Écoute-moi.

— Ce n'est pas la peine de me répéter ce que je sais déjà. Ce que je veux, c'est... Hmmmm. Ahhh... oh, mon Dieu !

Lorsque Victoria Hoar retira ses lèvres, elle reprit la parole. Eldon Sluggard lui consacra toute son attention. Il frémissait de la tête aux pieds.

— En fait, le problème c'est que tu cibles toujours le même public que les autres. Vous chassez tous sur les mêmes terres.

— Forcément, là où il y a du fric à faire. Les petites vieilles. Les veuves. Les esseulées. La plupart touchent le minimum social. Elles n'ont rien d'autre que le désespoir. Et moi, je leur tends la main et je dis : « Vous me donnez de l'argent et Dieu vous paiera trois fois de retour. » Elles y croient. C'est ce que j'appelle « investir au Paradis ».

— Moi je dirai plutôt « dépouiller les gogos ».

— Ça marche, en tous cas.

— Ça marchait. Mais c'est fini.

— C'était trop beau pour être vrai, commenta Sluggard, songeur, en regardant le plafond.

— Maintenant, il faut t'attaquer à une tranche d'âge tout aussi crédule, quoique plus jeune.

— Laquelle ?

— Les adolescents.

— Hein ?

— Les garçons, surtout. Les filles mûrissent plus vite.

— Mais ils claquent tout leur argent de poche pour leurs copines, leurs bagnoles ou leurs doses de crack. La jeunesse de ce pays part en couilles.

— Tu veux de leur argent, oui ou non ?

— Bien sûr. Le fric, c'est la raison même du Jeu Divin.

— Tu peux aussi avoir leurs corps, observa Victoria en lui passant

la main dans ses cheveux gominés.

— C'est ton corps que je veux.

— Nous en reparlerons. Écoute. Tu te souviens de l'histoire de l'Europe ? Des croisades ?

— Je ne suis pas allé très longtemps à l'école.

— Mais tu sais où ça se passait les croisades ?

— Bien sûr, Slim et Jaimie en ont fait une, avant de se retrouver en taule. Quand ils ont lancé leur opération « Croisade Cash ». Au début, j'ai rigolé mais ça a marché. Ils s'en sont mis plein les poches, jusqu'à cette fameuse conférence de presse sous la pluie où le maquillage de Jaimie s'est mis à couler et où tout le monde s'est aperçu que c'était un mec.

— Je faisais allusion aux premières Croisades lancées par les papes contre l'islam. Un peu comme ce que tu as fait. Une arnaque, quoi. Officiellement ils demandaient aux croisés de récupérer Jérusalem au nom du Seigneur, en réalité Dieu n'était qu'un prétexte pour prendre des terres et se livrer au pillage. Ça a marché. Ils ont gardé Jérusalem un certain temps.

— Qu'est-ce que ça pourrait me rapporter ? J'en ai rien à foutre de Jérusalem. Je la laisse aux juifs. Ils sont pires que des serpents si tu fourres ton nez dans leurs affaires. Demande à n'importe quel Égyptien.

— Je parle pas de Jérusalem mais d'un des endroits les plus convoités au monde.

— Palm Springs ?

— Non. L'Iran ou l'Irak. Des endroits bourrés de pétrole.

— Le pétrole ne vaut pas un kopek de nos jours. Demande à n'importe quel Texan.

— Ça, c'est vrai, c'était encore valable il y a dix ans, mais plus maintenant. Et tu sais pourquoi, El ?

— Il y en a trop. Le marché est saturé. C'est comme dans ma branche.

— Sauf que là, la surproduction a toujours existé. À cause de la guerre Iran-Irak entre autres. Tant qu'ils s'entre-tuaient, ils vendaient à bon marché pour alimenter leurs machines de guerre. Maintenant, ils continuent à vendre à bas prix pour pouvoir reconstruire leurs économies moribondes. À l'OPEP, c'est la vraie pagaille. Le cours du baril est si bas qu'à Houston ils ont renoncé à forer. Ça ne valait plus le coup d'investir.

— Et alors ?

— Si quelqu'un, une personnalité exceptionnelle bien sûr, prenait le contrôle de ces zones à haute densité pétrolifère, il prendrait en même temps le contrôle du marché du pétrole. Et de bien d'autres secteurs encore.

— Comment ça se fait que tu connaisses si bien le sujet ?

— Mon père est dans la partie.

— Et toi, c'est quoi, ton truc ?

— Les parties de jambes en l'air, répliqua Victoria, en éclatant d'un rire vulgaire, avant de replonger la tête.

— Co... comment je pourrais y parvenir ? demanda le révérend, pantelant.

— Tu possèdes un réseau câblé qui touche des millions de gens. Ton discours est percutant. Tu n'as qu'à concentrer ton effort sur les adolescents d'Amérique. Ils réagiront. De nos jours, les gosses sont militaristes. Pourquoi les films sur le Viêtnam ont-ils autant de succès, d'après toi ? Il suffira que tu les branches sur l'Iran.

— Comment les emmener là-bas ?

— J'ai gardé des contacts dans le business du pétrole. Je m'en charge. Tu me livres la main-d'œuvre et moi je m'occupe de les envoyer en croisade.

— Évidemment... C'est tentant... Faut voir. Mais l'Iran, tu trouves pas que c'est un peu grand ?

— Après sept ans de guerre, les combattants doivent se faire rares. L'économie tourne au ralenti. C'est une nation de parias qui arrive tout juste à contenir la rébellion de cette racaille de moudjaïdins. La moitié de la populace nous considérera comme des libérateurs. Il suffit de contrôler les zones pétrolières un certain temps pour installer l'anarchie dans tout le pays. Les têtes de mollahs valseront. Ils nous mâcheront le travail. Fais-moi confiance, ça va marcher.

Le révérend réfléchit, avant de demander :

— Je pourrai toujours me faire quelques vieilles dames en passant ?

— Tout ce que tu veux, répondit Victoria en se redressant pour saisir sa jupe plissée.

— Hé ! Et toi ?

— Quoi moi ? répondit-elle en refermant son soutien-gorge, l'air absent.

— J'ai pris mon pied deux fois de suite. Et toi ? Ça ne te dit rien ?

— Non, moi je jouis quand je mets les choses en branle.



Elle ne croyait pas si bien dire. Le spot publicitaire n'était pas terminé que les téléphones sonnaient déjà au standard. Les nouvelles recrues l'appelaient au rythme de trois à la seconde. Des volontaires se hâtaient de noter les noms.

Cette fois, Eldon Sluggard lançait une croisade de grande envergure. Le succès était à portée de main.

D'ailleurs, ce matin même, Victoria Hoar lui avait fait comprendre qu'il n'avait pas le choix. Il avait attisé la colère des mollahs. Ces derniers le voulaient coûte que coûte. Et ils n'abandonneraient pas de sitôt.

« Ils n'auront pas le révérend Eldon Sluggard », se promit-il. « Non, monsieur ! Pas même si les eaux du golfe Persique virent au rouge sang ! »

CHAPITRE XIII

— Vous faites un excellent travail, déclara Victoria à l'homme qui s'était présenté sous le nom de Remo Cleaver.

— Disons qu'il ne s'en sort pas trop mal, renifla Chiun.

— Je fais de mon mieux, conclut Remo.

Ils se trouvaient dans la salle de conférence de Sluggard. Victoria Hoar ne quittait pas du regard les yeux sombres de Remo qui louchaient sur sa poitrine.

— C'est bien ce que je disais, intervint Chiun. Il fait de son mieux. Je suis ravi qu'il l'admette.

— Il est modeste, Voilà tout.

— Pas vraiment, rectifia Chiun, lorgnant le couple avec un intérêt non dissimulé.

Victoria Hoar s'était rapprochée de Remo, telle l'abeille attirée par la fleur. À moins que ce ne fut l'inverse... Quoi qu'il en soit, ils se livraient tous deux à un ballet évoquant les prémices de l'accouplement. Chiun en connaissait les signes annonciateurs. Il allait devoir réagir avant que Remo ne sabote leur mission.

— Non, pas vraiment, répéta le Maître de Sinanju en s'interposant subitement entre eux deux. (Il leva les yeux sur le visage rêveur de Victoria.) Moi, en revanche, je suis extrêmement modeste. D'une modestie exemplaire.

Mais la femme blanche répondant au nom de Victoria Hoar ne daigna pas le regarder. Ses yeux restaient fixés sur le visage sévère de Remo. Chiun le regarda à son tour et s'aperçut qu'il n'était pas si sévère que ça et que, même, il semblait se nimer d'une certaine tendresse. Pire, à y regarder de plus près, le visage de Remo exprimait une grande tendresse.

— Arrggh ! fit Chiun.

— Que dites-vous, Petit Père ? s'enquit Remo.

— Je disais « Arrggh ! »

— C'est bien ce que je pensais, répondit Remo, l'air absent.

— Pourquoi ne pas faire le tour du propriétaire ? suggéra Victoria en prenant Remo par la main.

— Bonne idée, déclara Chiun, en prenant Victoria par l'autre main. Que diriez-vous de me faire profiter de cette petite promenade ?

Victoria se dit que, pour un être aussi fragile, il avait une poigne étrangement ferme. Elle baissa les yeux sur le crâne luisant du frêle Oriental. Chiun lui souriait. Il évoquait quelque diabolotin farceur. Mais sa main broyait littéralement celle de Victoria. Elle tenta de la retirer mais le petit Oriental ne voulut rien savoir.

— Mais oui, bien sûr, dit-elle en suffoquant. C'est bien ainsi que je l'entendais.

Et la pression cessa. Lorsqu'elle les entraîna au-dehors, Victoria ne tenait plus personne par la main.

— Qu'est-ce qui lui prend ? glissa Remo à l'oreille de Chiun, tandis qu'il la suivait dans la fraîcheur d'une fin d'après-midi printanière.

— Volage. Je m'en méfierai, à ta place.

— C'est drôle, elle semblait si chaleureuse, il y a une minute à peine...

— Signe évident de l'inconstance de cette femme. (Il balaya la cour du regard.) À l'évidence, nous travaillons pour un homme qui aime voir son nom inscrit partout.

Comme elle avait entendu, Victoria se retourna :

— Le révérend croit en la glorification du Seigneur.

Elle s'adressait à Remo et non à Chiun. Le premier lui sourit. Elle l'imita. Chiun décida de réagir.

— En quoi l'inscription de son nom sur chaque bâtiment glorifie-t-elle le Créateur Suprême ?

— Le révérend Sluggard représente Dieu sur la terre. Ce qui rend gloire au révérend glorifie Dieu.

— Qui a décrété cela ?

— Chut, Petit Père, gronda Remo. Victoria explique.

— Appelez-moi Vicki, dit-elle, l'air exalté, en prenant de nouveau Remo par la main.

Chiun voulut lui prendre l'autre main. Mais cette femme, décidément, avait de la suite dans les idées. Elle avait enlacé son bras autour de celui de Remo, l'autre main reposant sur son avant-bras.

— J'attends la réponse ! se fâcha Chiun. Qui a décrété que cet homme représente le Créateur Suprême ?

— Eh bien, c'est le révérend Sluggard lui-même, répondit Victoria,

comme si ceci expliquait cela. Un jour, Dieu lui est apparu et lui a dit de construire tout ce que nous voyons.

— Y avait-il des témoins ?

— Non, pourquoi ? Le représentant de Dieu ne s'amuserait pas à mentir, voyons !

— Ces temps-ci, je pense à nouveau beaucoup à Dieu, intervint Remo.

Tandis qu'ils marchaient, Victoria lui expliqua qu'un mois auparavant Sluggard avait réussi à collecter plus d'un million de dollars pour l'Éthiopie.

— D'ordinaire, il obtenait deux millions par mois, mais les dons ont baissé. Certaines personnalités religieuses nous ont fait du tort, ajouta-t-elle d'un air de conspiratrice.

— Lesquelles ? questionna Remo.

— Eh bien, Slim et Jaimie Baker, Moral Robbins...

— Ça ne me dit rien du tout, ces noms-là.

— Vous ne regardez pas la télévision ?

— Non, pas vraiment.

— Vous ne lisez pas non plus les journaux ?

— Le dimanche, les bandes dessinées uniquement.

— Bien.

— Depuis combien de temps ce Sluggard verse-t-il de l'argent aux affamés d'Éthiopie ? fit soudain Chiun.

— Oh, je ne sais pas. Depuis au moins trois ans.

— Dans ce cas, comment se fait-il que les Éthiopiens meurent encore de faim ? Avec plus de soixante-douze millions de subventions, ils auraient dû pouvoir se nourrir.

— J'avoue que je ne sais pas, répondit Victoria Hoar. Je ne m'étais jamais posé la question. J'imagine qu'ils se reproduisent plus vite que les dons que nous leur envoyons.

— Cette explication en vaut une autre, marmonna Chiun avec mépris.

— Moi, ça me paraît logique, fit Remo, tout guilleret.

De nouveau, il ne quittait plus Victoria des yeux. Chiun était certain que l'instant d'après, ils batifoleraient dans l'herbe, tels des animaux en rut. Le Maître de Sinanju regarda autour de lui. Peut-être, en faisant mine de trébucher, parviendrait-il à rompre le charme ?

Une immense croix dorée se dressait au milieu de la cour. Au premier coup d'œil, Chiun reconnut qu'il s'agissait seulement de cuivre bien astiqué. Sur la barre horizontale était gravée : « Fais à l'égard d'autrui... »

— Pourquoi la citation n'est-elle pas complète ? demanda Chiun.

— Comment ? demanda Victoria en faisant volte-face, suivant des yeux le doigt que Chiun pointait vers la croix. Oh, je pense qu'il leur manquait de la place.

— Pourtant, il y en a.

— Le révérend affirme qu'il est ainsi plus facile de se souvenir de la phrase.

— Oui, mais ça peut vouloir dire tout et n'importe quoi.

— Il est toujours comme cela ? s'enquit Victoria auprès de Remo.

— Et encore, il est dans un de ses bons jours, répondit-il en hochant la tête.

— J'ai tout entendu ! glapit Chiun en pressant le pas pour les rattraper.

La femme entraînait Remo vers les studios des Sluggard World Broadcast Ministries. Chiun comprit que cela avait un rapport avec la télévision. Peut-être que cette délurée voulait s'accoupler avec Remo devant les caméras. Le Maître de Sinanju avait entendu dire qu'il existait des prostituées spécialisées dans ce genre de commerce. Décrétant qu'ils avaient mis les pieds dans un lieu de perdition, il se dit que plus vite ils auraient terminé cette mission, mieux cela vaudrait.

C'est naturellement ce moment-là que Remo choisit pour dévoiler ce qui le préoccupait.

— Vous savez, j'aime bien cet endroit. Cela me rappelle quand j'allais à l'école du dimanche. Les croix, la petite brise sur la pelouse... Tout est si propre, si pur... L'autre jour, je me disais que je n'étais pas allé à l'église depuis des années. Vous vous rappelez, Chiun ?

— Je ne suis pas dans le secret de tes pensées grotesques, grommela le Maître de Sinanju.

Et Victoria de minauder :

— Beaucoup de gens trouvent la paix intérieure grâce au révérend. L'autre jour, il m'avouait avoir obtenu un franc succès auprès d'adolescents. Ce qui les attire, c'est sans doute le Saint Esprit qui émane de sa personne.

— Je suppose qu'ici les gens consacrent leur temps à la prière.

— C'est peu dire ! répliqua Victoria vertement. Savez-vous que le révérend Sluggard me fait mettre à genoux deux ou trois fois par jour ?

— J'aimerais l'entendre prêcher.

— C'est un magnifique orateur. Il connaît la Bible par cœur. Il peut l'ouvrir à n'importe quelle page et, d'un coup d'œil, en réciter des passages entiers.

— J'ai connu une religieuse qui en faisait autant. Sœur Mary Margaret, confia Remo, mélancolique. Elle a beaucoup influencé ma vie.

— Ouais, et à la première déception, fit remarquer Chiun, elle t'a complètement rejeté et laissé tomber.

Remo l'ignore et reprit :

— Où vont tous ces gens ? demanda-t-il en désignant un bâtiment au dôme de verre, devant lequel des autobus s'arrêtaient.

— Il s'agit du Temple des Hommages, expliqua Victoria. Le révérend exalte la parole du Seigneur et ses fidèles lui rendent hommage. Chaque jour, après avoir enregistré son émission, il donne la bénédiction à des fidèles venus des quatre coins du pays. Et si nous allions le voir exercer son ministère ? Nous achèverons la visite plus tard.

— Allons-y, déclara Chiun. Je suis curieux de voir comment fonctionnent les religions américaines.

Tous trois se mêlèrent à la foule. Le Maître de Sinanju remarqua que la plupart des gens étaient vieux et qu'il y avait bon nombre d'infirmités parmi eux. Certains sur des béquilles, d'autres en chaises roulantes. Il y avait aussi beaucoup de cardiaques. Chiun les repérait à leurs battements de cœur irréguliers. D'ailleurs les cardiaques étaient légion aux États-Unis. Ce n'était pas comme à Sinanju, son village natal, où les maladies de cœur étaient quasi inconnues, grâce à un régime sévère à base de poisson et de riz.

L'intérieur du temple se composait d'une grande salle circulaire. Le toit ressemblait à un cône de cristal, soutenu par des poutres en pin. Le soleil illuminait les sièges, regroupés en quatre parties autour d'une estrade centrale. Celle-ci était dotée d'un podium et d'un micro. Tous les éléments étaient fabriqués soit en verre, soit en bois.

— Asseyons-nous au premier rang, dit Victoria en entraînant Remo par la main.

Elle dut jouer des coudes pour y parvenir. Une fois sur place, elle papillonna des paupières, ahurie : Chiun était déjà assis !

— Je vous ai réservé deux places, déclara-t-il, radieux.

Il désigna un siège à sa gauche pour Victoria et un autre à droite pour Remo. Victoria s'installa en pestant. Remo reniflait l'air ambiant.

— De l'encens, observa-t-il.

— Non, du bois de santal, corrigea Chiun en plissant le nez. Et pas des meilleurs.

— Ça me rappelle l'encens qu'ils faisaient brûler à Saint-Andrews. Ça me rend tout nostalgique.

— Et moi, ça me donne la nausée.

Dès que les fidèles furent installés, il y eut un long silence puis une musique d'orgue s'échappa des haut-parleurs. Le révérend Sluggard apparut enfin, engoncé dans un costume de soie blanche égayé d'une cravate jaune canari. Il s'avança vers le podium sous un tonnerre d'applaudissements.

Chiun concentra toute son attention. Il n'avait jamais vu un prêtre se faire applaudir. Peut-être qu'il apprendrait quelque chose, en définitive.

— Vous ! s'écria le révérend, dont la voix résonna jusqu'au plafond à l'excellente acoustique.

Les applaudissements cessèrent aussitôt. L'écho flotta dans l'atmosphère aux épais relents de santal.

— Vous ! Vous ! Et vous ! Vous n'êtes que des pécheurs ! hurla le révérend en désignant le public de son doigt grassouillet. Vous n'êtes que poussière sous le pied du vertueux. Vous n'êtes que saleté dont se nourrit le ver de terre. Vous n'êtes que rebuts de l'humanité. Vous tous !

— Il doit viser tous ceux qui ne sont pas chargés de sa sécurité, murmura Chiun à l'oreille de Remo.

— Chut ! Laisse-moi écouter.

— Vous tous ! beugla de nouveau Sluggard, son regard balayant le premier rang.

Chiun se dressa d'un bond.

— Tu as entendu, Remo ? Il m'a insulté ! Il mérite que je...

Remo se leva à son tour :

— Asseyez-vous ! Vous voulez tout gâcher ?

— Mais il m'a insulté...

— C'est sa façon de parler. C'est la tradition qui veut ça. On

appelle cela les tourments de l'enfer.

— Et moi je dis que c'est insultant.

— S'il vous plaît !

Chiun s'assit à contrecœur. Le révérend poursuivit, de sa voix de stentor, sans avoir remarqué l'incident.

— Vous n'êtes que des asticots qui se nourrissent dans les poubelles. Je le sais et vous le savez aussi. Admettez-le sans crainte. Répétez-le avec moi. Je suis un asticot !

— Je suis un asticot ! hurla la foule à l'unisson.

Chiun se retourna. Un océan de visages plissés et souffreteux semblaient plongés dans le ravissement.

— Mais la bonne nouvelle, c'est que vous n'êtes pas des asticots ordinaires, mais des asticots de Dieu !

— Alléluia ! répondit la foule.

Le Maître de Sinanju battit des paupières. Quelle était donc cette forme de folie ?

— Les asticots de notre Seigneur ! psalmodia le révérend. Le jour du Jugement Dernier, vous pourrez déployer vos ailes !

— Dieu soit loué !

— Mais le Seigneur ne vous donnera pas des ailes si vous ne Lui prouvez pas l'amour que vous Lui portez. Je sais que vous êtes dans le besoin. Seuls les indigents viennent à moi. Vous ne pouvez pas payer ces factures ? Je vais vous dire comment faire. Plutôt que d'économiser semaine après semaine pour régler le loyer, donnez-moi cet argent. J'investirai pour vous. Et où cela ? Non pas à la Bourse mais en notre Seigneur Tout-Puissant ! De toute façon, vous serez obligés d'économiser encore le mois suivant et ainsi de suite. Si vous avez la foi, Dieu vous payera de retour. Non pas dix fois. Non pas cent fois. Mais mille fois ! Enfin vous serez riches !

— Gloire à Dieu au plus haut des deux !

— Certains me diront qu'ils n'ont pas de problèmes d'argent mais de santé. Vous savez que ce n'est pas de votre faute, pas plus que les pauvres ne sont responsables de leur situation. C'est l'œuvre de Satan ! Admettez-le !

— Amen !

— Satan vous a jeté un sort. Il a ruiné votre force, empoisonné votre sang. Mais j'ai un remède contre cela : la foi ! J'en entends qui murmurent qu'ils n'ont pas assez la foi ? Ne vous inquiétez pas, j'en ai

à revendre. Le Saint Esprit m'a pénétré ce soir ! Je vais passer parmi vous et imposer les mains. Vous avez le cancer ? Je le guéris. De l'emphysème ? Vous allez bientôt pouvoir respirer comme par le passé !

— Ce moment me donne toujours le frisson, dit Victoria.

— C'est vrai, j'ai souvent entendu dire qu'il n'y a que la foi qui sauve, observa Remo.

— Et le charlatanisme, t'en as jamais entendu parler ? bougonna Chiun.

— Mais auparavant, mes assistants vont circuler parmi vous avec des enveloppes. Vous savez à quoi elles servent. Pour les cartes de crédit, pas de problème. Ils ont aussi les machines adéquates.

Une poignée d'individus des deux sexes surgirent. Les hommes portaient des costumes, des chaussures et des cravates blanches. Les femmes arboraient des robes immaculées. Remo songea à sa première communion.

La collecte commença sous l'œil critique de Chiun, tandis que Remo contemplait, fasciné, le révérend Sluggard qui lisait la Bible.

— Laissez-moi vous faire partager ce verset des Derniers Corinthiens : « Celui qui fait preuve de générosité envers moi, même s'il est très pauvre, recevra ma bénédiction. Celui qui donne son dernier écu à mes fidèles recevra beaucoup en retour. » Amen.

— Fabuleux, s'extasia Remo. Il a juste jeté un coup d'œil. Il a l'air de connaître la Bible par cœur !

— Pour ça oui ! Il en connaît même toutes les ficelles.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Petit Père ?

— Peu importe, je ne discute pas avec les sourds et les aveugles volontaires.

Après la quête, le révérend s'avança dans le public.

— Que ceux qui souhaitent leur guérison forment deux files devant moi.

Mais avant même qu'il n'ait fini sa phrase, les fidèles se bousculaient déjà dans l'allée. Remo vit défiler devant lui des vieilles femmes pliées en deux, des hommes en fauteuil roulant, des malades de toutes sortes dont les visages verdâtres étaient tordus par la souffrance.

Un homme s'avança, soutenu par des parents à lui. Son pied gauche était bandé. Il dut sautiller pour parvenir au révérend.

— Et de quoi souffres-tu mon frère ? demanda Sluggard.

— De la goutte, grimaça l'autre.

— La goutte !

— Cela fait trois ans que je ne peux plus poser mon pied gauche à terre.

— Tu sais ce qu'est la goutte, mon frère ? Eh bien, c'est un autre mot pour désigner Satan. Je parie que le médecin t'a dit qu'il ne pouvait pas te guérir.

— C'est juste, révérend.

— Et tu sais quoi ? Il avait raison.

Des larmes de déception apparurent dans le regard du vieil homme.

— Lui ne peut pas, mais moi oui ! Les pilules et les remèdes n'y feront rien. Tu dois te débarrasser de Satan en le chassant. Regarde bien. Je vais débusquer le démon !

Il plaça les mains sur la tête du vieil homme aux cheveux épars et sa voix monta jusqu'au dôme de verre :

— Forces du Mal, je vous ordonne de partir. Laissez ce pauvre homme en paix. Esprits des Ténèbres, je vous expulse !

L'autre tressaillait à chacune de ses paroles.

— À présent, poursuit le révérend en reculant. Je te délivre des chaînes du démon. Vous qui le soutenez, lâchez-le. Il n'a plus besoin de vous, désormais.

Les deux personnes qui l'encadraient reculèrent. Le vieil homme dut déplacer son poids sur son pied à l'épais bandage.

— Maintenant, viens vers moi ! Marche, je le veux !

Le vieillard avança cahin-caha.

— Regardez ! s'écria-t-il. Je suis guéri. Je marche !

— Alléluia !

— Bien sûr ! répliqua le révérend, le sourire aux lèvres. J'ai chassé le démon. Tu sais ce qu'il te reste à faire ?

— Prier !

— Non, tu vas directement auprès de cette charmante jeune fille en blanc. Montre à Dieu le prix de ta reconnaissance ! Vas-y et double ta contribution.

Et le vieil homme d'obtempérer d'une démarche assurée.

— Incroyable ! fit Remo.

— Et c'est ainsi toute la journée, commenta Victoria.

— Bah ! persifla Chiun, écœuré, tout en observant le vieil homme qui donnait davantage d'argent à la jeune fille.

Tandis que l'homme regagnait son siège, Chiun remarqua qu'il boitait de nouveau du pied gauche.

Mais personne ne fit attention. Les yeux étaient braqués sur le révérend qui guérissait une petite fille du cancer du pancréas. La fillette affirma qu'elle se sentait mieux dès que Sluggard déclara qu'elle n'avait plus rien à craindre. Sa mère pleurait de joie. Le suivant était un individu atteint de cirrhose du foie. Sluggard lui imposa les mains sur l'abdomen et se lança dans des incantations, avant de le déclarer lui aussi délivré de son mal.

Le Maître de Sinanju remarqua un aveugle dans l'une des files d'attente. Il était seul. C'est alors que deux acolytes tout de blanc vêtus l'encadrèrent et le firent sortir du Temple des Hommages, tranquillement mais fermement. Malgré les hurlements inspirés de Sluggard, Chiun entendit les hommes promettre à l'aveugle de le conduire plus tard auprès du révérend pour qu'il le guérisse.

Une heure plus tard, tandis que la dernière personne envoyait valser ses béquilles, l'aveugle n'était pas revenu. On pouvait toujours convaincre quelqu'un que sa souffrance n'existait plus, en jouant sur l'euphorie ambiante, mais comment persuader un aveugle qu'il avait recouvré la vue ?

En quittant le temple, Chiun fronça les sourcils. Était-ce donc cela la foi qui animait l'Amérique ?

Remo et Victoria rejoignirent Chiun dans la cour. La foule des fidèles regagnait les autobus. Le vieil Oriental remarqua qu'un des miraculés, qui avait cru pouvoir abandonner sa chaise roulante, n'arrivait pas à grimper dans le véhicule.

— Cela fait réfléchir, non ? dit Victoria en serrant le bras de Remo.

— Je suis dans le même état que lorsque je sortais de confession.

— Ah bon, tu te sens stupide ? demanda Chiun.

— Non. Comme... purgé.

— Ah, je connais cela.

— Vraiment ? Je ne savais pas que vous pratiquiez la confession à Sinanju.

— Non, mais nous avons quelque chose d'aussi efficace.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que c'est ?

— Des pots de chambre.

CHAPITRE XIV

Une semaine s'était écoulée. Tandis que Remo n'avait d'yeux que pour le révérend qui enregistrait sa dernière émission, *Dieu est Amour*, Chiun s'en alla rejoindre le yacht, où des chambres leur avait été réservées, afin qu'ils assurent une protection constante et rapprochée.

Une fois dans sa cabine, Chiun décrocha le téléphone. D'ordinaire, il détestait les machines et laissait à Remo le soin d'utiliser cet appareil.

— Allô, mademoiselle ? Je souhaiterais parler à monsieur Harold Smith.

— Quelle ville, je vous prie ?

— Dans la banlieue de New York.

— La ville ou l'État de New York ?

— Il y a une différence ? s'impacienta Chiun qui, une fois de plus, maudissait ces Blancs inconséquents qui attribuaient le même nom à plusieurs endroits différents.

Il avait déjà entendu parler d'un Caire, dans l'Illinois et d'un Paris, au Texas !

— La ville de New York se trouve dans l'État de New York, reprit l'opératrice.

— Alors, ça se trouve dans l'État de New York parce que la ville de New York se situe au sud de l'endroit en question qui s'appelle Folcroft.

— Je ne le trouve pas sur ma liste.

— Je n'ai pas dit que la ville s'appelait Folcroft, petite sottise ! C'est le bâtiment qui s'appelle ainsi.

— Inutile de crier, monsieur, répondit l'opératrice, indignée.

— J'attends.

— J'ai un sanatorium du nom de Folcroft répertorié à Rye, dans l'État de New York. C'est ça que vous cherchez ?

— Évidemment ! Je souhaite parler à Harold Smith.

— Votre nom ?

— Je ne puis décliner mon identité.

— Euh... un instant, je vous prie.

Quelques secondes plus tard, Chiun reconnut la voix sèche du Dr Harold W. Smith.

— J'ai un appel en PCV pour monsieur Smith.

— De la part de qui ? demanda Smith, méfiant.

— Le monsieur refuse de décliner son identité.

— Je n'accepte pas les appels émanant d'étrangers.

— Je ne suis pas un étranger, intervint Chiun. C'est moi !

L'opératrice le rappela à l'ordre :

— S'il vous plaît, monsieur, vous ne pouvez pas parler à votre correspondant s'il n'accepte pas l'appel.

— J'accepte, répliqua Smith vivement. Je vous écoute, Maître de... euh, Maître.

L'opératrice raccrocha et les laissa à leur conversation.

— Empereur Smith, nous avons un problème.

— Oui ? répondit Smith, la voix tendue.

— Il s'agit de Remo. Je crains qu'il ne soit pas apte à remplir sa mission.

— Il est blessé ?

— Oui, mentalement. Il souffre beaucoup. Il ne parle que d'encens et des vestales qu'il a connues dans le passé. Et en plus il y a une autre femme qui lui a mis le grappin dessus.

— J'ai bien peur que les velléités romantiques de Remo ne suffisent pas à lui retirer la mission.

— Cet endroit lui empoisonne l'esprit. S'il y reste davantage, il risque de passer à l'ennemi.

— Quel ennemi ?

— Le révérend Sluggard.

— Jusqu'ici, Sluggard était la cible privilégiée des intégristes iraniens. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Quiconque tente d'attirer Remo hors du sentier de Sinanju constitue un ennemi potentiel.

— Je vois. Vous voulez dire que Remo est en train de vivre l'expérience d'une conversion religieuse, en quelque sorte ?

— Non, j'appellerais plutôt cela une inversion. C'est devenu son seul et unique sujet de conversation. La foi, le péché et tout le toutim.

— Navré, maître Chiun, mais même si Remo est en proie à un certain réveil mystique, cette mission doit être menée à terme. Vous avez du nouveau ?

— Le prêtre a lancé une croisade.

— Hein ?

— Oui, une croisade. Vous n'avez jamais étudié l'Histoire ?

— Bien sûr que si, répondit Smith, piqué au vif, alors qu'il avait collectionné les meilleures notes en histoire depuis le collège jusqu'à l'université de Dartmouth.

— Cela ne vous inquiète pas ?

— Je pense que vous avez dû mal comprendre. Sluggard ne doit pas envisager une croisade au sens strict du mot, c'est-à-dire une guerre en Terre Sainte, mais une croisade pour récolter des fonds.

— Écoutez, j'ai vu comment il s'y prenait pour extorquer de l'argent. Mais j'ai parfaitement entendu ce qu'il disait : il s'agit bien d'une guerre sainte.

— Mais non, simplement les télévangélistes utilisent mille et un subterfuges pour ramasser de l'argent. Mais même si les méthodes de Sluggard sont discutables, ce n'est pas ce qui nous intéresse. Seules les activités qui pourraient attirer l'attention des autorités iraniennes nous préoccupent.

— Alors envoyez-nous, Remo et moi, en Iran. On nous connaît bien là-bas. Nous pourrions rencontrer leur calife, leur faire admettre votre position et, tranquillement, négocier un traité en bonne et due forme. Ici, on perd notre temps et on risque de perdre Remo.

— Désolé, maître Chiun. Les relations avec l'Iran se révèlent pour le moins tendues en ce moment. Mieux vaut éviter de traiter avec eux ou de les asticoter davantage. Restez où vous êtes et faites de votre mieux. Au revoir.

Le Maître de Sinanju raccrocha d'un coup sec. Bien sûr, le combiné se brisa. Pourquoi s'acharnaient-ils à fabriquer des modèles en plastique si fragiles alors que des téléphones en acier trempé auraient été sûrement plus résistants ? Mystère...



Dans son bureau, Smith fronça les sourcils en retournant à son ordinateur. La situation l'inquiétait. Ce n'était pas dans les habitudes de Chiun de lui téléphoner.

Déjà il apercevait sur l'écran les signes annonciateurs d'une nouvelle vague de terrorisme. À Boston, une société de surveillance privée, dont les employés étaient tous des Libanais suivant des études d'ingénieur, déployait une soudaine activité n'ayant rien à voir avec leurs prestations habituelles. Smith alerta aussitôt le FBI de Boston.

À Beyrouth, des membres du Hezbollah, soutenu par l'Iran, quittaient la ville vers des zones de transit, sans doute à destination de l'Occident. Smith alerta les services de l'immigration.

À Téhéran, le parlement appelait à de sévères représailles à l'encontre des agressions américaines. Mais c'était monnaie courante, pour redonner du punch à leur révolution. Smith pianota sur le clavier, mais n'obtint aucun renseignement significatif. C'était toujours la même hystérie collective. À présent, ils prétendaient que les États-Unis avaient tenté d'envahir l'Iran avec toute une flopée de mercenaires, lesquels s'étaient emparés d'un pétrolier américain, le *Seawise Behemoth*. L'ordinateur de Smith lui confirma qu'il n'y avait aucun rapport entre la compagnie pétrolière propriétaire du bateau et l'organisation de Sluggard.

Les rues de Téhéran constituaient le théâtre de manifestations quotidiennes où l'effigie du révérend Sluggard – le prétendu instigateur de l'attaque – était brûlée.

Smith faillit rire aux éclats. L'idée lui paraissait vraiment trop grotesque, même pour la propagande iranienne.

Toutefois, un détail attira, son attention. À Sapulpa, dans l'Oklahoma, Don et Bessie Booe entamaient des poursuites judiciaires à l'encontre de Sluggard. Selon eux leur fils Lamar avait rejoint un camp d'adolescents chrétiens appartenant à l'organisation du révérend. Depuis, il avait disparu.

Dans l'entourage de Sluggard on prétendait que Lamar Booe avait quitté la retraite au bout d'une semaine à peine, alléguant une défaillance de ses convictions religieuses. Les Booe contre-attaquaient en montrant des lettres de leur fils, écrites plus d'un mois après qu'il eût prétendument quitté le camp.

Il devait s'agir sans doute d'un cas classique : la fugue d'un adolescent incapable d'assumer les espoirs que ses parents lui avaient collés sur les épaules. Pourtant Smith interrogea les fichiers concernant les faits divers.

À ce point de la situation, aucune information qui se rattachait de

près ou de loin au révérend Sluggard ne devait être escamotée.

CHAPITRE XV

La lumière rouge s'éteignit et Sluggard s'affala dans un fauteuil. Ces spots le tuaient. Les cameramen reculèrent.

— El, vous étiez vraiment inspiré, s'extasia le réalisateur.

— Merci, répondit le révérend en s'épongeant le front. Soyez gentil, appelez Victoria et faites-moi disparaître les techniciens.

— OK.

Tandis que Sluggard attendait, quelqu'un se posta derrière lui.

— Je voulais vous dire, déclara une voix qui le fit sursauter d'au moins trente centimètres, que votre sermon était du tonnerre !

— Ne vous avisez plus de me prendre par surprise ! fit Sluggard en reconnaissant son garde du corps.

— Désolé, répondit Remo, tout penaud.

— Bon, ça ira pour cette fois. Je suis toujours un peu tendu après ces enregistrements.

— Pouvez-vous m'expliquer quelque chose ?

— Quoi ?

— Vous parliez du repentir. Quand j'étais gosse et que j'allais me confesser, le prêtre nous bénissait, nous récitons quelques *Je vous salue Marie*, deux ou trois *Notre Père* et un *Acte de Contrition*. Mais ici, comment ça marche ?

— Vos péchés vous pèsent tant que cela, mon fils ?

— Oui, depuis quelque temps.

— Vous les regrettez, mon fils ? prononça Sluggard d'une voix de plus en plus onctueuse.

— Oui.

— Et vous voulez que Dieu vous pardonne ?

— Vous pensez qu'il pourrait ?

— Combien d'argent avez-vous sur vous ?

— Combien ? répéta Remo d'un air vague, tout en plongeant la main dans son portefeuille. J'en sais rien. Peut-être...

— Ça suffira, trancha. Eldon Sluggard en lui arrachant les billets des mains. Vous êtes pardonné.

— Vraiment ?

— Oui, mon fils. Quand le prêtre vous demandait de dire telle ou telle prière, aucun problème. C'est facile de prier, cela ne coûte rien. L'argent, c'est différent. Pensez-vous que si chaque pécheur devait donner l'argent de ses commissions à chaque fois, il recommencerait à pécher ?

— Ben... non, sans doute.

— Exact ! Il y réfléchirait à deux fois. Car l'argent, c'est du palpable. C'est important. Chacun le sait. Et Dieu aussi. C'est pourquoi il vous a envoyé ici.

— En fait, l'idée venait de quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un que le Saint Esprit aura inspiré !

Remo tenta d'imaginer ce brave Smitty sous l'emprise du Saint Esprit, mais le tableau ne collait pas.

— Car c'est le Saint Esprit qui vous a conduit ici. Et vous savez pourquoi ?

Avant que Remo n'ouvre la bouche, Sluggard enchaîna :

— Parce qu'il savait que vous deviez économiser et que le peuple affamé d'Éthiopie avait besoin de cet argent. Il appartient à Dieu, maintenant. Il en sera fait bon usage.

— J'aurais une autre question, révérend...

— Plus tard. Maintenant, fichez-moi le camp. Le paganisme ne doit pas infiltrer cette maison du Seigneur.

Malgré lui, Remo quitta le studio sous le regard songeur de Sluggard :

— Ce garçon est peut-être habile de ses mains, marmonna-t-il, mais il ne brille pas par son intelligence.

Lorsque Victoria arriva, elle le trouva en train de compter l'argent de Remo.

— Comment se débrouillent les nouveaux gardes du corps ? demanda-t-elle.

— Il se peut que je me dispense de rémunérer le plus grand des deux. Il est tombé dans le panneau éculé du « Pardon par le Fric ». Mais ce n'est pas pour cela que je t'ai demandé de venir. On a un autre problème.

— Lequel ?

— Mes avocats m'ont annoncé que les parents d'une recrue avaient porté plainte contre moi. Ils n'auraient plus de nouvelles de leur gosse.

— Je croyais que ton équipe écrivait des lettres aux familles, pour couvrir leur disparition.

— En effet. C'est celui qui a viré au pacifisme pendant la dernière phase de l'entraînement. Il en avait trop vu, alors on l'a convaincu qu'il pourrait se passer d'une arme s'il portait l'étendard de la croisade. Mais je parie qu'il a écrit à ses parents qu'il quittait le camp, avant de changer d'avis. Maintenant, ses vieux racontent partout qu'on l'a kidnappé ou je ne sais quoi.

— Il ne faudrait pas que cela vienne aux oreilles des parents d'autres recrues.

— Je ne pouvais pas prévoir qu'ils mourraient tous, gémit Sluggard. Pourtant, ils avaient les meilleurs fusils, le meilleur entraînement. Et ils étaient motivés. Ils auraient dû ne faire qu'une bouchée de ces salopards enturbannés.

— La prochaine croisade nécessitera un meilleur entraînement et un équipement plus sophistiqué.

— Et une meilleure motivation, renchérit Sluggard.

— Je sais comment y parvenir.

— Ah oui ? J'écoute.

— Plus tard, nous avons mieux à faire pour l'instant.

— Amen. Tant que nous sommes seuls, que dirais-tu d'une petite communion bien païenne ?

— Pas maintenant. Il faut que j'aille surveiller les nouveaux gardes du corps. J'ai l'impression qu'ils vont nous poser des problèmes.

— J'ai remarqué que tu faisais de l'œil au grand brun.

— Évidemment, il bave d'admiration devant moi. Il ne risque pas de nous faire du tort.

— Un bon point pour toi. Mais je ne comprends pas d'où ils viennent, ces deux-là. Comment s'y prennent-ils pour faire leurs trucs bizarres ?

— J'en sais rien. Mais leur technique avec l'ancien chef de la surveillance s'apparente à celle des ninjas.

— C'est quoi cette secte ? Tu sais, moi et la religion...

— Les ninjas étaient des espions japonais. Ils possédaient une

habileté incroyable pour agir de manière furtive, ils maîtrisaient en outre des techniques meurtrières imparables.

— D'après toi, le vieux serait donc japonais... Mais pour le Blanc, c'est impossible. Il n'est pas plus japonais que moi Négresse à plateaux.

— Qui sait ? De toute façon je finirai par le savoir. Tant que Remo croit en ton ministère et se pâme devant mon sourire, on pourra le contrôler.

— Amen, ma sœur.

CHAPITRE XVI

Rachid Shiraz n'éprouva aucune difficulté à franchir la douane, à Montréal. Son passeport était en règle. Il avait pris l'identité de Barsoum Basti, citoyen turc. Personne, de Beyrouth à Ankara, ne l'aurait confondu avec un Turc. Mais en Occident, dès qu'on avait le teint basané, on devenait indistinctement un Arabe. L'agent des douanes tamponna son passeport sans sourciller.

Vint le moment crucial. Il était passé le premier, au cas où l'Américain aurait essayé de le doubler. Ça lui laissait le temps de s'enfuir en courant. À Montréal, qui devenait de jour en jour le Vienne de l'espionnage moderne, bon nombre de gens auraient pu lui fournir un endroit où se mettre à l'abri.

À son tour, Lamar Booe présenta son passeport, faux également. Il était censé être anglais. En parlant lentement, son accent américain ne le trahirait pas. Il répondit aux questions par monosyllabes et Rachid hochait la tête. Le passeport fut tamponné et Lamar le rejoignit.

Moins d'une heure après leur arrivée à l'hôtel, deux Iraniens frappèrent à la porte.

— C'est ce type-là ? demanda l'un des deux.

— Oui. Affligeant, non ?

— Oui, acquiesça l'Iranien, avant de se tourner vers Rachid. Une voiture vous attend. Passer la frontière ne vous posera pas de problème. Les douaniers ne recherchent que de la drogue et la contrebande. Surtout ne prenez pas d'armes. Vous trouverez vos contacts au point de rendez-vous comme convenu.

— Tu as un plan de l'endroit où habite ce Sluggard de merde ?

— Tiens. Et voilà de l'argent américain. Plus que nécessaire. Et voici son signalement, pour que tu puisses l'identifier facilement au milieu de ses supporters. Il se déplace rarement seul.

— À mon avis, j'en aurais pas besoin, déclara Rachid Shiraz.

— Ta mission est de l'enlever et de nous l'amener. Si c'est impossible, tue-le mais au moins que son agonie soit longue.

— C'est OK. De toute façon, ce type-là se débrouillera pour me le présenter.

— Tu es sûr qu'il ne va pas te trahir ?

— Non, parce qu'il déteste Sluggard encore plus que nous, répondit Rachid.

Comme pour le prouver, il sortit une photo du révérend et la plaça entre les mains tremblantes de Lamar Booe.

— C'est bien le démon qui s'est joué de toi ? demanda-t-il.

— Aaahhh ! fit Lamar en froissant le cliché.

Puis il le déchira en mille morceaux, tout en poussant de petits cris de douleur. Ses lèvres remuaient faiblement. Les paroles qu'il prononçait étaient à peine audibles.

— *Marg bar Sluggard !* grogna Lamar dans un farsi approximatif.

CHAPITRE XVII

— Découvrant une terre riche et paisible, le Créateur Suprême descendit sans crier gare sur la Corée, expliqua Chiun à Remo, tout en faisant bouillir son riz. En chemin, il rencontra un tigre et un ours. Les deux animaux, béats d'admiration devant le corps parfait du Créateur Suprême, lui demandèrent d'être faits à son image, de se déplacer sur leurs pattes arrière et d'utiliser celles devant pour attraper les objets. Le Créateur leur répondit : « Si vous allez dans cette caverne, de l'autre côté de la colline et que vous attendez cent jours, je vous considérerai dignes de ce don. »

« Et les voilà partis. Mais la caverne était sombre et ses parois suintaient l'eau froide. Le tigre n'y resta que quelques jours. L'ours y demeura. Au bout de cent jours, le Créateur Suprême y pénétra et y trouva l'ours. Il était seul, trempé et tremblant de froid, mais il l'attendait.

— Il l'a transformé en homme ?

— Non, en femme. Et comme elle lui plut, il s'accoupla avec elle. Ils eurent un fils. Ce fut Tangun, le premier Coréen. C'était il y a dix mille ans et notre calendrier démarre le jour où Tangun a fait ses premiers pas.

— C'est une histoire idiote.

— Je suppose évidemment que vous autres Blancs, vous avez des origines plus prestigieuses...

— En effet. Adam et Ève. Dieu a d'abord créé Adam, ensuite, à partir d'une côte prélevée sur ce premier homme, il a créé Ève. Cela se passait dans le jardin d'Eden, où il y avait plein de nourriture et où le soleil brillait toujours.

— À partir d'une côte ? Ce que tu peux être drôle, Remo. Au moins dans mon histoire, le Créateur Suprême ne s'est pas mis à bricoler avec des pièces détachées, comme n'importe quel mécanicien blanc aux mains noires de graisse.

Le Maître de Sinanju hurla de rire, à s'en taper sur ses cuisses osseuses. Ses yeux noisette brillaient. Tout son corps frêle était parcouru de spasmes.

— Attends, ce n'est pas fini, insista Remo en s'énervant. Adam et

Ève eurent deux fils Abel et Caïn. Et Caïn a tué Abel.

— Typiquement blanc ! commenta Chiun entre deux hoquets. Même avec un grand jardin plein de nourriture, ils trouvent moyen de ne pas s'entendre. Cela ne m'étonne pas d'eux.

— Je ne suis pas sûr de croire à toute cette histoire, admit Remo malgré lui.

— Tiens donc ? Ta foi serait-elle défaillante ?

— J'ai dit que je n'étais pas sûr. C'est l'histoire relatée dans la Bible. Il existe des théories scientifiques. Un jour, j'ai lu un article dans lequel des types affirmaient qu'après une analysé des chromosomes humains, toute forme de vie remonterait à une femme ayant vécu en Afrique il y a des millions d'années.

— Une seule et unique ?

— Absolument. C'est scientifiquement prouvé.

— Ils n'ont pas dû tester les Coréens. Notre peuple n'a que dix mille ans. Et nous ne venons pas d'Afrique. Mais, dis-moi, comment cette femme aurait-elle débarqué là-bas ?

Remo réfléchit puis répondit :

— L'article n'en parlait pas.

— Est-ce qu'il expliquait comment cette toute première créature a réussi à avoir un enfant ?

— Non.

— Peut-être que le Créateur Suprême a subtilisé une des côtes de cette femme pour créer le premier homme. Vous autres, les Blancs, vous piguez toujours tout à l'envers.

— Je vois pas ce que ça a de drôle. Et ce n'est pas parce qu'ils ont laissé quelques détails de côté que leur théorie est fausse.

— Ils négligent deux détails capitaux et tu gobes tout le reste de leurs imbécilités ! Remo, tu es extraordinaire ! Tu crois n'importe quoi. Même les histoires délirantes du révérend Sluggard.

— Je n'ai pas d'opinion sur lui. Pas encore.

— Au moins avant de te déterminer, laisse-moi finir de te parler des croyances religieuses de Sinanju.

— Je vous écoute.

— Le Créateur Suprême habite dans un endroit appelé le Vide. Lorsque les Coréens meurent, ils s'affranchissent de leurs corps meurtris et le rejoignent dans le Vide.

— Et ensuite ?

— Eh bien, c'est tout. Que pourrait-il y avoir d'autre ?

— Et l'Enfer et le Paradis ?

— Des histoires à dormir debout inventées de toutes pièces par de saints hommes malsains pour manipuler les masses.

— Et le péché ?

— Des balivernes imaginées par les prêtres. Un homme peut commettre des erreurs. Si elles sont mineures, il saura en tirer une leçon. Si elles sont graves, il en subira les conséquences toute sa vie.

— Et le pardon ?

— Pourquoi veux-tu que le Créateur Suprême s'embarrasse de griefs à notre sujet ?

— Et Jésus ?

— Et Bouddha, Mahomet, Zoroastre, Shiva ?

— Ne mélange pas tout, je te parlais de Jésus.

Chiun haussa les épaules.

— Un charpentier. Un semeur de troubles. Autrefois, nous avions un contrat pour L'éliminer mais quelque chose de plus important a surgi. Le temps que mes ancêtres parviennent sur les lieux, Il était déjà mort.

— On m'a appris qu'il était le fils de Dieu.

— Et on enseigne aux maîtres de Sinanju de traiter directement avec les rois plutôt qu'avec leurs vassaux.

— Votre système religieux est vraiment trop...

— Simple ?

— Exactement.

— La simplicité, c'est la perfection. La perfection, c'est la simplicité. Le Créateur savait ce qu'il faisait. Maintenant que le riz est cuit à point, tu en veux ?

— Il y en a assez pour deux ? demanda Remo en lorgnant la marmite d'un œil avide.

— Non, mais je suis prêt à me sacrifier.

— Je ne voudrais pas abuser.

— Ce n'est qu'un petit sacrifice.

Remo hésita puis finit par déclarer :

— OK., mais juste un petit peu.

Et Chiun de sourire à part lui. Remo avait oublié la femme blanche au sourire lascif. Comme il était écrit dans le Livre de Sinanju : « Une femme est une femme mais le riz constitue un repas. »

CHAPITRE XVIII

Ils arrivèrent des quatre coins des États-Unis. En bus, à bicyclette, en avion ou à pied. Du Maine, du Texas, de Californie et même de la lointaine Alaska. Tous jeunes et naïfs, riches ou pauvres, un seul objectif les unissait : faire couler le sang. Le sang musulman.

— C'est la cohue ! s'extasia le révérend en les observant depuis son yacht de luxe, tandis qu'ils franchissaient les grilles des Sluggard World Ministries.

— Non, corrigea Victoria. C'est une armée. Notre armée !

— Où allons-nous les loger ? se lamenta Sluggard. Comment les nourrir tous ? Tu n'as pas idée de ce que ça engloutit à cet âge-là. Cela fait déjà six jours que ça dure. Je n'aurais jamais cru avoir un tel impact.

— On va se débrouiller, assura Victoria en consultant ses fiches. Après les tests d'évaluation, nous obtenons un taux d'inscription qui avoisine les soixante-dix pour cent.

Devant les grilles, les vigiles fouillaient les nouvelles recrues, sous l'œil attentif de Remo et de Chiun. L'alcool et, dans certains cas, les armes à feu étaient confisqués.

— Le vieil Oriental me rend nerveux, commenta Sluggard. Il est trop malin. Remo, lui, ne me dérange pas vraiment.

— Tu n'as pas à t'en faire, tant qu'ils assurent ta sécurité. De quoi as-tu peur ?

— Du diable.

Victoria Hoar releva la tête de ses fiches.

— Que dis-tu ?

— J'ai peur du diable et je n'ai pas honte de l'avouer.

— Je croyais que tu n'étais pas superstitieux.

— Je ne crois pas en Dieu, certes, mais le diable, c'est différent. J'en fais des cauchemars. Je sens ses mains velues qui me serrent le cou. À mon réveil, je l'aperçois qui grimace dans le noir. Je ne vois que ses dents blanches et carnassières. Je ferme les yeux et elles disparaissent.

— Sans blague ?

— Parfois, c'est un grand bonhomme tout vert avec une petite queue en pointe. À d'autres moments, il est petit et tout jaune, avec les yeux perçants et de longues griffes acérées. Comme ce vieux Chinetoque.

— Selon Remo, il est coréen.

— C'est le diable en personne. J'en ai rêvé la nuit dernière. Je me suis réveillé en sueur. Je ne veux plus qu'il m'approche, tu m'entends !

— Remo sera ton garde du corps attitré, désormais, soupira Victoria. Chiun s'occupera du reste. Mais tâche de te contrôler. J'ai l'impression d'entendre ces foutus mollahs.

— Promis, mais...

— Je pense qu'on devrait accélérer le processus et envoyer ces mômes le plus vite possible dans le Golfe, avant que l'enthousiasme ne retombe.

— Parfait, parfait, bonne idée, marmonna distraitement le révérend.

— Tu m'écoutes ? s'énerva Victoria en faisant claquer ses doigts à l'oreille de Sluggard.

— Je me demandais...

— Oui ?

— Qui aurait pu envoyer le diable pour me servir de garde du corps ?

— Pour l'amour du Ciel, arrête avec tes diableries ! ragea Victoria en flanquant ses fiches sur l'un des fauteuils. (Elle se tourna vers le capitaine :) Pouvez-vous nous laisser seuls un instant ?

L'autre obtempéra sans un mot.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda le révérend, tandis qu'elle lui dégrafait la braguette de son bermuda.

— Ton esprit est plein de toiles d'araignées, rétorqua Victoria. Je vais y passer un coup d'aspirateur.

— Quoi ? Oh ! gémit le révérend lorsqu'il sentit son caleçon glisser le long des cuisses.



Le dernier des volontaires venait de franchir les grilles et Remo en

commandait la fermeture, lorsque Victoria vint à sa rencontre :

— Salut ! fit-elle, arborant son sourire dévastateur. On s'est pas beaucoup vus ces derniers temps, vous m'évitez ?

— Hum... non. J'étais occupé.

— Eh bien, vous le serez davantage. Le révérend souhaite que vous soyez son garde du corps personnel.

— Et Chiun ?

— Il s'occupera toujours de la surveillance des bâtiments. Avec toutes ces nouvelles recrues, le révérend pense que vous ne devriez plus le quitter d'une semelle.

— Il n'a pas vraiment tort. Certains gosses sont un peu nerveux.

— Je m'en suis rendu compte. Le révérend tend la main à la jeunesse perturbée. Sur le lot, nous recueillons à coup sûr des drogués et des petits voyous. Mais ne vous inquiétez pas. Après quelques jours de retraite religieuse dans leur campus, ils marcheront au rythme des tambours du Seigneur.

— À propos où est ce campus ? J'ai bien remarqué que vous aviez organisé un service de navettes, mais je ne sais pas où il est.

Victoria fronça les sourcils. Pourquoi Remo lui posait-il ces questions ? Il semblait moins naïf qu'auparavant.

— En aval de la rivière. Vous le verrez, ne vous faites pas de souci. Le révérend y donne une conférence ce soir.

— Ça m'intéresserait d'y assister.

— Je crains que ça ne soit pas possible, s'empressa d'ajouter Victoria. Il va sans doute falloir que vous gardiez le bâtiment.

— Un garde du corps garde le corps et non pas la maison qui abrite le corps, récita Remo.

— Comment ?

— C'est un vieux dicton de Chiun. La traduction est approximative. Ça veut dire en gros que pour faire mon travail correctement, je ne dois pas quitter le révérend d'une semelle.

— Absolument. Mais les assassins iraniens nous préoccupent davantage que les volontaires turbulents.

— Quoi que vous décidiez, je crois qu'il faut que j'en avise Chiun, déclara Remo en allant rejoindre le Maître de Sinanju, lequel regardait la nuit tomber, telle l'encre d'une pieuvre qui aurait envahi l'atmosphère.

Victoria l'observa s'éloigner. À sa grande surprise, le magnétisme animal de cet homme l'avait dès le premier jour attirée. Aussi, plus par curiosité que par vrai désir, elle avait décidé de coucher avec lui. Avec un peu de chance, elle pourrait ainsi découvrir ses véritables intentions, si tant est qu'il en eût.

Mais soudain, Remo semblait beaucoup moins intéressé par elle. Cela la rendit perplexe. Dans cette histoire, qui manipulait qui ? se demanda-t-elle en rejoignant le *Marie-Madeleine*. C'est ainsi que le révérend, qui avait le sens de l'à-propos, avait baptisé son yacht.

— Changement de programme, annonça Remo à Chiun. C'est moi qui suis chargé de la protection rapprochée de Sluggard.

— Et moi dans l'affaire ? s'enquit Chiun, lèvres pincées.

— Tu te cantonnes à la surveillance générale.

— Cet homme se trompe lourdement en choisissant un assistant comme garde du corps. Pire, il commet une grave erreur de jugement.

— Peu importe. Ce soir, il fait un discours sur le campus des jeunes croisés. Je suis censé y aller.

— Peut-être y trouveras-tu les réponses que cherche Smith.

— C'est tout à fait mon avis.

— Et tes sentiments envers ce Sluggard ? Tu y vois plus clair, à présent ?

— Quel que soit ce bonhomme, les Iraniens le détestent assez pour vouloir sa peau. Ça suffit pour le classer dans la catégorie des braves types en ce qui me concerne.

— Bah ! Au moins ton attitude a évolué, constata Chiun, l'air morose. Je pourrais peut-être trouver un moment pour t'accompagner sur le campus des croisés.

— Trop risqué. Ne quitte pas le QG. Au cas où il y aurait une attaque, il nous faut des prisonniers à interroger.

— Entendu. Et comment s'est passé ta conversation avec Victoria-la-catin ?

— Qui ça ? demanda Remo, les yeux posés sur la timonerie du yacht où Sluggard, le caleçon aux chevilles, ronflait comme un bienheureux.

Le Maître de Sinanju s'octroya un sourire d'autosatisfaction.

CHAPITRE XIX

Remo Williams montait la garde devant la porte de la cabine privée de Sluggard lorsque Chiun descendit l'escalier, vêtu d'un kimono jaune safran.

— Un problème ? demanda Remo.

— J'ai de bonnes nouvelles pour Sluggard.

— Le révérend Sluggard, rectifia Remo. Oublier son titre est un manque de respect.

Chiun haussa les épaules, avant de poursuivre :

— Lamar Booe a réintégré les ouailles de Sluggard.

— Formidable ! Qui est ce Lamar Booe ?

— Tu ne te souviens pas ? Le garçon qui avait disparu et dont les parents avaient porté plainte.

— Ah, oui ! Le révérend sera ravi de l'apprendre.

— Alors pourquoi ne pas frapper à sa porte ?

— Il ne veut pas être dérangé. Victoria et lui sont en prière.

Et Chiun de regarder par le trou de la serrure.

— Voyons, Petit Père ! Ça ne se fait pas d'espionner les gens !

— Je n'espionne pas, je collecte des renseignements.

— Mais on va se faire virer si quelqu'un nous surprend.

Lorsque Chiun recula, l'air dégoûté, Remo lui demanda :

— Vous en avez assez vu ?

— Juge par toi-même.

Un peu réticent malgré tout, Remo se pencha et regarda. Il entrevit Victoria de dos, agenouillée devant le révérend. Une main grassouillette reposait sur la tête de la femme, l'autre battait l'air. Le visage de Sluggard rougissait à vue d'œil. Ses yeux étaient clos, comme sous l'emprise d'une atroce souffrance.

— Alors ? questionna Chiun, tandis que Remo se redressait.

— Alors quoi ? Il stimule sa ferveur religieuse et l'incite à la prière. Et après ?

— Qui stimule qui, là n'est pas la question, répliqua Chiun. Mais tu es aussi aveugle que ce Sluggard est écoeurant.

— Le révérend Sluggard ! Et je ne sais pas de quoi vous parlez. D'ailleurs finalement pourquoi ne pas demander au gamin de venir ici ? Je suis certain que le révérend souhaitera le voir, lorsqu'il aura terminé.

— Les hommes de son espèce ne sont jamais rassasiés.

Et sur cette remarque sibylline, le Maître de Sinanju remonta sur le pont en tapant du pied.

Quelques instants plus tard, alors qu'il entendait parler de l'autre côté, Remo tambourina à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? aboya le révérend. J'ai demandé qu'on ne me dérange pas !

— J'ai d'excellentes nouvelles pour vous, révérend Sluggard !

Il y eut un remue-ménage dans la cabine et le visage de Sluggard apparut dans l'embrasure de la porte.

— On a bombardé l'Iran ? interrogea-t-il, la figure rougeaude et le cheveu hirsute.

— Non, Lamar Booe est de retour. C'est fabuleux, non ?

Visiblement, la nouvelle ne plongea pas Sluggard dans un océan d'allégresse. Ses lèvres s'affaissèrent, ses narines se dilatèrent, son visage devint blême.

— Whaaaa... gémit-il.

— Lamar Booe. Le gosse dont les parents voulaient vous poursuivre. Il affirme qu'il y a eu un malentendu. Il veut vous voir.

— Whaaaa...

— Lamar Booe, répéta Remo en fronçant les sourcils. Il...

— Ça va, j'ai entendu, Lamar Booe est de retour ! Ne le laissez pas entrer. Je ne veux pas voir sa sale gueule de trouillard. Empêchez-le d'entrer !

— Mais Chiun va le faire monter à bord.

— Que se passe-t-il ? intervint Victoria.

— Lamar Booe, le gamin, il est de retour !

— Comment est-ce possible ? Il se trouvait avec les autres ?

— Mais je ne comprends pas, balbutia Remo, je pensais que vous seriez content...

— Dites au capitaine de larguer les amarres ! ordonna Sluggard.

— Mais...

— Exécution ! Compris ?

Perplexe, Remo monta transmettre l'ordre à la timonerie. Aussitôt, l'équipage obtempéra et les moteurs diesel se mirent à tourner.

Confus, Remo revint sur le pont et aperçut Chiun qui commandait l'ouverture des grilles des Eldon Sluggard World Ministries.

Un adolescent pénétra dans la cour et le Maître de Sinanju alla l'accueillir. Immédiatement, un bus surgit et défonça le portail à demi clos. Les grilles volèrent en éclats. L'autobus fonça sur Lamar. Le gosse se retourna, pétrifié.

Comme il se trouvait trop loin, Remo ne put intervenir. Il aperçut un éclair jaune safran s'emparer de l'adolescent et l'éloigner du mastodonte qui allait n'en faire qu'une bouchée.

— Allez-y, Petit Père ! encouragea Remo.

Le bus heurta la grande croix de la cour qui se cassa en deux et le véhicule s'arrêta.

C'est alors que des hommes en keffieh surgirent du bus par douzaines. Leurs fusils et leurs revolvers se mirent à tirer dans tous les coins. Aux oreilles de Remo, cette cacophonie de cris et de coups de feu évoqua le Viêtnam.

— Qu'est-ce qui se passe ? tonna Sluggard.

Remo allait répondre mais la vision qu'il eut du révérend le stoppa net. Ce dernier arborait un uniforme dans les verts, avec des épaulettes dorées. Une casquette blanche à visière lui tenait lieu de couvre-chef et son sabre rituel était rangé dans son fourreau. Sa poitrine ressemblait à un circuit intégré d'ordinateur. Des croix, des cercles et autres motifs ésotériques décoraient sa veste, il y avait même un blason sur lequel était inscrit : Ordre de la Colère Divine.

— Ré... révérend Sluggard... bafouilla Remo, médusé.

— Révérend-général Sluggard ! corrigea l'autre d'une voix tonitruante. En uniforme, je suis le bras droit du Seigneur ! Alors, que se passe-t-il ?

— Les Iraniens, dit Remo en désignant la cour.

— Co... Co... comment pouvez-vous l'affirmer ? bégaya Sluggard, cramponné à son sabre.

— Vous voyez ces espèces de turbans à carreaux ? C'est une coiffure très populaire au Moyen-Orient. Ça ne peut donc être que des

Iraniens.

— Dites-leur de déblayer le terrain.

— C'est fait.

— Alors qu'ils se dépêchent de le faire.

Le bras droit du Seigneur paniquait de plus belle. Ses employés sortaient en masse des bâtiments. Lorsqu'ils virent les vigiles tomber un à un comme des mouches, ils battirent en retraite. Quelques nouvelles recrues restaient figées sur place, ne sachant que faire.

— Vous là-bas ! Allons, les garçons ! brailla le révérend-général Sluggard. Prenez vos armes et infligez à ces chieurs de chiites musulmans le châtiment qu'ils méritent !

Les plus braves s'avancèrent et tombèrent aussitôt sous la mitraille.

— Si vous voulez, on peut s'en occuper Chiun et moi, suggéra Remo en enjambant le bastingage.

— Ne faites pas l'imbécile. Cette bande de gamins, c'est de la chair à canon, j'en ai rien à branler. J'ai besoin de vous ici.

— Et Chiun a besoin de moi là-bas !

Une fois dans la cour, Remo fit le V de la victoire à Chiun, en espérant que le Maître de Sinanju reconnaîtrait le signal du « Double Ruban Écarlate ».

Pas de temps à perdre. Remo se mit à courir. À gauche, à droite, alors que les balles volaient dans toutes les directions. Elles manquaient de peu sa tête et ses mains. Personne ne pouvait l'atteindre, même en le visant, car il changeait sans cesse de position, décrivant une sorte de motif entrelacé, que les vieux Maîtres de Sinanju désignaient sous le terme de la stratégie du Ruban Écarlate.

Bizarrement, Remo craignit un instant les ricochets imprévus. Mais ses doutes eurent tôt fait de disparaître, à mesure qu'il maîtrisait la situation.

Le ruban commença à prendre de la couleur dès que Remo se trouva face au premier adversaire. Et vlan ! Un coup de pied dans les testicules. Un second terroriste ouvrit le feu sur lui, Remo esquiva la balle et lui flanqua un direct au larynx. L'autre s'étouffa sur-le-champ et tomba à terre en mitraillant à l'aveuglette. Un troisième comparse fut touché et hurla de douleur. Ses cris attirèrent les autres et Remo devint le centre d'intérêt. Ce qu'il recherchait depuis le début. Et le ruban devint véritablement écarlate.

Remo zigzaguait entre ses attaquants. Un coup de poing ici, un coup de pied là. Un terroriste ôtait le chargeur vide de son Mac 10

avec frénésie. Remo lui en arracha un plein de munitions à la ceinture et lui fourra dans la bouche, avant de le balancer contre l'autobus.

Le reste de la troupe tira à feux croisés sur Remo qui rentra de nouveau en action. Les balles atteignirent plusieurs terroristes. Car tel était le but de la manœuvre du Ruban Écarlate : que les coups de feu se retournent contre les assaillants.

Remo reprit sa course folle et croisa Chiun à mi-chemin.

— Sluggard a mis les voiles.

— Les gars de son espèce agissent toujours ainsi, répliqua le Maître de Sinanju en volant dans les airs, tel un héron qui déploie ses pattes frêles. Ses pieds s'abattirent sur les têtes de deux terroristes. Leurs cous se brisèrent dans un craquement de vertèbres. Chiun se posa avec grâce et continua de plus belle.

Rachid Shiraz manqua encore une fois le vieil Oriental. Il le vit rompre littéralement le cou de deux de ses frères iraniens. Il visa de nouveau. Manqué. Il recommença. Raté. Le temps de glisser un nouveau chargeur dans la culasse et trois des siens dégringolaient à terre dans une mare de sang.

Rachid se concentra sur l'homme blanc. Il était plus grand et constituerait une meilleure cible.

Mais l'individu esquivait les balles avec une rapidité déconcertante. En fait, il slalomait comme un fou, un peu comme s'il provoquait les terroristes pour les forcer à le viser.

Au lieu de quoi, les hommes s'entre-tuaient en se visant les uns les autres. Constatant que ses forces vacillaient comme un bouquet de roses sous la chaleur torride de l'été, Rachid prit son courage à deux jambes et courut vers le bus, en espérant que les pneus ne seraient pas crevés. Le véhicule démarra et s'ébranla péniblement vers la sortie, une des grilles du portail étant coincée sous le châssis.

C'est alors qu'il aperçut cet imbécile de Lamar Booe dans la guérite en verre du gardien. Il la mitrilla et la frêle silhouette du gamin s'effondra aussitôt. Ainsi personne ne pourrait plus témoigner. Une fois dans la rue, Rachid appuya sur l'accélérateur. Dans le rétroviseur de droite, il vit l'homme blanc qui courait derrière le bus.

— Merde ! lâcha-t-il, avant d'entrevoir l'Oriental qui courait sur la gauche.

Il maudit cette grille encastrée sous le châssis qui le ralentissait à tel point que le vieil Oriental venait de le dépasser. Désespéré, Rachid écrasa l'accélérateur. Quatre-vingts kilomètres à l'heure. Il battit des paupières. À cette vitesse, normalement, ils auraient dû être largués

depuis longtemps. Et pourtant non, ils s'accrochaient !

Jurant sous son keffieh, Rachid donna un violent coup de volant. Puisqu'il ne pouvait pas les semer, il allait les écraser. Comme des mouches !

Le bus fit demi-tour, envoyant valdinguer la grille dans le décor. Rachid pourrait rouler plus vite. Il accéléra de plus belle.

Les deux autres le virent arriver. Ils s'arrêtèrent côte à côte, au beau milieu de la chaussée, face au bus qui fonçait droit sur eux. Immobiles. Rachid sourit d'un air féroce. Parfait. La peur les paralysait. Pourtant, ils semblaient plus déterminés que réellement terrorisés. L'expression de leur visage – Rachid pouvait presque voir la couleur de leurs yeux maintenant – ne laissait transparaître aucun affolement. Étaient-ils suicidaires ?

Quoi qu'il en soit, il était trop tard pour s'interroger sur leurs états d'âme. Rachid releva son keffieh pour se protéger, car, sous l'impact, le pare-brise allait sûrement voler en éclats. Il ferma les yeux.

Aucun son ne lui parvint. Tout juste un double *pop*. Rachid batailla avec le volant qui, soudain, refusait de lui obéir. Il se débarrassa du keffieh qui lui gênait la vue. Le pare-brise était resté intact. Et dans le rétroviseur, il aperçut les deux ennemis de l'islam qui se relevaient tranquillement de part et d'autre de la chaussée.

Lorsque le volant tira à droite, Rachid comprit enfin que ses pneus avant avaient éclaté. L'espace d'une seconde, il eut l'impression que ces deux hommes y étaient pour quelque chose. Il savait que c'était impossible mais ce fut la seule explication qui lui vint à l'esprit.

Le bus quitta alors la route et plongea dans la rivière.

Le visage de Rachid s'encadra dans le pare-brise qui se brisa en mille morceaux et la boue saumâtre de la rivière envahit sa bouche béante.



Remo pataugea dans l'eau et ouvrit les portières accordéon à toute volée.

— Il est mort ! cria-t-il à Chiun.

— Ainsi périssent les ennemis de Sinanju.

— Vous voulez dire les ennemis du révérend Sluggard, corrigea Remo en revenant sur la route. Et c'était le seul qui aurait pu nous

renseigner.

— Peut-être qu'il reste des survivants.

— Après un Double Ruban Écarlate ? S'ils ont encore des empreintes digitales, nous aurons de la veine. Allons voir si le jeune Booe est encore en vie. Je crois qu'il a quelque chose à nous dire.

— Et pourquoi donc ?

— Le révérend-général Sluggard est devenu pâle comme un linge quand je lui ai annoncé le retour du gamin.

— Le révérend-général ?

— Oui, il portait un uniforme, un sabre et toutes les décorations.

— Alors, je ne m'étais pas trompé ! exulta Chiun.

— À quel sujet ?

— Je te le dirai quand le gosse l'aura confirmé.

— Pourquoi pas maintenant ? Cela m'évitera le choc de la surprise.

— De toute façon, tu auras un choc. Et peut-être que Smith et toi vous apprendrez enfin à vous fier à ma sagesse.

— Mouais... Ça m'étonnerait.

CHAPITRE XX

Lamar Booe baignait dans une mare écarlate. Remo arracha la porte de la guérite et s'agenouilla au-dessus de l'adolescent.

— Tu peux parler, fiston ?

Le garçon ouvrit la bouche mais il n'en sortit que des borborygmes. Un filet rougeâtre dégouлина le long de ses lèvres, tandis que sa poitrine déchiquetée ruisselait de sang. Il allait mourir. Du bout de son index Remo stoppa l'hémorragie.

— Essaie tout de même, murmura-t-il gentiment.

— Il est mort ? prononça Booe avec peine, le visage blême.

— Non, il s'est échappé.

— Ce... c'est vrai... vraiment pas... de veine. C'est lui. Il... m'a entraîné... Là-dedans...

— Dans quoi ?

— Ce... cette croisade.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de croisade ? demanda Remo.

— Il veut parler d'une croisade au sens historique du mot, intervint Chiun. Une guerre sainte. C'est ça, mon garçon ?

Lamar Booe hocha la tête.

— J'ai fait partie de... la première vague. On... nous a massacrés. Les Iraniens. On... n'avait aucune chance de... s'en sortir. Ils m'ont laissé rentrer... au pays... à condition que je les conduise à... Sluggard. Ils m'ont... promis la liberté. Ils mentaient... Tout le monde a menti. J'avais juste... besoin de croire... en quelque chose.

— Une croisade ? demanda Remo. Pour quoi faire ? Pour libérer quoi ?

— Un clou.

— Ça doit être un sacré clou !

— D'après Sluggard... c'était celui... de la Crucifixion. Un marchand de tapis... s'en sert pour tenir... une photo de... l'Ayatollah... Sluggard a dit... que c'était un... blasphème monstrueux. Notre mission... consistait à... délivrer ce... clou.

— Tout ça pour un clou ? répéta Remo, perplexe.

— Les Blancs se sont lancés dans la guerre sainte pour encore moins que cela, commenta Chiun avec dédain.

— Le Saint Clou, psalmodia Lamar Booe, la voix plus assurée. Je portais l'étendard. On allait les balayer, rien ne pouvait nous arrêter. On était les Chevaliers du Seigneur.

— Qui est ce marchand de tapis ? interrogea Chiun.

— Masood... quelque chose.

— Et ça s'est passé quand ? demanda Remo.

— Il y a plusieurs semaines. J'ai l'impression qu'il y a des années.

Et dans un souffle, Lamar Booe de Sapulpa, dans l'Oklahoma, se mit à entonner d'une voix tremblante :

— *Marg bar Sluggard ! Marg bar Sluggard !*

Tout à coup, son regard s'illumina sous l'intensité de la douleur. Puis la lumière s'estompa peu à peu, telle une étoile dans le ciel.

Remo lui ferma les yeux et se tourna vers Chiun :

— Tout ça pour un malheureux clou, énonça-t-il en contemplant la cour jonchée de cadavres.

— Détrompe-toi. Ce clou n'est qu'un prétexte. En réalité, Sluggard avait bien d'autres ambitions. C'est toujours le même refrain avec ces histoires de croisades : on part soi-disant libérer des Lieux Saints du joug des incroyants alors que tout le monde lorgne sur des territoires gorgés de richesses. Il suffit de décréter la zone sainte et le tour est joué : tous les jobards de ton espèce se précipitent les armes à la main. C'est ce qui est arrivé à ce pauvre garçon et à tous ceux qui, comme toi, n'ont pas dépassé le stade des superstitions de leur jeunesse.

— Nous discuterons religion plus tard. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Il faut retrouver ce Sluggard. Il est temps d'arracher la vérité à ses lèvres adipeuses.

— Il doit être loin à l'heure qu'il est.

— Il y a un petit bateau sur la berge. Prenons-le. On finira bien par rattraper son yacht et par tomber sur le camp des croisés.

Ils découvrirent le *Marie-Madeleine* à une quinzaine de kilomètres en aval. Il était désert. Remo stoppa la vedette sur la rive boueuse, sans prendre soin de l'amarrer. Une fois à terre, ils suivirent un sentier de gravillons et traversèrent une forêt. Enfin, dans une clairière, ils découvrirent le fameux camp.

Mais il était désert.

— Ils ont déguerpi à toute vitesse, constata Remo. Mais comment ?

Aucune trace de pneus. Aucun indice au sujet d'un quelconque véhicule destiné à évacuer les milliers de jeunes cantonnés sur place. Chiun désigna plusieurs empreintes de pas. Ils les suivirent. Elles les menèrent de nouveau à la rivière. Il y avait peu de trafic maritime. Un voilier tirait une bordée. Un chalutier le croisa. Au loin, vers l'Atlantique, un énorme navire noir voguait paisiblement. Pensif, Remo l'observa un moment et reconnut machinalement les structures d'un pétrolier.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Cap sur la Perse, où Smith aurait dû nous envoyer dès le début. Mais d'abord, un téléphone. Il faut que je l'appelle.

— Vous ? Je croyais que vous étiez furieux contre lui.

— Justement, je lui ai parlé l'autre jour, lorsque je soupçonnais les véritables intentions de Sluggard. Smith a balayé mon hypothèse. Il voulait des preuves, nous en avons.



— Oui, Chiun, Smitty vous transmet ses plus plates excuses.

— Je les veux par écrit.

— Plus tard, il faut d'abord tirer cette situation au clair.

Et Remo se lança dans le récit des événements de la journée. À l'autre bout du fil Smith écoutait sans mot dire.

— Bref, tout ce petit monde s'est volatilisée.

— Faux, conclut Remo, intervint Chiun. Ils étaient tous dans le bateau.

— Quel bateau ? demanda Remo.

— Le gros bateau noir. Celui que tu observais au loin.

— Le pétrolier ? Impossible.

— Tu es bien sûr de toi tout à coup ! Quand je pense qu'il y a une minute à peine tu étais rouge de confusion pour avoir douté un seul instant de mon stupéfiant pouvoir de déduction...

Remo soupira :

— Chiun affirme qu'ils se sont enfuis dans un pétrolier. Rentrez ces données dans votre ordinateur, Smitty.

Smith s'exécuta et demanda :

— Vous auriez le nom du bateau, par hasard ?

— Je crains que non, répondit Remo.

— Moi si ! intervint Chiun de sa petite voix flûtée. Le *Seaworthy Gargantuan*.

— Merci, Chiun, déclara Smith en tapant le nom au clavier.

Lorsque la fiche s'inscrivit sur l'écran, il la lut à haute voix :

— Le *Seaworthy Gargantuan* appartient à la Mammoth Oil and Shale Corporation de McAllen, au Texas. Grosse société. Ou du moins en était-ce une avant la chute des cours du pétrole. Hummm. Qu'est-ce que c'est que ça ? marmonna-t-il.

Un voyant clignotait. Il pressa une touche et une nouvelle fiche apparut au sujet d'un pétrolier appartenant à la même compagnie.

— Écoutez un peu, Remo, fit Smith tout excité. Le *Seaworthy Gargantuan* est le frère jumeau du pétrolier arraisonné par les Iraniens il y a plus de huit jours, le *Seawise Behemoth*. Selon mes sources, les Iraniens prétendent qu'il effectuait une mission d'espionnage et ils le retiennent jusqu'à l'ouverture d'une hypothétique commission d'enquête. Nous avons mis cela sur le compte d'un nouvel épisode dans leur étrange ballet politique, mais je commence à y voir clair, pas vous, Remo ? Remo ?

— Comment ? Désolé, Smitty. J'étais en train de regarder une grande carte murale accrochée sur le mur de la pièce d'où je vous téléphone.

— Soyez attentif, s'il vous plaît. C'est important.

— Cette carte aussi. Vous avez déjà entendu parler du golfe Pershing ?

— Vous voulez dire le golfe Persique ?

— Non, non, c'est bien golfe Pershing qui est inscrit sur cette carte. Et juste à côté se trouve le royaume de Sluggard. À la place de l'Irak, il y a le Victorialand. Et je pense que l'île d'Eldon doit correspondre à l'île de Kharg, d'où part quasiment tout le pétrole iranien.

— Mon Dieu ! Alors c'est donc vrai...

— C'est dingue, en fait, murmura Remo. Je vois des tas de flèches rouges sur la côte. Des lignes d'attaque, je pense. Ce cercle doit figurer une tête de pont. Ça pourrait être leur point de débarquement. C'est

juste au-dessus du détroit de Griselda. Griselda, qu'est-ce que ça peut être ce foutu Griselda ?

— Le détroit d'Ormuz, c'est évident. Le mieux pour vous deux, c'est de vous rendre sur place le plus vite possible pour empêcher Sluggard d'attaquer l'Iran et pour neutraliser son armée. Si c'est trop tard, vous éliminez le révérend et vous vous débrouillez pour convaincre les Iraniens que les États-Unis n'ont rien à voir là-dedans, ni de près ni de loin.

— Pour ce qui est de convaincre les Iraniens, je laisserai Chiun s'en occuper ; c'est son domaine réservé, déclara Remo à contrecœur. Bon, ben, on y va. Au fait comment comptez-vous nous envoyer là-bas ?

— Euh... Je ne sais pas vraiment... En ce moment c'est un peu difficile.

— Je vois. Au moins ça va faire plaisir à Chiun. Il a obtenu ce qu'il voulait.

— De quoi s'agit-il ? intervint Chiun qui s'était un peu éloigné.

— Smitty dit que nous allons en Iran.

— La Perse ! Hum ! La saveur des melons me met l'eau à la bouche.

— Et moi, je sens déjà l'odeur du sang. Vous avez une idée sur la façon de nous introduire là-bas ? Smith est incapable de me répondre.

— Voyons, c'est simple comme bonjour ! En qualité de Maîtres de Sinanju, nous utiliserons notre impunité diplomatique.

Smith, qui avait entendu les propos de Chiun, protesta :

— Mais non, soyez sérieux, c'est impossible, je ne peux pas vous assurer l'immunité diplomatique à tous les deux ! Nous sommes dans une espèce de guerre froide avec l'Iran.

— Chiun ne parlait pas d'immunité, mais d'impunité.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Smith.

— Ça veut dire, répliqua Remo, que je ne voudrais pas être à la place de l'Iranien qui se trouvera sur le chemin de Chiun.

CHAPITRE XXI

La tête haute, le regard fier, le Maître de Sinanju déambulait dans la rue Lalehzar.

— Tu vois comme la foule s'écarte pour nous laisser le passage ? commenta Chiun, l'air hautain. Ils n'ont pas oublié les services rendus par mes ancêtres.

— Ne le prenez pas mal, Petit Père, mais je crois qu'ils sont surtout impressionnés par la façon dont vous avez réduit en chair à pâté ces deux gardes révolutionnaires.

— Des voyous. Des brutes sans aucune éducation, sinon ils m'auraient reconnu.

— Idem pour les gardes-frontière. À mon avis, personne n'a pris la peine de les instruire sur la contribution de Sinanju à la culture perse.

— Ce sera différent avec les dirigeants. Ils nous accueilleront avec des fleurs et des chants du bon vieux temps. Nous plaiderons la cause de Smith et tout sera réglé en un clin d'œil.

Chiun avisa un vendeur de melons.

— Viens, Remo. Cela fait des années que j'attends de partager un délicieux melon perse avec toi.

— Est-ce bien raisonnable ?

— Nous avons grandement le temps avant l'arrivée de Sluggard.

De sa démarche légère, Chiun se dirigea vers l'étal du vendeur. Les melons à la peau rugueuse s'entassaient dans de vieilles caisses sur le trottoir. Chiun en examina plusieurs d'un œil critique, en les remuant parfois près de son oreille.

— Vous en trouvez un bon ? demanda Remo, patient.

— Ils ne sont pas mûrs. C'est peut-être un peu tôt pour la saison. Ah, en voilà un qui me convient. Règle le vendeur, Remo, veux-tu ?

Remo tendit un billet de vingt dollars au commerçant, lequel ne lui rendit pas la monnaie.

Le Maître de Sinanju agrippa le melon à deux mains. Ses ongles percèrent la peau, telles des seringues hypodermiques.

— Faites attention de ne pas le faire tomber, prévint Remo. Ça

coûte vingt dollars.

Chiun sépara le melon en deux parts identiques. Il en offrit une à Remo, qui lorgna la chair jaune à l'intérieur.

— C'est tout spongieux, se plaignit-il. Il est gâté.

De rage, Chiun retourna vers le vendeur. Il s'ensuivit un échange assez houleux en farsi, sous l'œil attentif de Remo. Pour finir, Chiun mit l'étal sens dessus dessous, en écrasant les melons dans la rigole. Le commerçant hurlait comme un beau diable et s'arrachait les cheveux.

Chiun rejoignit Remo et ils reprirent leur promenade. Un peu plus loin, ils s'arrêtèrent devant un vendeur de pistaches.

— Elles ont l'air bonnes, fit Chiun, la mine réjouie.

Mais en s'approchant, il découvrit que les grands sacs en papier remplis à ras bord ne contenaient que de minuscules pistaches toutes ratatinées. Rien à voir avec les gros fruits verts que décrivaient ses ancêtres.

Le regard sombre, Chiun reprit son chemin.

— Cet endroit est tombé entre les mains du diable, marmonna-t-il. Les melons sont pourris et les pistaches ne valent pas la peine d'être ramassées. Que s'est-il donc passé ?

— Voilà ce qui s'est passé, fit Remo en tendant le pouce vers des mollahs enturbannés qui arpentaient la rue dans leur grand manteau en poil de chameau, tels de grands rapaces.



Au parlement iranien, le général Mefki accueillit le Maître de Sinanju en le saluant avec respect.

— Nous souhaitons voir votre chef, déclara Chiun.

— Mille pardons, répondit le général, le visage ruisselant de sueur. Mais le Grand Ayatollah refuse de vous recevoir. J'ai bien essayé de le raisonner, mais...

Mefki s'arrêta net à la vue du changement d'expression du Maître de Sinanju. Il fulminait, ses yeux s'embrasaient.

— À votre place, intervint Remo en s'adressant au général, j'irais chercher votre super-ayatollah en le tirant par la barbe. Sinon... je crains le pire.

— Suivez-moi, dit Mefki qui, après quelques secondes d'hésitation – bien légitime – choisit de risquer le peloton d'exécution plutôt que les foudres du vieil Oriental.

Assis sur son tapis de prière, le Grand Ayatollah leva un regard noir sur les intrus escortant le général qui venaient de faire irruption dans sa chambre privée de méditation.

— Au nom d'Allah le Compatissant, le Miséricordieux, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce qu'il baragouine ? s'enquit Chiun.

— L'Ayatollah est très pieux, expliqua Mefki. Il invoque les sages conseils d'Allah en préambule à toute réunion.

— Il ferait mieux de prier pour que celle-ci se déroule bien, commenta Remo.

— Vous êtes américain ? lui demanda subitement le général.

— Oui.

— Non, rectifia Chiun. Actuellement il est Sinanju. Mais je dois à la vérité de dire qu'il a un lourd passé d'Américain.

— Mais, maintenant, vous travaillez pour l'Amérique ?

Cette conversation plongeait le Grand Ayatollah dans une grande perplexité, car il ne comprenait pas l'anglais. Il posa une question au général à laquelle Chiun répondit dans un farsi parfait.

— Je suis Chiun Maître de Sinanju. Mes ancêtres se sont honorés au service du trône du Grand Paon à plusieurs reprises.

Le Grand Ayatollah but une gorgée de son thé et le cracha aux pieds de Chiun en signe de mépris.

— Le Shah n'était qu'un serpent venimeux, comme le furent tous ses prédécesseurs. Si vous avez servi sa dynastie, cela fait de vous le larbin d'un serpent.

Le visage de Chiun se mit à trembler et Remo se souvint des instructions de Smith :

— Rappelez-vous que Smitty veut éviter la guerre ici, glissa-t-il à l'oreille du Maître de Sinanju.

Chiun hésita. Puis parvint à se ressaisir :

— Je viens en qualité d'émissaire des États-Unis.

À sa grande surprise, une expression de crainte glissa sur le visage jusqu'alors impassible de l'Ayatollah.

— C'est incroyable, il a peur de l'Amérique et pas de Sinanju !

murmura Chiun à Remo.

— Visiblement, il ne fait pas la différence entre Sinanju et Shôgun.

— Une armée de renégats américains a mis le cap sur vos rivages, poursuivit Chiun. Leur chef est un dénommé Sluggard. L'empereur d'Amérique ne souhaite pas que ces mercenaires envahissent la Perse. Laissez-nous les arrêter et nous vous livrerons Sluggard, qui vous a causé tant d'ennuis.

— Hé ! Je ne pense pas que l'idée soit bonne, Chiun, répliqua Remo, dès qu'il eut la traduction. Sluggard est peut-être un sale type, mais c'est un Américain. Je ne tiens pas trop à le livrer à ces types enturbannés.

— Chut ! fit Chiun. (Il se tourna vers l'Ayatollah :) L'Imam donne-t-il son accord ?

Le Grand Ayatollah demeura silencieux. Il but une autre gorgée de thé. Cette fois, il l'avalait.

C'est alors que le général Mefki prit la parole :

— Je puis vous assurer que notre armée ne combattra pas ces Américains, si la Maison de Sinanju s'en charge.

— Entendu, dit Chiun.

— Je ne parle pas au nom de la Pasdaran, finit par prononcer le Grand Ayatollah. Ils agiront comme bon leur semble. Seul Allah peut en décider.

Chiun fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Remo à Mefki.

— C'est leur façon de dégager leur responsabilité. Les religieux ne peuvent plus contrôler les gardes révolutionnaires qu'ils ont imposés au pays.

— Dites-lui que si ses gardes se trouvent sur notre chemin, nous les transformons en hamburgers.

Mefki traduisit les paroles de Remo. Le Grand Ayatollah afficha une véritable peur, cette fois. Chiun en fut si choqué qu'il en resta muet.

— Nous coulerons la flotte américaine stationnée dans le Golfe, finit par articuler l'Imam, les lèvres tremblantes. Nous punirons le Grand Satan.

— Il fait de l'esbroufe, expliqua Mefki. Ils sont comme ça, ici, toujours assoiffés de vengeance. Il est vieux, impuissant et il le sait. Les mollahs ont mis cette nation sur les genoux mais bientôt le peuple

se retournera contre eux. Soyez cependant assurés de ma non-intervention.



Chiun pénétra d'un pas décidé dans la boutique de Masood Attai.

— Je souhaite montrer à mon fils comment acheter un tapis persan, dit-il en guise de préambule. Observe-moi, Remo.

Il s'avança vers une pile atteignant un mètre de hauteur.

— Pour déceler une mauvaise trame, tu procèdes ainsi, déclara-t-il en tirant d'un coup sec sur la fibre.

Snap ! Pop !

— C'est pour voir si la trame est bonne que vous faites ça ?

— Celle-là est pourrie ! s'exclama Chiun, fustigeant le marchand du regard.

— Vous avez tiré trop fort, se défendit Masood Attai. Essayez celui-ci, suggéra-t-il en décrochant du mur un tapis de prière. Il est de très belle qualité, ajouta-t-il en le portant avec difficulté, à cause du poids important.

Chiun le saisit sans peine. Il examina la fibre avec soin, cracha dessus, puis renifla.

— Il a été blanchi, cracha-t-il dédaigneusement.

— Tous les tapis modernes le sont, répondit Masood.

Chiun laissa tomber le tapis à terre.

— Tout ça c'est de la camelote, je n'en veux pas. Montrez-moi ce que vous avez de mieux.

— Attendez ! répliqua l'autre en allant chercher un lourd tapis bleu dans l'arrière-boutique. C'est un Ladik. Il est très délicat, regardez la finesse de ces tulipes. Allez, je vous le laisse à cinq mille rials, ajouta-t-il en déployant l'objet à terre.

Tandis que Chiun s'agenouillait pour l'examiner, Remo examina la boutique. Il aperçut la photographie de l'Ayatollah Khomeini drapée de noir et tenue par un gros clou.

Son attention revint sur le Maître de Sinanju qui gloussait en examinant les couleurs du tapis.

— C'est ce que vous avez de mieux ? Les teintes sont fanées. La

fibre a l'air... morte.

Masood Attai battit des mains.

— Vous êtes un véritable connaisseur ! J'aurais dû m'en douter au premier coup d'œil. C'est mon meilleur tapis, mais comme tout ce qui se fabrique de nos jours, il est tissé à partir de laine d'abattoir. Il est dépourvu de vie, vous avez raison. Vous l'achetez ?

— Non ! éructa Chiun en se relevant.

— Ce que vous cherchez, vous ne le trouverez que chez un collectionneur privé. Pas chez moi, je regrette.

— Je me sens offensé.

— Navré, mais les temps ont changé.

— Vous pouvez réparer l'affront que j'ai subi.

— Comment ?

— Ce gros clou. Je désire m'en porter acquéreur.

Masood Attai regarda le clou qui tenait le portrait de l'Ayatollah Khomeini. Il écarta les bras, l'air désarmé.

— Impossible, je n'en ai pas d'autre. Les clous sont rares, en ce moment.

— Je vous promets de le remplacer par un clou que vous ne perdrez jamais.

Le marchand réfléchit puis finit par accepter. Chiun alla décrocher le portrait. Il extirpa le clou de ses doigts délicats et le lança à Remo qui l'attrapa à deux mains.

Ensuite, le Maître de Sinanju remit la photo en place et appuya son index entre les deux yeux du portrait. Il retira son doigt, l'image tenait parfaitement sur le mur en bois.

Masood poussa un hurlement, criant au sacrilège.

— La prochaine fois, n'essayez pas de me vendre un tapis à la trame élimée.

Une fois dans la rue, Remo lui dit :

— Visiblement, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient dans ce pays.

— J'aurais dû m'en douter. Les musulmans ont tout détruit.

— Je croyais que l'islam était implanté en Perse depuis toujours.

— Non, en imposant leur religion, les Arabes ont tout saccagé. En vérité, Sinanju a cessé de travailler pour la Perse après la grande

conversion à l'islam. J'aurai de la peine à relater cette histoire dans mes manuscrits.

— Pas autant que lorsque vous verrez ceci, déclara Remo en lui tendant le clou. Regardez.

Chiun prit le gros clou dans les mains. Il ressemblait presque à un fer de lance rouillé et crasseux. Sur la tête plate était gravé : *Made in Japon*.

CHAPITRE XXII

Sur le pont du *Seaworthy Gargantuan*, le révérend-général Sluggard vit les vedettes s'approcher.

— Pendant que vous vous lancez à l'eau, laissez-moi vous lire quelques versets des Saintes Écritures. (Il ouvrit sa fausse bible et se mit à réciter :) « Si je traverse la vallée de la mort, je ne crains pas les Iraniens car je suis encore plus salaud qu'eux... »

— Oh, la ferme ! trancha Victoria Hoar. Grimpe dans un de ces putains de bateaux. Comporte-toi en chef, au lieu de jouer les pom-pom girls !

— Mais je les encourage ! protesta-t-il.

Victoria se baissa et ramassa un couteau fixé à la botte de Sluggard.

— Les eunuques, ça existe encore dans cette partie du monde, menaçait-elle en portant l'arme blanche à hauteur du sexe du révérend. Tu as tout à fait la gueule de l'emploi !

— J'y vais ! promit-il.

Soudain, un silence de mort envahit le Golfe. Suivi d'un long, long soupir. Puis un halètement. Enfin, des cris de joie : « Dieu soit loué ! »

— Que se passe-t-il, bon sang ? déclara Victoria Hoar.

Elle scruta la mer et en resta bouche bée.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'écria Sluggard.

Le Maître de Sinanju flottait littéralement sur l'eau et filait tout droit vers le pétrolier.

— Je n'en crois pas mes yeux, bégaya Victoria.

— Je te l'ai dit ! Je te l'ai dit ! hurla le révérend. C'est le diable, le diable en personne !

Sous les regards éberlués, Chiun piqua un sprint et grimpa telle une araignée sur la coque du navire. Il s'y cramponna un instant puis on entendit un bruit de métal éventré. Le bruit se répéta, encore et encore.

Sluggard se pencha au-dessus du bastingage et aperçut le vieil Oriental qui perçait la coque à l'aide de ses ongles.

À chaque bruit, le révérend sursautait.

— Sauve-moi ! Sauve-moi ! brailla-t-il en se cachant derrière Victoria Hoar.

Il s'agenouilla et se mit à pleurer comme une madeleine.

— C'est un miracle ! hurlèrent les croisés.

Chiun enjamba le bastingage. Ses sandales n'étaient même pas mouillées. Les Chevaliers du Seigneur se groupèrent autour de lui, désirant toucher son kimono, demandant sa bénédiction. Le Maître de Sinanju les chassa mais ils revinrent à la charge.

— Mon nom est Chiun.

— Chiun. Le Grand Chiun ! s'écrièrent-ils à l'unisson.

Chiun n'en revenait pas.

— Vous avez dit « grand » ? demanda-t-il.

— Oui, le Grand Chiun, le messenger du Seigneur !

Chiun esquissa un sourire. Ce revirement de situation n'était pas pour lui déplaire. Il écarta les bras, comme pour les bénir.

— Je vous conjure de cesser cette guerre !

— Nous t'obéissons, ô Chiun !

— Grand Chiun, rectifia le Maître de Sinanju.

— Il nous casse la baraque, glissa Victoria à l'oreille de Sluggard. J'ai une idée. Lis la Bible.

Eldon Sluggard ouvrit son livre au hasard :

— Méfiez-vous des fausses idoles... psalmodia-t-il. Car le démon a pris visage humain pour tenter les crédules.

Autant dire qu'il prêchait dans le désert. Soudain, Victoria lui arracha la Bible des mains et montra les pages vierges à la foule rassemblée autour de Chiun.

— Regardez ! Les pages sont blanches. Le Seigneur s'exprime à travers son unique et véritable messenger. C'est un miracle !

— Et marcher sur l'eau, c'est pas un miracle ? fit remarquer quelqu'un.

— Oui, mais ça a déjà été fait. Tandis que le miracle des pages vierges, c'est de l'inédit !

— Est-ce un vrai miracle ? demanda un autre en s'adressant avec respect à Chiun.

— C'est une escroquerie, répondit Chiun. À présent, je vous

ordonne de jeter toutes ces armes inutiles.

La mort dans l'âme, Sluggard vit tous les fusils, baïonnettes et autres grenades valser par-dessus bord.

— On est cuits, fit Victoria.

— Parle pour toi, moi je me tire ! décréta Sluggard en enjambant le bastingage.

— Fais pas l'imbécile. Regarde toutes ces vedettes, on est cernés.

— Tu connais le vieux dicton, « On sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on gagne » ?

— Oui.

— Dans le cas présent, il n'est pas valable, conclut le révérend avant de passer par-dessus le bastingage.

On entendit un gros plouf. Sluggard émergea sur son gros estomac, la tête dans l'eau, l'étui vide de son sabre flottant à ses côtés. Une vedette remplie de Gardes Révolutionnaires vint vers lui et le hissa à son bord. Les cris de victoire qu'ils poussèrent indiquaient que les Iraniens avaient reconnu le visage de leur farouche ennemi, le révérend Sluggard. Et la vedette se replia vers le rivage.



Sur la côte, Remo avait mis les Iraniens en déroute. En fait, il était déçu. À peine le premier était-il tombé raide mort sous ses coups que les autres avaient pris la poudre d'escampette. Remo les avait poursuivis démantibulant à grands coups de pieds les chenilles de leurs vieux tanks pourris. Mais les soldats qu'il extirpa des véhicules endommagés étaient pour la plupart des gamins. Peu d'entre eux dépassaient les treize ans. Remo se contenta de leur botter les fesses.

Dégoûté, il revint sur le rivage.

Sur sa falaise, le poing rageur, le grand Ayatollah hurlait des imprécations en direction du Golfe.

Remo s'approcha de lui et lui tapota l'épaule.

— Salut ! Vous vous souvenez de moi ?

L'autre fit volte-face. Son regard exprima la surprise, puis la frayeur, lorsqu'il comprit qu'il était seul et pas avec n'importe qui.

— On joue moins les marioles, maintenant, hein ?

— À bas les États-Unis ! À bas les États-Unis !

Remo marcha sur l'ourlet de sa robe en poil de chameau. Le Grand Ayatollah de la République Islamique d'Iran s'étala comme une crêpe.

— À bas les États-Unis ! crachota le Grand Ayatollah.

C'étaient les seuls mots d'anglais qu'il connût.

— Vous avez trop fait couler le sang à cause de ce bout de chiffon.

Plaçant un pied sur la poitrine souffreteuse de l'ayatollah, Remo tira l'extrémité du turban et le défit. Le tissu se déroula en un clin d'œil. Remo s'en débarrassa.

— Chiun m'a dit que c'était la seconde chose qui puisse arriver de pire à vous autres, les mollahs. La première étant de vous raser la barbe. Dommage que je n'aie pas une paire de ciseaux sous la main.

Le Grand Ayatollah cracha sur les chaussures de Remo.

— Bon, lorsqu'on commence, il faut aller jusqu'au bout.

Il s'accroupit sur la poitrine du vieil homme et entreprit de lui arracher la barbe. À chaque poignée de poils, l'autre hurlait à la mort.

Lorsqu'il eut enfin terminé, le Grand Ayatollah était aussi imberbe qu'un nouveau-né. Des larmes de rage dans les yeux, il cracha sa colère au visage de Remo.

— Je ne sais pas ce que tu baragouines, mais fallait pas m'asticoter, mon chou !

Remo s'en alla, sourire aux lèvres.

CHAPITRE XXIII

Une vedette avait stoppé près du rivage, tandis que des gardes révolutionnaires ramenaient à terre le corps bouffi et flasque de Sluggard, tel un gros cochon destiné à un festin.

Le premier réflexe de Remo fut de se précipiter sur lui puis, se souvenant de Victoria, il se ravisa et partit à sa recherche. Il la trouva sur le pétrolier à quai en train de donner des ordres au capitaine :

— Écoutez-moi bien. Il faut nous débarrasser de ces gens. Ce sont des témoins gênants. Une fois au large, on les parque dans un compartiment étanche et on ouvre les vannes. On balancera les corps avant d'arriver.

— Pas très chrétien comme attitude, intervint Remo le plus calmement du monde.

— Remo !

— Veuillez nous laisser, dit-il au capitaine.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, protesta l'autre.

Mais Remo eut tôt fait de lui faire entendre raison en le passant au travers d'un hublot. Le capitaine dégringola de la superstructure sans demander son reste.

— Sluggard se trouve entre les mains des Iraniens, reprit Remo.

— Il l'a bien mérité, cet imbécile !

— Je me suis laissé dire que vous étiez le cerveau de toute cette machination, est-ce que je me trompe ?

Victoria Hoar alluma une cigarette et souffla lentement la fumée.

— En effet. Ce gros plein de soupe n'a pas plus de cervelle qu'un moucheron. Mais il avait un don et je savais comment l'exploiter. Vous avez dû comprendre que le fameux clou n'était qu'un prétexte. Je l'avais repéré lors d'un voyage à Téhéran. Même Sluggard ne croyait pas qu'il s'agissait du vrai. J'aurais fait n'importe quoi pour renflouer ma compagnie. L'idée m'est donc venue en voyant ce clou. L'inspiration divine, sans doute ? Il ne manquait plus qu'un homme de paille. Sluggard était l'homme idéal.

— Je sais. Chiun a le clou. Il y a *Made in Japan* gravé dessus.

Victoria Hoar eut un petit rire.

— Ça aurait pu marcher. Avec suffisamment de croisés pour contrôler les zones pétrolières. Cette foutue guerre a décimé l'Iran. Ils manquent de combattants. Croyez-le ou pas, nous aurions pu réussir.

— Peut-être. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Victoria Hoar haussa les épaules :

— Ce n'est pas moi qui ai inventé la testostérone. Je sais seulement comment l'exploiter. Bon... et la suite du programme ? Vous me livrez aux autorités ?

— Ce n'est pas dans nos habitudes.

— Les habitudes de qui, au juste ?

— Maintenant que vous connaissez notre existence, cela fait de vous un poids mort.

Victoria battit des paupières. Elle dévisagea Remo. Son regard était dur, sa bouche cruelle, mais il n'en demeurerait pas moins homme. Elle commença à tirer gentiment sur la boucle de son ceinturon.

— Vous n'allez pas me tuer ? prononça-t-elle, la voix suave.

— Pourquoi pas ? répondit-il en la regardant droit dans les yeux, tandis que des mains sensuelles s'aventuraient sur sa braguette.

— Parce que je vous connais. Vous ne tueriez pas une dame.

Victoria sourit. Elle ne s'était pas trompée dans son jugement. Ses doigts commencèrent à baisser la fermeture à glissière.

— J'ai failli douter de moi, à un certain moment. Je pensais que les tâches que j'accomplissais étaient injustes. À présent, ce qui serait injuste, c'est de ne pas accomplir mon travail.

Remo posa les mains sur son cou, balayant quelques mèches rebelles, comme pour l'embrasser. Au lieu de quoi, Victoria Hoar sentit un pouce et un index sur sa carotide. Elle frémit à l'idée d'une caresse. Mais la caresse ne vint pas. La pression se fit plus forte et Victoria sentit sa vision se voiler. Elle comprit que plus jamais un homme ne la toucherait.

— Mais vous disiez à l'instant que...

— Vous n'êtes pas une dame, conclut Remo en serrant encore plus fort.

Victoria Hoar s'affala sur le pont, telle une marionnette. Elle n'avait plus rien de sexy désormais.

Remo s'en alla sans se retourner.



Eldon Sluggard se réveilla, le corps endolori. Il faisait tout noir. Ses mains heurtèrent un objet métallique.

— Aïe !

Il s'appuya sur le coude et jeta un regard autour de lui. Il reconnut le plancher d'un fourgon blindé. Un peu comme celui qui transportait la recette de ses collectes à sa banque. En fait d'argent, il était entouré d'iraniens, toutes dents dehors.

— Salut ! balbutia-t-il. Où... où allons-nous ?

— À Téhéran. L'endroit va vous plaire. Tout le monde a hâte de vous rencontrer. Tout le monde.

Toutes ces dents blanches lui souriaient de plus belle. Sluggard avait déjà vu ces sourires dans ses cauchemars. L'ivoire parfait des dents, la lueur maligne dans le regard. Il comprit qu'il se trouvait en terre satanique.

— Dites donc, les gars, déclara-t-il soudain, vous n'avez jamais entendu parler de Jésus ?

CHAPITRE XXIV

— Notre voyage en Iran l'a dépité, expliqua Remo à Smith. Non seulement les melons et les tapis étaient pourris, mais le super-grand-mollah n'avait jamais entendu parler de Sinanju. Sinon, tout est rentré dans l'ordre, maintenant ?

— Le mieux possible. Les croisés ont réintégré leurs foyers. Le gouvernement a décidé de ne pas poursuivre la Mammoth Oil and Shale pour violation du traité de neutralité avec l'Iran. De toute façon, ce pays crie au loup depuis si longtemps que plus personne ne le prend au sérieux.

— Et les morts de la première vague ?

— En ce qui concerne la famille de ce pauvre Lamar, je suppose qu'ils vont toucher un dédommagement correct. Quant aux autres, je crains qu'ils ne rejoignent les rangs des portés disparus. À moins que n'aboutissent un jour les poursuites entamées à l'encontre de l'organisation Sluggard. D'ici là, compte tenu des lenteurs juridiques, l'Iran aura changé de régime.

— Au fait, comment avez-vous réussi à faire craquer ce terroriste au FBI ?

— Cela n'a rien d'extraordinaire, répondit Smith, gêné.

— Smitty ! Allons, dites-moi !

— Eh bien... je lui ai parlé.

— Parlé ?

— Calmement, sans l'accuser ni le brusquer. Je lui ai fait prendre conscience des crimes qu'il avait commis, en montrant des photos des victimes, en racontant leurs vies. En clair, j'ai mis des visages sur des morts anonymes. Le terroriste a craqué en voyant le portrait d'une gamine de sept ans. Je lui ai lu une rédaction dans laquelle elle racontait que plus tard, elle serait infirmière pour soulager les souffrances d'autrui. Le gars a fondu sur place.

— Chapeau, Smitty !

— Euh... merci.

C'est alors que le Maître de Sinanju fit son apparition.

— Mes hommages, empereur Smith, déclara-t-il avec raideur. (Il

n'avait pas complètement pardonné à Smith) Mon fils vous a-t-il annoncé la nouvelle ?

— Oui, Maître Chiun. Et vous tombez à point, je viens de recevoir vos malles.

— Bien. Nous les avons récupérées sur le yacht de Sluggard, avant de partir pour la Per... pour l'Iran. Elles sont au complet ?

— Les quatorze sont là. En parfait état.

— Dans ce cas, allons-y, déclara Remo, guilleret.

— Avez-vous trouvé un domicile ? s'enquit Smith.

— Chiun et moi envisageons d'acheter une maison.

— Je ne puis vous en empêcher. Mais vous devez éviter d'avoir une adresse permanente. C'est une question de sécurité, vous comprenez.

— Quoi qu'il en soit, nous achetons une maison. Avec une clôture blanche et peut-être un jardin.

— Et des melons, ajouta Chiun.

— Appelez-moi quand vous signerez l'acte, déclara Smith.

— Ne vous faites pas de souci, Smitty. Nous vous enverrons la facture. Vous venez, Chiun ?

— Un instant, Remo, je dois m'entretenir avec mon empereur. Pendant ce temps, va surveiller mes malles, veux-tu ?

— Entendu, répondit Remo en les laissant.

— Il a l'air très heureux, observa Smith.

— Cela lui passera. Le bonheur de Remo a toujours été aussi éphémère que la neige au printemps.

— Et ses préoccupations mystiques ? Son réveil religieux ?

— C'est fini. Une saute d'humeur, tout au plus.

— Tant mieux. Dans notre métier, il n'y a guère de place pour les questions métaphysiques.

— En outre, je l'ai instruit au sujet des croyances de Sinanju, se flatta Chiun. Toutes ses vieilles superstitions, je les ai purgées de son esprit.

Au même moment, Remo passa la tête par la porte entrebâillée :

— Alors, Chiun, on y va ? Seigneur, dépêchez-vous, grand dieu !

— Et c'est reparti, soupira le Maître de Sinanju, l'air sombre. Que faire contre quelqu'un qui a subi l'influence de l'Église de Rome

pendant ses vingt premières années ?

*Achevé d'imprimer en novembre 1990
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N°d'imp. 3545. —

Dépôt légal : décembre 1990.

Imprimé en France

Notes

[1] *Internal Revenue Service.*